

INGEBORG BACHMANN TROIS SENTIERS VERS LE LAC



NOUVELLES TRADUITES DE L'ALLEMAND PAR HÉLÈNE BELLETO



Ingeborg Bachmann

Trois sentiers vers le lac

*Nouvelles traduites de l'allemand
par Hélène Belleto*

BABEL

Titre original :

Simultan

© Piper Verlag GmbH, Munich, 1972

Première édition : éditions du Sorbier, 1982

© ACTES SUD, 2006

pour la traduction française

ISBN 978-2-7427-5836-4

Photographie de couverture :

Jérôme Tisne

© Getty Images, 2006

TRADUCTION SIMULTANÉE

Boje moi(1) ! Dieu, qu'elle avait froid aux pieds, mais c'était sûrement Paestum, là, ce vieil hôtel, je ne comprends pas comment son nom – il va me revenir tout de suite, je l'ai sur le bout de la langue, pourtant il ne lui revenait pas, elle fit descendre la vitre et tenta de distinguer ce qui se trouvait devant et sur le côté, elle cherchait le chemin qui, *credimi, te lo giuro, dico a destra*, devait tourner à droite. C'était donc le *Nettuno*. Lorsque au carrefour il ralentit et se mit en phares, elle découvrit aussitôt le panneau, éclairé dans l'obscurité, au milieu d'une douzaine de panneaux d'hôtels et de flèches indiquant les bars et les plages, elle marmonna mais autrefois c'était tout différent, il n'y avait rien ici, rien de rien, seulement cinq six ans en arrière, non vraiment, ce n'est pas possible.

Elle entendit le gravier crisser sous les roues, et les pierres rebondir contre la carrosserie, elle resta enfoncée dans son siège, se massa le cou puis s'étira en bâillant, et quand il revint, il dit qu'il n'y avait rien à faire, il fallait aller voir dans les nouveaux hôtels, ici, ils ne mettaient même plus de draps, plus de clients pour les vieux hôtels des temples, au milieu des roses et des bougainvillées, et elle fut déçue et soulagée, d'ailleurs, cela lui était complètement indifférent, dans l'état d'épuisement où elle était.

Pendant le voyage ils n'avaient guère pu parler ensemble, sur l'autoroute il y avait toujours ce bruit aigu, à cause du vent, de la vitesse, qui les obligeait tous deux au silence. C'est seulement avant la sortie de Salerne – une heure pour la trouver – qu'ils purent échanger quelques remarques, un peu en français, puis retour à l'anglais, il ne savait pas encore très bien l'italien, et avec le temps elle reprit la vieille mélodie, elle modulait ses propres phrases allemandes et les accordait aux phrases allemandes qu'il prononçait avec nonchalance, quelle excitation de pouvoir à nouveau parler ainsi, au bout de dix ans, cela lui plaisait de plus en plus, et puis ce voyage, avec un Viennois ! Mais elle ne savait pas pour autant ce qu'ils avaient à se dire, sous prétexte qu'ils venaient tous deux de la même ville et qu'ils avaient la même manière de parler et de faire des apartés, peut-être, après un troisième whisky sur la terrasse du Hilton, avait-elle

simplement pensé qu'il lui apportait quelque chose, un goût perdu, une intonation absente, le sentiment fantomatique d'un chez-soi qui pour elle n'était plus nulle part.

Il avait habité Hietzing(2), puis il avait coupé les ponts, mais quelque chose avait dû rester à Hietzing, quelque chose d'indéfinissable, et elle, elle avait grandi à Josefstadt, Wickenburggasse, puis ce fut l'inévitable *namedropping*, ils exploraient le terrain viennois, sans trouver de relations communes susceptibles de les faire progresser, les Jordan, les Altenwyl, elle savait qui c'était, naturellement, mais elle ne les avait jamais rencontrés, elle ne connaissait ni les Löwenfeld, ni les Deutsch, il y a trop longtemps que je suis partie, je suis partie à dix-neuf ans, je ne parle plus jamais allemand, sauf quand c'est nécessaire, alors là, évidemment, mais c'est autre chose, c'est utilitaire. Au congrès de Rome, elle avait d'abord eu du mal, à vrai dire plutôt le trac à cause de l'italien, mais ensuite tout s'était bien passé, pour lui, évidemment, c'était incompréhensible quand on avait comme elle tous ces diplômes en poche, elle le mentionnait d'ailleurs uniquement parce que sans cela, ils ne se seraient jamais connus, et parce que plus tard, après cet effort extrême, perdue dans ses pensées, sous cette pergola du Hilton, elle ne se doutait vraiment de rien – et lui, à la FAO, il n'avait besoin que de l'anglais et du français, ah bon ? Et il lisait bien l'espagnol, mais s'il voulait rester à Rome, il était tout de même conseillé de – et il hésitait entre des cours particuliers et un cours d'italien organisé par la FAO.

Il avait passé quelques années à Rourkela et deux ans en Afrique, au Ghana, puis au Gabon, il avait vécu plus longtemps en Amérique, évidemment, il y était même allé à l'école quelques années, pendant l'émigration, au hasard, ils parcoururent la moitié du monde, à la fin, ils savaient à peu près où chacun d'eux avait séjourné et à quel moment, où elle avait été interprète et où il avait fait de la recherche, mais sur quoi donc, se demanda-t-elle, mais elle ne le demanda pas à haute voix, et ils quittèrent l'Inde pour retrouver Genève où elle avait fait ses études, les premières conférences sur le désarmement, elle était excellente et elle le savait, on la payait très bien, si elle était restée à Vienne, elle n'aurait pas tenu le coup, elle avait trop besoin d'indépendance, le travail est épuisant, on n'imagine pas, mais j'aime ça malgré tout, non, le mariage, jamais, elle ne se marierait sûrement jamais.

Les villes montaient en tourbillons dans la nuit, Bangkok, Londres, Rio, Cannes, puis de nouveau Genève, inévitable, Paris, tout aussi inévitable. San Francisco, non, elle regrettait vraiment, *no, never*, et pourtant, elle en avait toujours eu envie, *after all those dreadful places there*, et jamais rien d'autre que Washington, horrible, oui, lui aussi, il avait aussi trouvé la ville horrible, et il ne pourrait pas, non, elle non plus, et ils se turent, éreintés, et au bout d'un moment elle gémit un petit peu, *please, would you mind, je suis terriblement fatiguée, mais quand même, c'est drôle, n'est-ce pas, d'être partis ensemble, tu ne trouves pas ? I was flabbergasted when M. Keen asked me, no, of course not, I just call him M. Keen*, car il paraissait toujours *keen* pour quelque chose, pour elle aussi pendant la party au Hilton, *but let's talk about something more pleasant, I utterly disliked him*.

M. Keen, qui ne s'appelait pas M. Keen et barrait la route à M. Ludwig Frankel dans la hiérarchie de la FAO, fit, devant les barrières du passage à niveau de Battipaglia, l'objet d'un intérêt commun, mais le sujet fut vite épuisé: elle l'avait vu une seule fois et M. Frankel, de son côté, n'était dans son entourage et sous sa coupe que depuis trois mois – Américain en bras de chemise, *un casse-pieds monolingue, emmerdant*, mais, il était bien forcé de le reconnaître, un être par ailleurs d'une serviabilité et d'une candeur désarmantes. Elle dut une fois de plus désapprouver et continuer de parler, *I couldn't agree more with you, I was just disgusted the way he behaved*, mais qu'avait bien pu imaginer cet homme avec ses cinquante ans bien sonnés et une calvitie que ne dissimulaient plus guère de rares cheveux, et elle caressa les abondants cheveux sombres de son M. Frankel et lui posa la main sur l'épaule.

Il n'était pas divorcé, non, mais en instance de divorce, lui-même et une certaine M^{me} Frankel à Hietzing ne s'en occupaient que lentement, il n'était toujours pas certain qu'un divorce fût la solution. Quant à elle, elle avait bien failli se marier, mais il y avait eu rupture juste avant, et pendant des années, elle avait essayé de comprendre pourquoi, mais jamais elle ne découvrit la raison, jamais elle ne comprit ce qui s'était passé. Quand ils s'arrêtèrent au lido de Paestum et qu'elle se retrouva en train d'attendre dans la voiture, tandis qu'il se renseignait et parlementait dans les nouveaux hôtels, elle en eut une vague idée – pas de tierce personne ni de scènes de rupture, ces choses-là n'existaient pas pour elle, elle n'aurait jamais rien

toléré de pareil, certes, elle connaissait des gens à qui arrivaient des choses répugnantes ou qui se faisaient du cinéma, mais peut-être ne s'embarquaient-ils dans ce genre d'histoires que pour avoir quelques expériences, *how abominable*, quelle vulgarité, tout ce qui était dégoûtant, elle l'avait toujours tenu à distance, non, si ça n'avait pas marché, c'était qu'elle ne savait pas l'écouter, à la rigueur quand ils étaient au lit et qu'il lui répétait combien telle ou telle chose en elle lui..., et il lui donnait toute sorte de tout petits noms qui commençaient par *ma petite chérie*, et elle lui donnait toute sorte de grands noms qui finissaient par *mon grand chéri*, et ils étaient attachés l'un à l'autre, avec passion, peut-être qu'aujourd'hui encore, elle lui restait liée, oui, c'était l'expression la plus appropriée, liée à un homme transformé en fantôme, mais quand ils se levaient en fin de matinée ou en fin d'après-midi – on ne pouvait tout de même pas rester continuellement lié l'un à l'autre –, soit il parlait de choses qui ne l'intéressaient pas, soit il lui racontait, à la manière d'un homme complètement sclérosé, pourtant, il ne pouvait tout de même pas, à trente ans, souffrir d'artériosclérose grave, trois ou quatre événements importants de sa vie, et, à l'occasion, quelques autres anecdotes plus insignifiantes, au bout de quelques jours, elle les connaissait toutes par cœur, et à supposer que, pareille à ceux qui livrent leur vie privée aux tribunaux de ce monde, elle se fût trouvée dans l'obligation de paraître devant un juge pour se défendre ou pour accuser, cela n'aurait rien révélé du tout, si ce n'est que pour un homme, il était inadmissible qu'une femme ne l'écoute pas, mais pour elle aussi, il était inadmissible d'être obligée d'écouter ses leçons et ses explications sur ceci ou cela, le thermomètre et le baromètre, la fabrication du béton armé ou celle de la bière, la propulsion des fusées, la force qui fait voler les avions, et la situation en Algérie, avant, après, et elle, avec ses immenses yeux ouverts comme ceux des enfants, faisait semblant d'écouter, toujours ailleurs par la pensée, auprès de lui et de son sentiment pour lui, avec des heures de retard ou des heures d'avance, mais dans l'instant, elle était incapable de se mobiliser pour lui, et encore moins son attention, et c'était seulement maintenant, des années plus tard, qu'elle trouvait la réponse à une question désormais sans importance, à un pourquoi de plus en plus discret, déjà presque en train de s'éteindre. La réponse venait parce qu'elle ne la cherchait pas en français, mais dans sa propre langue, et parce qu'elle pouvait maintenant parler avec un homme qui lui restituait cette langue et qui, elle en était sûre, était *terribly nice*,

pourtant elle ne lui avait pas encore dit une seule fois Ludwig, car il était impossible que ses amis et sa famille l'appellent par ce nom. Elle réfléchit à la manière dont, pour ces trois ou quatre jours, elle s'en tirerait sans son prénom, elle dirait simplement *darling* ou *caro* ou *mein Lieber*, et quand il ouvrit la portière de son côté, elle comprit aussitôt et descendit, il avait donc trouvé deux chambres au même étage. Il sortit de la voiture son sac, son foulard et le plaid, et avant l'arrivée du domestique, elle le surprit par derrière, l'enlaça maladroitement et dit avec fougue *I'm simply glad we've met, you are terribly nice to me, and I do not even deserve it.*

Dans la salle à manger, on était en train de desservir, ils étaient les derniers, et ils eurent la dernière soupe tiède. Ce poisson pané, c'est du cabillaud ? Surgelé ? Elle pignochait sans plaisir dans le poisson, ils sont à côté de la Méditerranée, et ils n'ont plus de poissons ? À Rourkela, on avait vraiment le sentiment de pouvoir faire quelque chose, c'est là qu'il avait connu les meilleurs moments de sa vie, en Inde, malgré tout, avec sa fourchette il traçait sur la nappe blanche la ligne de chemin de fer Calcutta-Bombay, tu vois, à peu près à ce niveau, on a pratiquement commencé avec un bulldozer et on a construit nous-mêmes les premières baraques, au bout de trois ans maximum on était tous à bout, j'ai fait exactement vingt et une fois l'aller-retour par avion entre Calcutta et l'Europe, après, j'en ai eu assez. Alors qu'enfin, on leur apportait le vin, pleine d'indulgence pour son ignorance, elle lui donna quelques explications, ils étaient toujours à deux dans une cabine, pas comme le pilote et le copilote, non, uniquement pour pouvoir se relayer au bout de vingt minutes, c'était la durée la plus raisonnable, on ne pouvait pas traduire plus longtemps, bien sûr, parfois, il faut tenir trente ou même quarante minutes, du délire, le matin ça va encore, mais l'après-midi on a de plus en plus de mal à se concentrer, c'est cette manière d'écouter avec une précision fanatique, de s'abîmer totalement dans une autre voix, quant à servir une console, ce n'est pas difficile, mais la tête, *just imagine, t'immagini !* Pendant les pauses, elle buvait de l'eau chaude avec du miel dans une bouteille thermos, chacun avait sa méthode personnelle pour arriver au bout de la journée, mais le soir, c'est à peine si je peux encore tenir un journal, et il est indispensable que je lise régulièrement tous les grands journaux, il faut traquer les tournures, les expressions nouvelles, mais pour les terminologies, et c'était vraiment le minimum, il y avait les rapports, les listes, elle devait commencer par les apprendre par cœur, elle n'aimait pas la chimie, beaucoup l'agriculture, les

problèmes de réfugiés, ça allait quand elle travaillait pour les Nations unies, mais l'*Union des postes universelles*(3) et l'*International Unions of Marine Insurance* avaient été ses derniers cauchemars, c'était bien plus facile pour ceux qui n'avaient que deux langues, elle, en revanche, se mettait au travail le matin de bonne heure, tout en faisant ses exercices respiratoires et sa gymnastique, elle avait séjourné dans un hôpital où un médecin lui avait appris l'*autogene training*, et elle l'adaptait maintenant pour elle-même, de manière pas très orthodoxe, mais ça l'aidait beaucoup. À cette époque, j'allais très mal.

M. Frankel, qui manifestement n'avait jamais été mal, ne s'étonnait pourtant pas de l'entendre assez souvent conclure par la phrase : À cette époque, je n'allais pas bien du tout. Ou bien : À cette époque, j'allais mal. *Actually, basically*, par référence à une quelconque perfection, comme si cela pouvait exister ! Il y avait une Russe, une femme d'un certain âge, c'est elle qu'elle admirait le plus, elle possédait treize langues, *she really does them*, tu vois, je ne sais pas comment dire, avoua-t-elle troublée, avec le temps elle voulait laisser tomber une langue, le russe ou l'italien, ça me démolit, j'arrive à l'hôtel, je bois un whisky, je suis incapable de plus rien entendre, de plus rien voir, et je reste là, lessivée, avec mes dossiers et mes journaux. Elle rit, et il y avait eu cet incident à Rio, pas avec la femme russe, mais avec un jeune homme de la délégation soviétique qui contrôlait les traductions, car son co-interprète avait traduit que le délégué américain était un *silly man*, et voilà qu'ils tenaient avec un sérieux mortel à ce que *durak* signifie *stupid*, ni plus ni moins, et ça les avait tous fait rire, oui, cela arrivait aussi quelquefois.

L'allemand, c'est en voie de disparition, dit-il, en tout cas, c'est notre impression, mais savoir si les autres commencent aussi à s'en apercevoir, qu'est-ce que tu en penses ? Au moment où ils s'en allaient, il reprit : Qu'est-ce que tu en penses, tu crois qu'il y aura un jour une langue unique ? Soit elle n'écoutait pas, soit elle n'entendait vraiment pas, et dans l'escalier elle s'appuya contre lui, faisant mine de pouvoir à peine marcher, et il la tira par la main. *Tu dois me mettre dans les draps tout de suite. Mais oui. Tu seras gentil avec moi ? Mais non. Tu vas me raconter un tout petit rien ? Mais bien sûr, ça oui.*

Il jeta encore un coup d'œil dans sa chambre, demanda doucement : Nadja, Nadja ? et ferma la porte presque sans bruit, retourna dans sa

chambre à lui, où elle était encore il y avait un instant, et trouva le lit encore chaud et plein de son odeur, elle le lui avait déjà dit au moment de quitter Rome, elle ne pouvait plus, à la suite d'un choc, depuis déjà longtemps, elle lui expliquerait plus tard, dormir dans la même chambre, à plus forte raison dans le même lit que quelqu'un d'autre, et il avait été soulagé qu'elle commence par lui raconter cette histoire, car il n'en avait pas non plus la moindre envie, il était beaucoup trop nerveux et trop habitué à être seul. Dans cet hôtel, malgré les sols en pierre, on entendait maintenant des craquements, la porte de la terrasse s'agitait en gémissant, un moustique vrombissait dans la chambre, et lui, il fumait tout en faisant le calcul, rien depuis trois ans, pas un écart, et voilà qu'avec une femme complètement inconnue, il s'était précipité dans l'aventure la tête la première, sans rien dire à personne, le temps était instable et il y avait en lui un désert effroyable, le moustique l'attaquait, il se tapa sur le cou et le manqua encore, espérons que demain elle n'aura pas envie de voir ces temples, elle les a déjà vus deux fois, départ dès demain matin, de préférence pour un petit village de pêcheurs, un tout petit hôtel, loin de ce flot de touristes, loin de tout, et si l'argent liquide ne suffisait pas, il avait toujours son carnet de chèques, mais est-ce que dans ces trous perdus ils avaient déjà vu un chèque, en tout cas il avait une immatriculation CD qui ne ratait jamais son effet, et l'essentiel était finalement que ça marche entre eux deux, avec elle, rien n'était compliqué, et dans une semaine elle aurait disparu en Hollande, la seule chose qui le perturbait, c'était qu'une semaine auparavant, à Rome, ce samedi-là, elle lui avait donné l'impression que quelque chose de simple pouvait encore être rétabli dans sa vie, une joie douloureuse tombée dans l'oubli, par laquelle il fut pendant quelques jours si métamorphosé que même les gens de la FAO remarquèrent un changement, entre *well well, okay okay, you got that ?*, il éteignit sa cigarette, la somnolence, à peine à son début, fut dissipée par une musique venue du couloir, *Strangers in the Night*, à côté on ouvrit des portes de chambres, et en lui le titre se mélangeait avec *Tender is the Night*, il fallait tirer le meilleur parti de ces journées, dans le lavabo l'eau se mit tout à coup à gargouiller, à bramer, il sursauta encore, les voisins parlaient très fort, un hôtel impossible, cette agitation tremblante pendant la nuit, *lo scirocco, sto proprio male*, c'est à Calcutta ou ailleurs que tout avait commencé, et à présent, à Rome, cette angoisse se manifestait de plus en plus fréquemment, *the board, the staff*, le nouveau projet, *tired, I'm tired, I'm fed up*, il prit tout de même, le

cherchant à tâtons dans l'obscurité, le Valium 5, *I can't fall asleep anymore without it, it's ridiculous, it's a shame, but it was too much today*, cette course et la banque déjà fermée, mais il voulait quitter la ville avec elle, *she is such a sweet and gentle fanciulla, not very young but looking girlish as I like it, with this huge eyes, and I won't have me hoping that it's possible to be happy, but I couldn't help that, I was immediately happy with her*.

Ils allèrent rapidement jusqu'au deuxième temple et, après avoir échangé un regard, firent demi-tour avant le troisième. Il avait le guide ouvert à la main, il lut un paragraphe sans réfléchir, mais comme elle n'attendait pas d'explications, il préféra ne pas lui en donner. Ils se dirigèrent sans hâte vers le jardin du *Nettuno* où se trouvaient beaucoup de chaises longues abandonnées, choisirent une place d'où l'on pût voir les temples, commandèrent du café et discutèrent. Quelle drôle d'année que cette année, il lui donna raison, c'était sûrement le sirocco, c'est étrange et oppressant, il fait toujours trop chaud ou trop froid ou trop lourd, où que je sois, c'est étrange, depuis des années. *Tu es sûr qu'il s'agit de phénomènes météorologiques ?* Quelque chose de cosmique ? *Moi non, je crains plutôt que ce soit quelque chose dans nous-mêmes qui ne marche plus*. La Grèce elle-même n'était plus ce qu'elle avait été autrefois ou hier, d'ailleurs plus rien n'était tel qu'on l'avait connu au début, dix, quinze ans auparavant, et s'il se représentait ce qui s'était passé en deux millénaires, lui qui était à peine capable d'embrasser et de se représenter ce petit laps de temps et son histoire personnelle, il lui paraissait grandiose et dément d'être simplement assis à prendre le café et d'avoir en même temps cette vue sur les temples grecs – *come fosse niente*, dit-elle, interrompant sa réflexion, et il ne savait pas jusqu'à quel point elle avait deviné le cours de ses pensées, qu'il gardait pour lui et ne comprenait pas très bien lui-même. Avec qui elle avait vu ces temples autrefois, cela bien entendu ne le concernait en rien, mais pourquoi, tout à coup, ne veut-elle plus les voir ? Ce n'était certainement pas lié à lui, c'était sans doute autre chose, mais elle parlait de tout et de rien, et tout ce qu'il savait d'elle jusqu'à présent, c'était une histoire de choc, *but who cares*, et qu'il lui était arrivé assez souvent d'aller mal.

Quand à Rome il était passé la prendre à son hôtel, elle avait encore eu l'impression de s'évader vers une aventure banale, mais à mesure qu'elle s'éloignait de sa base qui était plus importante pour elle qu'un chez-soi pour d'autres personnes, et dont en conséquence il est beaucoup plus délicat

de s'éloigner, elle se sentait de moins en moins assurée. Elle n'était plus cette femme sûre d'elle, dans un hall d'hôtel ou dans un bar, dessinée par *Vogue* ou *Glamour*, au moment qui convient dans la robe qui convient, presque plus rien ne signalait son identité, elle ressemblait à n'importe qui dans son blue-jean délavé et son chemisier trop serré, avec une valise et un sac de plage, il aurait aussi bien pu l'avoir ramassée en stop. Pour qu'il ne remarque pas combien elle craignait de se trouver dépendante de lui, elle s'efforçait de lui faire sentir que sans sa connaissance des lieux et son art de l'orientation, ils auraient été perdus. Elle feuilletait les cartes routières, toutes assez anciennes et dépassées, et sur la route, à une station-service, elle acheta une carte de cette partie de la côte, qui elle aussi se révéla inexacte, mais il ne voulait pas la croire, il conduisait de la main gauche et de l'œil gauche pour pouvoir aussi regarder la carte, il ne fallait surtout pas qu'elle s'énerve, mais il ne pouvait pas savoir qu'elle savait, mieux que n'importe quel portier d'hôtel, n'importe quel employé d'agence de voyages et n'importe quel service de renseignements, lire les indicateurs de chemin de fer, les cartes routières et les horaires d'avion, tout ce qui avait un rapport avec les liaisons ou les correspondances, en fait, c'était sa vie, et, comme il faisait une remarque sur son irritation et sa mauvaise humeur, il lui tira l'oreille en manière de plaisanterie, *non guardare così brutto*. Hé, j'ai besoin de mes oreilles, *veux-tu me laisser tranquille !* Elle ravala un "chéri", parce qu'à une époque, "chéri" était réservé à Jean-Pierre, elle se frotta les deux oreilles, à l'endroit où habituellement étaient appliqués ses écouteurs, l'endroit des connexions automatiques et des ruptures de langage. Quel drôle de mécanisme bizarre elle faisait, pas une seule pensée dans la tête, elle vivait, immergée dans les phrases d'autrui, et pareille à un somnambule, elle devait enchaîner aussitôt avec des phrases semblables mais qui rendaient un son différent, à partir de "machen" elle pouvait faire *to make, faire, fare, hacer et delat'*, elle pouvait faire passer chaque mot six fois sur le même rouleau, elle devait seulement ne pas penser que *machen* signifiait vraiment *machen*, faire faire, *fare fare, delat' delat'*, cela aurait pu mettre sa tête hors service, et il fallait bien qu'elle veille à ne pas se trouver un jour ensevelie sous ces masses de mots.

Et ensuite : les halls des palais des congrès, les halls d'hôtels, les bars, les hommes, la routine de ses relations avec eux, et beaucoup de longues nuits solitaires et beaucoup de nuits trop courtes, également solitaires, et toujours ces hommes avec leurs problèmes importants et leurs mots d'esprit

au milieu des problèmes importants, ces hommes qui étaient soit mariés et bouffis et ivres, soit, par hasard, minces et mariés et ivres, ou bien très gentils et complètement névrosés, ou très gentils et homosexuels, et là elle pensait surtout à Genève. Elle reparla des premiers temps à Genève, Genève l'inévitable, et d'une certaine manière elle pouvait comprendre ce qu'il pensait ce matin-là dans le jardin, car si on prenait un petit laps de temps, ou un grand – ce qui était insuffisant, il fallait bien le reconnaître, si l'on identifiait sa courte vie à tout ce qui s'était passé ou ne s'était pas passé dans la seule ville de Genève –, c'était incompréhensible, mais les autres, où prennent-ils leur faculté de comprendre, tout ce que je sais, c'est que chez moi, elle ne cesse de diminuer, soit j'en suis trop près, par mon travail, soit, quand je pars et m'enferme dans une chambre, j'en suis trop loin, je ne comprends pas. Il lui posa la main entre les jambes et elle regarda droit devant elle, comme si elle ne s'apercevait de rien, mais quand il ne le faisait pas, qu'il l'oubliait et se concentrait sur la route, elle le provoquait, et il lui tapait sur la main, *come on, you just behave, you don't want me to drive us into this abyss, I hope*. Tous deux se fichaient bien de ce qui se passait dans le monde pendant ces journées, de la façon dont tout se transformait et des raisons pour lesquelles on voyait de moins en moins d'issue, il avait simplement à faire attention pour qu'ils trouvent la bifurcation vers Palinuro, rien d'autre, et il devait accorder son attention à cette femme étrangère avec qui il s'échappait du monde, il était juste agacé de voir que sa tête ne refoulait rien de ce qu'il voulait abandonner derrière lui, oui, il voulait s'évader pour quelque temps, et il était furieux, parce que ces journées lui appartenaient, à lui et non à Food and Agriculture, et parce que de toute façon il ne savait plus quoi faire de sa vie, parce qu'il voyait clairement comment les autres parvenaient à faire semblant de savoir ce qu'ils voulaient, tous les gens qu'il connaissait, avec leurs histoires, à moitié vraies ou à moitié inventées, peu important, pitoyables, étranges ou déments, rien que des existences ratées, qui peinaient pour s'élever, améliorant sans cesse leur position, de P3 à P4, pour loucher d'un œil ambitieux sur le P5, ou qui s'arrêtaient en route ou tombaient, comme si l'on pouvait trouver dans l'ascension et la chute le substitut d'une position perdue, d'un élan perdu – joie perdue, pour toujours.

Sa main était à présent tranquillement posée sur son genou, et pour elle c'était une situation très familière, cette façon de rouler, comme dans beaucoup de voitures avec un homme, comme avec tous les hommes dans

une voiture, et pourtant elle devait se maîtriser, elle devait, oui elle devait être ici et maintenant, non à quelque époque passée, ni quelque part sur une route, ni autrefois dans ce pays, mais avec M. Ludwig Frankel, études de commerce international à Vienne, puis la moitié du monde, statut de diplomate et plaque CD, qui ne procurait néanmoins ici aucun avantage, sur cette côte escarpée, à une extrême limite. Oui, *just behave yourself!*, mais si tout à coup elle avait envie d'en finir et se jetait sur son volant, si elle le déviait juste un petit peu, alors elle pouvait capoter avec lui, réaliser l'union, cette unique fois, et tomber dans l'abîme avec lui sans regret. Elle but quelques gorgées à sa bouteille thermos et avala un comprimé, oh rien, seulement ces maux de tête pénibles comme elle en avait souvent, toute cette côte était impossible, ces endroits étaient vraiment insupportables, chaque fois qu'ils s'écartaient de la route pour chercher quelque chose, il y avait des terrains de camping, des fêtes foraines ou des petites plages sans aucune voie d'accès, tout en bas. On va finir par passer la nuit dans la voiture, dit-elle d'un ton geignard. À Sapri, toujours rien, puis elle poussa un cri, mais trop tard, au bord d'une plage sans arbre, sombre et plate, elle avait vu un cube de béton, avec une inscription lumineuse, *Hôtel*, c'est là qu'il faudra revenir si on ne trouve rien. À dix heures du soir il était lui aussi prêt à abandonner. C'était sûrement Maratea, dit-elle, il est dix heures dix, car s'il y avait bien une chose qu'elle sût, partout et toujours, c'était l'heure, et l'endroit où elle se trouvait. Mais je te dis de descendre là-bas, *ti supplico, dico a sinistra*, il fit demi-tour et elle le guida, quelque chose en elle tenait à un fil, si seulement elle arrivait encore à se dominer, et que sa voix ne se mette pas à chavirer, et elle dit très calmement, uniquement pour dire quelque chose, avant qu'il s'arrête : *Sud'ba, Maratea, sud'ba*.

Elle n'attendit pas dans la voiture, mais descendit en titubant, avide d'air, et, tandis qu'elle montait l'escalier de l'entrée, elle le sentit, sans voir grand-chose, aveuglée par les lumières comme quelqu'un qui flaire un environnement familier : ce n'était pas le petit ou le moyen hôtel d'un village de pêcheurs, mais un hôtel tout différent, le soulagement d'un retour dans son monde à elle, elle marchait derrière lui les yeux à demi fermés, prenant immédiatement l'attitude de quelqu'un qui non seulement est fatigué, mais montre sa fatigue avec insolence et qui, même en pantalon délavé et sandales poussiéreuses, ne saurait être surpris ni impressionné par un hall d'hôtel qui sue par tous les pores sa catégorie *de luxe*, du feutré *first class* dans le cérémonial et les voix jusqu'à l'absence radicale de tout

environnement importun. Elle laissa un groom lui prendre son sac de plage, se jeta dans un fauteuil du hall et le vit s'approcher, venant de la réception, il la regarda d'un air de doute, elle fit un signe d'acquiescement, c'était bien ce qu'elle craignait, il n'y avait plus qu'une chambre. Elle bâilla, puis avec mauvaise humeur regarda fixement le formulaire que le manager lui tendait, griffonna une signature illisible, quelle impudence vraiment, comme si cela ne pouvait pas attendre jusqu'à demain. En haut dans la chambre, elle se jeta sur le lit qui était à côté de la fenêtre, du moment qu'elle n'avait pas une chambre pour elle, il fallait au moins qu'elle puisse dormir à côté de la fenêtre si elle ne voulait pas avoir une crise de nerfs. Le garçon d'étage entra, il secouait la tête, il n'y avait pas de Mumm-Pommery, Krug, Veuve Clicquot, il ne connaissait pas, bon, alors Moët et Chandon, mais un Dom Perignon brut s'il vous plaît, puisqu'il y en avait. Dans la salle de bains il la regarda pendant qu'elle prenait sa douche, il la sécha et la massa pour la réveiller, ensuite, enveloppée dans la longue serviette de bain blanche, elle était assise à la table quand revint le garçon. Mais comment pouvait-il savoir que c'était aujourd'hui son anniversaire, bien sûr il avait vu son passeport, mais le fait d'y avoir pensé, *come sono commossa, sono così tanto commossa*. Les verres ne firent aucun bruit. Elle but deux verres, lui le reste de la bouteille, après tout ce n'était pas lui dont une année finissait à Maratea. Elle était couchée là, de plus en plus réveillée, contrainte comme dans un wagon-lit ou un avion à la cohabitation avec des étrangers, elle s'assit et tendit l'oreille, soit il ne dormait pas non plus, soit il avait un sommeil singulièrement silencieux. Dans la salle de bains, elle posa les deux épaisses serviettes éponge dans la baignoire et s'y installa comme dans un lit, elle fuma cigarette sur cigarette, et tard dans la nuit elle retourna dans la chambre. Son lit était à un demi-mètre du sien, elle plongeait les pieds dans l'abîme qui séparait les deux lits, hésita, puis elle se pressa contre lui avec précaution et, tandis qu'il l'attirait contre lui dans son sommeil, elle dit, juste un petit peu, il faut que tu me tiennes un petit peu, s'il te plaît, sinon je ne pourrai pas m'endormir.

Il n'y avait pas de soleil, sur la plage les petits drapeaux rouges flottaient au vent, et ils discutèrent de ce qu'ils pouvaient faire. Lui contemplait la mer, elle, un groupe de Milanais qui s'aventuraient tout de même dans l'eau. Il prit son masque et les palmes et lui expliqua en revenant comment elle devait s'y prendre pour entrer dans l'eau et pour revenir. Devant, les vagues passaient par-dessus le rocher où se trouvait

l'échelle de fer laqué blanc, sous cette échelle le ressac était d'une force inconcevable, et les vagues se déchaînaient contre les rochers à côté. Il était convenu avec elle de tout un système de signes, et le mieux était qu'il l'attende près de l'échelle. Il y avait un signe qui voulait dire : attendre, un autre : un peu plus près, un autre : repartir plus loin, et puis : viens, dépêche-toi ! Et elle nageait en aveugle et de toute sa force en direction de l'échelle où il se tenait et où, dans l'écume, elle ne le voyait plus, il la récupérait et elle se hissait légèrement jusqu'en haut, sans son aide. La plupart du temps, tout allait bien, juste une fois elle avala beaucoup d'eau, toussa, cracha et fut obligée de s'allonger.

Parce qu'il allait nager plus souvent et plus longtemps qu'elle, ce qui la forçait à attendre, elle commença à s'énerver et à parler avec lui en pensée comme si elle le connaissait depuis des années. Elle attaquerait ainsi : j'étais dans tous mes états, tu disparais, comme ça, je te cherche partout, les yeux me sortent de la tête à force de regarder, je crois que tu t'es noyé, vraiment, ça m'énerve, c'est grossier, tu ne comprends pas ça ? Elle regardait la mer au loin, puis sa montre, et comme au bout de cinquante minutes il n'avait toujours pas refait surface, elle se demanda ce que faisaient les hôtels dans les cas de noyade. Tout d'abord elle irait à la direction et expliquerait qu'elle n'était pas sa femme, mais c'étaient des choses qu'ils devinaient toujours immédiatement, et ensuite il fallait appeler quelqu'un, la FAO naturellement, M. Keen, car à part lui, elle ne connaissait aucune de ses relations. *Pronto, pronto*, à coup sûr une très mauvaise communication, Maratea – Rome, *Nadja's speaking, you remember, to make it short, I went with Mr. Frankel to Maratea, yes, no, can you hear me now, a very small place in Calabria, I said Calabria*, tout se passerait simplement, M. Keen très affecté, tout à coup transformé en un gentleman qui garderait aussi le silence sur la personne avec laquelle M. Frankel s'était rendu en Calabre, et elle ne pleurerait pas, oh non, mais elle prendrait ces tranquillisants qu'elle avait vus chez lui, une triple dose, puis, à Rome, ce serait à eux de s'arranger pour que les problèmes soient réglés, car pour elle c'était trop, elle paierait n'importe quoi pour qu'on la ramène directement à Rome en voiture, jusque devant l'hôtel, et ensuite elle avait encore trois jours avant le congrès IBM à Rotterdam, du temps pour surmonter, pour apprendre, pour enterrer tout ça et faire des longueurs de piscine en nageant le crawl, pour se remettre en forme.

Elle lui jeta la serviette sur l'épaule, le frictionna et se lança dans son sermon, tu es pire qu'un enfant, tu trembles, tu es complètement gelé, mais une vague formidable arriva, et avant de continuer à crier, elle posa rapidement sur le rocher plus élevé le couteau, le harpon et la lampe qu'il lui avait lancés. Comme elle n'entendait plus sa propre voix, elle lui fit comprendre qu'elle voulait maintenant aller dans l'eau, elle prit sa main et s'y cramponna fermement, car elle ne pouvait plus descendre par l'échelle. Il faut que tu t'avances jusqu'au bord, les pieds tout en avant, et elle s'agrippait avec les orteils aux rochers glissants. Le mieux, c'est que tu plies les genoux et que tu sautes en plein dans la vague, à l'endroit où elle est la plus haute. Vas-y. Elle sauta un peu trop tard et entre deux vagues. Elle cria : C'était comment ? Pas mal ! Trop plat, *mais c'était joli à voir, tu es...* Quoi ? Quoi ? *Tu es...*

Elle fit encore quelques plongeurs avant le déjeuner, attendant toujours trop longtemps, sautant au mauvais moment, son ventre lui faisait mal, puis ce fut la tête, si, je le sens bien, il estimait que c'était impossible, mais il lui prit tendrement la tête dans les mains et la consola, jusqu'au moment où elle s'aperçut qu'elle avait faim, elle oublia sa tête douloureuse, et ils montèrent vers leur cabine.

Les heures de l'après-midi jusqu'au dîner dans la chambre, pendant qu'elle travaillait, furent pénibles et ennuyeuses pour lui, il aurait tellement aimé aller sous l'eau, mais l'après-midi, plus personne ne pouvait y aller. Il lui parla d'un poisson qu'il avait vu le matin, le plus merveilleux exemplaire de cette espèce, l'année précédente, en Sardaigne, il avait beaucoup pêché, mais même là-bas il n'avait jamais vu un si merveilleux *cernia*. Nous nous sommes observés, mais je ne pouvais pas l'avoir par ruse, j'étais toujours mal placé, il faut le toucher à la nuque, c'était absurde de tirer juste pour le toucher peut-être à la queue, d'ailleurs, c'était interdit, et ce n'était pas correct, lui, en tout cas, ne le faisait jamais. Elle dit, ah, tu penses toujours à lui, non, je ne veux pas, je ne veux pas que tu le tues. Mais il retournerait le chercher le lendemain, et il lui raconta comment on devait attaquer tel et tel poisson et où on le trouvait. Elle avait aussi déjà vu des dauphins, et lu quelque chose sur leur grande intelligence, et il avait connu une femme, c'était la sienne, mais il ne le dit pas, qu'un dauphin avait un jour suivie à la nage, il n'avait fait que l'accompagner, ou alors il était amoureux d'elle, et elle nageait comme si elle avait eu un requin à ses trousses, sur le rivage elle s'est effondrée, depuis, elle ne va plus dans la

mer et elle est incapable de nager. Oh, dit-elle tout en se glissant sous lui et en touchant de la langue les coins de sa bouche, *ia lioubliou tebia*, oh, quelle drôle – elle s’interrompit, quelle triste histoire. *Lioubliou tebia*(4). Un seul bateau ou encore pire, une mine, c’est terrible, non seulement pour les poissons touchés, mais même pour ceux qui se trouvent très loin, c’est effrayant ces bouleversements, ces perturbations, car de nos jours, même les poissons n’ont plus le droit de vivre en paix, et ils n’y peuvent rien. Est-ce que c’est ma faute ? demanda-t-elle, ce n’est tout de même pas moi qui ai inventé ces horreurs, j’ai inventé autre chose, non ? Voilà ce que j’ai inventé, voilà ce que tu as inventé, et elle luttait pour leur invention dans un sauvage acharnement, avançant muette à la rencontre du langage unique, se dirigeant vers lui, le seul qui fût expressif et exact.

Il n’éprouvait pas le désir de retourner à Vienne, trop de choses étaient rompues, et puis, avec son métier, que ferait-il là-bas ? Nostalgie ? Non, autre chose, parfois une tristesse sans motif. D’habitude, il ne prenait ses vacances qu’en hiver, parce qu’il adorait faire du ski avec ses enfants, sa femme les lui envoyait pour un mois, mais cette fois, le mois s’était transformé en quinze jours, à Cortina, autrefois, ils allaient toujours à Saint-Christophe, les vacances appartenaient aux enfants qui commençaient déjà à se rendre compte que quelque chose n’allait pas, un jour il faudra parler avec eux, on ne pourra le leur cacher longtemps. Imagine un peu, dit-elle, un jour quelqu’un m’a demandé de but en blanc pourquoi je n’avais pas d’enfants et pour quelle raison, qu’est-ce que tu en penses ? Ce sont vraiment des choses qu’on ne demande pas. Il ne répondit pas, il se contenta de lui prendre la main. Elle pensa qu’il n’y avait rien de plus simple que d’être avec un homme de son pays, chacun savait ce qu’il pouvait dire et ne pas dire, et comment il devait le dire, c’était un pacte secret, alors qu’avec d’autres, elle avait à entendre toute sorte de discours ! – on ne pouvait tout de même pas passer son temps à expliquer, la frontière pour moi est ici, jusque-là et pas plus loin. Et une fois de plus elle fut prise d’une violente colère contre Jean-Pierre, qui trouvait à redire à tout ce qu’elle faisait et pensait, et qui voulait, sans jamais tenir compte de ses désirs, la faire entrer de force dans une vie qui lui était étrangère, dans un tout petit appartement, avec beaucoup de tout petits enfants, et il aurait aimé la voir toute la journée dans une petite cuisine ou la nuit dans un lit évidemment très grand, où elle aurait été quelque chose de minuscule, *un tout petit chat, un petit poulet, une petite femelle*, mais à l’époque elle se rebellait encore, sanglotant,

pleurant, jetant des assiettes par terre, elle se jetait sur lui à coups de poing, et il riait, la regardait tranquillement faire son cinéma, jusqu'au moment où elle était complètement hors d'elle, ou bien il se contentait de la frapper, jamais parce qu'il était en colère, mais parce qu'il considérait comme la chose la plus naturelle de la frapper de temps en temps, *pour te calmer un peu*, jusqu'à ce que de nouveau elle s'accroche à lui et renonce à partir.

M. Frankel demanda, crois-tu que les hommes auront un jour une langue unique? Qu'est-ce qui te fait penser à ça, quelle idée! Elle remonta sur ses talons les lanières de ses sandales qu'elle perdait sans arrêt. Tant de choses disparaissent, mais il reste encore tes quarante langues en Inde et quarante rien que dans le petit Gabon, et il doit exister des centaines ou des milliers de langues, quelqu'un a bien dû faire le calcul, vous calculez toujours tout, dit-elle avec malice, non, sérieusement, elle ne pouvait pas imaginer ça, mais elle était incapable de dire pourquoi, lui, en revanche, pouvait parfaitement l'imaginer, et elle découvrit qu'il était un romantique invétéré, ce qui lui plut davantage, après l'avoir d'abord perçu comme un homme pratique et brillant. Pour moi, ce serait un grand soulagement si les langues disparaissaient, dit-elle, le problème, c'est que je ne serais plus bonne à rien. Un romantique, oh mais quel enfant, et même si cela ne concernait que Food and Agriculture, les hélicoptères qu'il fallait acquérir pour la lutte contre les sauterelles, ou les bateaux de pêche islandais pour Ceylan, et pendant qu'il se baissait pour lui resserrer sa lanière, mais s'il te plaît, comment diras-tu alors : *Würstel mit Kren*. Ou bien : *Sie gschlenkertes Krokodil*? Tu abandonnes, *t'arrendi*? Il acquiesça et, amusé, leva les yeux vers elle, car il avait oublié le raifort et le crocodile. Et déjà il était retourné auprès de son *cernia*, dont il ignorait, cette fois, le nom allemand.

La FAO n'était pas une institution nouvelle, mais remontait à une idée beaucoup plus ancienne que l'ONU, c'était un garçon de l'ouest de l'Amérique qui avait conçu quelque chose de ce type, un garçon du nom de David Lubin, venu de cette Europe de l'Est, d'où tous deux, en cherchant bien, étaient aussi un peu originaires. Il avait parcouru son nouveau pays à cheval et il avait découvert qu'à quelques milles de distance, les gens ignoraient tout de l'expérience des autres en matière d'agriculture, partout ils avaient une superstition et un savoir différents concernant le blé, les melons ou le bétail, et ce Lubin se mit donc à collecter ces savoirs différents

afin que l'on puisse un jour les échanger dans le monde entier, et, parce qu'à l'époque personne ne le comprenait, il était allé jusqu'au roi d'Italie, voyageant avec cette idée, et c'est ainsi que parfois les choses commencent comme un conte de fées, et c'est pourquoi il siège aujourd'hui à l'ancien ministère des Affaires africaines à Rome, et en ce moment par exemple il y a ces Mexicains avec leur blé, meilleur que tous les autres – elle n'écoutait plus, mais elle s'écria quelle belle histoire ! Et il dit sévèrement, ce que je te raconte là n'est pas une histoire, c'est vrai. Justement, dit-elle, car chaque fois qu'un individu se présente avec des idées d'aventure et entreprend quelque chose de nouveau, vous venez y mettre votre administration, et vous administrez à mort, oh pardon, comprends-moi bien, mais je suis incapable de penser autrement quand j'entends tout ce charabia entre Paris et Genève et Rome – et les autres, qui entendent la même chose, et ne font que les aider à progresser dans l'incompréhension mutuelle et à se mettre l'épée dans les reins, vous les hommes, vous êtes une race maudite, il faut toujours que vous transformiez tout en quelque chose de banal, et ce garçon, comment dis-tu qu'il s'appelait, ce David, il me plaît, justement, et les autres ne me plaisent pas. Lui, il a dû monter un cheval et galoper dans la nature, et pas comme vous, les VIP, dans un manège avec des cours d'équitation pour rester en forme, non, pas lui, je suis sûre que vous êtes aujourd'hui une race maudite pour toujours.

Il eut un rire bref et ne fit pas de commentaire, il pensait qu'elle avait trop raison pour qu'on lui permette si vite d'avoir raison, mais quand elle s'emportait, il la trouvait belle, et même terriblement belle, beaucoup plus belle qu'alors, au Hilton, avec ses faux cils, une étoile pour la décoration et une main légèrement inclinée pour le baisemain, car dans l'emportement ses yeux étaient dangereux, humides et encore plus grands, et peut-être ne vivait-elle que lorsqu'elle allait trop loin, se risquait à sortir d'elle-même et franchissait ses limites. Quand nous rentrerons, je te montrerai ce que je fais là-bas, dans ce bureau, car je ne me contente pas d'administrer à mort, et je ne passe pas mes journées à promener des dossiers, on les transporte dans des monte-charges spéciaux, parce qu'ils seraient beaucoup trop lourds pour moi, et même pour un Mister Universum ou Atlas en personne. Elle demanda avec méfiance : Quel Atlas ? et cela le divertit tellement qu'il commanda encore du vin. Atlas, celui qui devait porter l'univers ! *Ci sono cascata, vero ?* Elle repoussa son verre, je n'en veux plus, et puis je ne sais pas pourquoi nous sommes obligés de parler de ce truc, tout ce que je veux,

c'est la vie de tous les jours, la plupart du temps je lis un roman policier avant de m'endormir, mais juste pour achever de rendre irréel ce qui est déjà irréel pour moi toute la journée, chaque conférence m'apparaît comme la suite directe d'une interminable *indagine*, comment dit-on en allemand ? on cherche toujours à expliquer des choses qui remontent loin en arrière, des choses terribles, et on s'y perd, parce qu'il se trouve par hasard que la route qui y conduit a été foulée par un grand nombre de gens, et que d'autres ont volontairement effacé les traces, parce que dans sa déposition chacun donne une demi-vérité pour assurer sa sécurité, et c'est ainsi qu'on cherche sans cesse le moyen de se frayer un chemin à travers les fausses vérités et les désaccords, mais on ne trouve rien, car pour comprendre la réalité à laquelle nous sommes confrontés, et pour savoir vraiment quoi faire, il faudrait une véritable, une soudaine illumination.

Oui, dit-il distraitement, une illumination. Tu prends des fruits ? Il aimait aussi en elle une façon de réagir, d'exprimer des désirs, de refuser ou d'accepter ce qu'on lui proposait, sa manière d'être arrogante, modeste, insolente ou simple, toujours changeante, une personne avec qui on pouvait aller partout, qui dans un petit café faisait comme si toute sa vie elle n'avait bu que du mauvais café et mastiqué, affamée, un sandwich desséché, et qui, dans un hôtel comme celui-ci, faisait bien comprendre au garçon qu'il ne fallait pas plaisanter avec elle, au bar elle faisait l'effet d'une de ces femmes qui par principe ne font rien, qu'on ne peut jamais satisfaire, qui s'ennuient ou s'amuse avec grâce, qui ont des caprices irritants, et qui s'énervent pour un zeste de citron qui manque, un peu de glace en trop ou en moins, ou un daïquiri mal mixé. Une des raisons de la répugnance que lui inspirait sa femme à Vienne, c'était qu'elle marchait maladroitement dans la rue, avec des sacs à main trop grands, voûtée, au lieu de rejeter la tête en arrière, c'était qu'un manteau de fourrure était de l'argent gaspillé, parce qu'elle le portait avec un air de martyr, et que jamais, comme Nadja, elle ne promenait autour d'elle ce regard désapprobateur, une cigarette à la main, et cela voulait dire, où, je vous prie, mais où est donc le cendrier, et pour l'amour du ciel, pas du *Vat*, j'ai dit *Dimple*, et si on ne comprenait pas immédiatement, une expression d'étonnement passait sur son visage, comme si de *Dimple* ou pas *Dimple* dépendait l'issue de choses très inhabituelles. Pendant le voyage elle lui avait vraiment cassé les pieds, au bout de cent kilomètres elle s'était laissé traîner hors de la voiture vers un *Motta* ou un *Pavesi*, comme si c'était elle et non lui qui avait dû conduire

au milieu de la circulation d'un week-end d'août, et elle seule bien sûr avait froid aux pieds, mais il ne lui vint pas à l'idée de tendre la main derrière elle pour attraper le plaid, elle dit seulement d'une voix éteinte, s'il te plaît voudrais-tu me, *please, grazie caro*, Dieu, je suis complètement gelée, et maintenant, comme le soleil se montrait enfin, et tandis qu'il s'abandonnait à des réflexions oiseuses sur l'illumination, elle posa la tête sur ses pieds, car ses pieds étaient vraiment faits pour sa tête, afin qu'elle pût reposer plus confortablement, il se pencha sur elle, leurs visages se tenaient l'un au-dessus de l'autre, déformés, avec des traits qui les effrayaient réciproquement, mais il dit ce qu'elle voulait entendre, et il dut l'embrasser parce qu'elle voulait être embrassée, elle se tordait et riait, mais personne ne nous voit, parce qu'elle le voyait lever un regard inquiet, elle lui mordait avec frénésie les pieds et les jambes, et pour qu'elle s'arrête, il lui empoigna les mains et les pressa contre le sol jusqu'à ce qu'elle ne puisse plus bouger. *Belva, bestiolina*, est-ce que ce sont les mots justes pour toi ? demanda-t-il, oui, dit-elle heureuse, oui, et, *well, that is a mild way to put it*.

Ils n'avaient toujours pas vu le village, et le dernier soir il dit qu'il avait tout de même bien envie de voir à quoi ressemblait ce Maratea, car cet hôtel n'avait sûrement pas grand-chose à voir avec un village de Calabre, et elle bondit, toute joyeuse, et se prépara, *d'accord*, car il lui avait promis d'aller faire une promenade avec elle, mais jusque-là ils n'avaient pas fait un pas, *tu m'as promis une promenade*, se plaignit-elle, je veux ma promenade, et ils partirent vite en voiture, car le soleil avait réapparu à travers les nuages, mais il déclinait déjà, et ce soleil qui, au-dessus de la surface de la mer, commençait à montrer ses couleurs tardives et profondes, leur signifiait aussi qu'il ne reviendrait dans tout son éclat que lorsqu'elle et lui ne seraient plus là. D'en haut on devait voir tout le golfe, on n'a encore rien vu, *tu te rends compte ?* Elle ne voulait pas voir le golfe, juste faire quelques pas, *ma promenade*, j'ai dit, et comme ils montaient de plus en plus haut et que les virages se suivaient à intervalles de plus en plus réduits, elle dit, mais où est donc le village, je pensais qu'il était derrière la colline, mais pas si haut, où vas-tu, je t'en prie, ne monte pas sur le rocher. Elle se tut et tendit les jambes pour se caler, elle l'entendait parler des Sarrasins, de la position de défense la plus favorable, et encore les Sarrasins, regarde, regarde ! Elle se tut, cligna des yeux, le ciel se colorait en rouge, ils se rapprochaient des nuages, les virages les élevaient jusqu'aux nuages, elle vit le premier parapet, puis un deuxième parapet effleura son regard, elle

marmonna une prière, encore un parapet. Il n'aurait jamais imaginé ça, cette route merveilleuse, à présent les ponts se succédaient, visant de plus en plus haut, suspendus, et elle regardait ses genoux, le paquet de cigarettes et le briquet. La paralysie commença dans les mains, elle ne pouvait ni s'allumer une cigarette ni lui demander de le faire, elle lui était entièrement livrée, c'était à peine si elle respirait encore, et quelque chose s'installa en elle, c'était peut-être le début du mutisme, ou bien le début de – qui sait ? – peut-être une maladie mortelle. Puis la voiture s'arrêta devant un panneau de signalisation routière bleu et blanc avec un P, comme si c'eût été la première mais aussi la dernière voiture à s'arrêter ici, dans un champ de pierres désolé. *C'est fou, c'est complètement fou.* Elle descendit, sans savoir où regarder, enfila son pull-over, car il faisait vraiment froid, elle s'emmitoufla dans la laine, ils passèrent auprès de maisons vides, misérables, et près d'un cloître devant lequel se tenaient un prêtre et trois vieilles femmes, tous en noir, qui saluèrent poliment. Elle ne leur rendit pas leur salut.

S'ètovo menia dovol'no(5). Il la conduisit sur un chemin pierreux planté de maigres touffes d'herbe, qui s'élevait jusqu'au bord, à la pointe du rocher, à la rencontre du précipice. Elle glissait dans ses sandales et essayait de marcher à son pas, elle leva les yeux, et c'est alors qu'elle le vit, une statue de pierre gigantesque, colossale, dans une longue robe de pierre, bras écartés, ils s'en approchaient par-derrière. Elle ne parvint pas à ouvrir la bouche, elle revoyait cette formidable silhouette qu'elle avait vue à l'hôtel sur une carte postale, le Christ de Maratea, mais maintenant dressé contre le ciel, et elle s'immobilisa. Elle secoua la tête, puis lâcha son bras, et cela signifiait, continue, toi. Elle l'entendit dire quelque chose, elle se tint là, tête baissée, puis repartit à reculons, elle glissa encore et s'assit sur un bloc de pierre au bord du chemin, et cela voulait dire je ne ferai pas un pas de plus. Il n'avait toujours pas compris, elle était assise, arrachant les feuilles d'un arbuste, *menthe, menta, mentuccia*, et elle parvint à dire d'une voix parfaitement assurée et tranquille : continue, toi, je ne peux pas. *Mareada.* Vertige. Elle montra sa tête puis respira la feuille écrasée, comme si elle avait trouvé un remède, une drogue. *Aide-moi, aide-moi, ou je meurs ou je me jette en bas. Je meurs, je n'en peux plus.* Quand il se fut éloigné, elle sentit toujours derrière elle, sur le côté, cette forme démente que quelqu'un avait amenée à la pointe du rocher, quels déments de tolérer une chose pareille, de tolérer cela, dans un village misérable qui pouvait à tout

moment tomber dans la mer pour peu qu'on marche d'un pas ferme ou qu'on fasse un mouvement de trop, et c'est pourquoi elle ne bougeait pas, afin que ce rocher ne tombe pas, les entraînant tous les deux, avec l'extrême pauvreté de ce village et les descendants des Sarrasins et, accablées de fardeaux, les histoires de toutes les époques de peine. Si je ne bouge pas, nous ne tomberons pas. Elle voulait pleurer, mais elle ne pouvait pas pleurer, depuis quand suis-je incapable de pleurer, depuis combien de temps, on ne peut tout de même pas, à force de circuler dans toutes les langues et dans toutes les régions, désapprendre les pleurs, et puisque nuls pleurs ne me viennent en aide, il faut que je me lève, que je refasse tout le chemin jusqu'en bas, que je monte dans la voiture et que je reparte avec lui, ce qui adviendra ensuite, je ne le sais pas, et c'est ce qui m'anéantit.

Elle se laissa glisser au bas de la pierre et se coucha par terre, les bras étendus, crucifiée sur ce rocher menaçant, et elle n'arrivait pas à se sortir cette idée de la tête, cette grotesque folie des grandeurs, un travail sur commande, un arrêté municipal qu'on avait adopté un jour, et voilà donc mon anéantissement. Elle l'entendit revenir, il faisait presque nuit, elle se leva, se tint très droite et, sans regarder derrière elle, marchant à son côté, parcourut le chemin en sens inverse, passant auprès du cloître où les silhouettes noires s'étaient évanouies dans le noir, en direction du parking. C'était unique, il était tellement content, il avait vu tout le golfe à l'instant où le soleil, violet, s'était dilué puis avait été englouti par la mer. Comme il démarrait et faisait demi-tour, quelque chose lui vint à l'esprit, il dit en passant, d'ailleurs quelle idée d'installer ici une sculpture aussi affreuse, tu l'as vue ?

Tandis qu'ils roulaient, elle ferma les yeux et se cala de nouveau, malgré cela elle sentait les ponts, les précipices, les virages, un vide contre lequel elle était impuissante. Plus bas, elle se remit à respirer régulièrement. J'avais encore plus l'impression d'altitude que dans les montagnes, c'est plus haut ici, et c'est terrible. Mais petite folle, il y a 600, au maximum 700 mètres, et elle répliqua non, non, maintenant c'était même bien pire qu'un atterrissage en Boeing. On atterrit bientôt ?

Au bar, pareille à un malade qui a immédiatement besoin d'une piqûre, elle réclama quelque chose, elle ne réfléchit pas comme d'habitude, juste quelque chose qui fasse effet rapidement, et on lui apporta un verre, elle le but d'un trait, ça n'avait aucun goût, l'alcool lui procura une sensation de chaleur intense, et le trouble se dissipa, cette barrière entre elle et lui et le

monde. Elle alluma en tremblant sa première cigarette de la soirée. Dans la chambre, quand il la prit dans ses bras, elle se remit à trembler, elle ne voulait pas, ne pouvait pas, elle avait peur d'étouffer ou de s'évanouir, mais ensuite elle voulut bien tout de même, il valait mieux être étouffée et anéantie par lui et anéantir ainsi tout ce qui en elle était désormais incurable, elle luttait, elle le laissa faire, elle restait allongée, insensible, elle se détourna de lui sans un mot et s'endormit aussitôt.

Le matin, quand elle se réveilla, il avait déjà fait ses bagages, et tandis qu'elle entendait le rasoir électrique dans la salle de bains, elle commença lentement à rassembler aussi ses affaires. Ils ne se regardèrent pas, et elle ne descendit qu'après lui le sentier qui menait à la mer, ne le trouva pas, puis il surgit devant l'échelle et lui présenta une grande étoile de mer. On ne lui avait encore jamais montré, et encore moins donné, d'étoile de mer vivante, elle sourit, contente et triste, elle admira l'étoile, elle voulait l'emporter en souvenir, mais soudain, elle la rejeta dans l'eau, pour qu'elle puisse vivre encore. La mer était plus sauvage que tous les jours précédents, mais personne n'avait besoin d'elle, et elle avait aussi perdu toute angoisse de le savoir sous l'eau. Elle indiqua les rochers, en bas, gesticula, puis elle franchit les blocs noirs, verts et marbrés de veines claires entre lesquels l'eau furieuse rugissait, et elle grimpa, remplie de crainte, prête à pleurer de faiblesse, escaladant et descendant les morceaux arides et fissurés, au milieu des rugissements.

Tous deux regardèrent leur montre en même temps. Ils avaient encore deux heures et ils étaient allongés, fatigués du repas et silencieux, l'un à côté de l'autre dans les chaises longues de la terrasse inférieure. Ils avaient d'abord pensé qu'au cours de ces journées ils se raconteraient et partageraient beaucoup de choses, mais il ne s'était rien passé, et elle se demandait si lui aussi pensait à quelqu'un d'autre et traînait, accrochés à ses pensées, cette multitude de visages et de corps, tout ce qui avait été écorché, brisé, assassiné, le dit et le non-dit, et tout à coup elle le regarda, avec un désir sérieux, exactement au moment où elle pensait à Paris et imaginait que ce n'était pas lui, mais l'autre qui devait la voir ainsi, et maintenant M. Frankel la regardait et elle le regardait avec cette même insistance. Je t'en prie, qu'est-ce que tu penses maintenant, à quoi penses-tu juste maintenant, dis-le-moi, il le faut absolument ! Oh, à rien de particulier, il hésita, il pensait au *cernia* qu'il n'avait pas revu, il ne pouvait s'empêcher d'y penser. C'était donc à cela qu'il pensait, il ne mentait pas, c'était vrai,

lui seul le préoccupait encore, et c'est à la nuque qu'il voulait l'atteindre. Elle se prit la nuque tandis que sa migraine s'installait brusquement et dit : ici, c'est ici que ça me fait mal.

Pendant la dernière heure elle se leva trois fois, elle alla une fois voir le maître-nageur, puis aux toilettes, puis dans la cabine, où elle s'assit et regarda fixement devant elle, et maintenant il devait tout doucement commencer à s'en apercevoir, c'est pourquoi elle revint, s'agenouilla devant lui et posa la tête contre ses genoux. Ça ne te ferait rien de me laisser seule jusqu'au départ ? Ce n'est rien, dit-elle, c'est seulement un peu pénible, pardonne-moi. Tu monteras nos affaires ? Oui ?

Elle retourna aux rochers, elle ne grimpait plus avec précaution, elle sautait quand elle pouvait de l'un à l'autre, elle était encore au bord des larmes qui ne viendraient jamais, et elle était de plus en plus audacieuse, téméraire, et oui, maintenant, elle passa sur le rocher noir, celui qui était éloigné, elle faillit même tomber, elle se rattrapa abasourdie, elle se dit, c'est un devoir, il faut, il faut que je vive, et après un regard contraint sur sa montre elle fit demi-tour pour ne pas se mettre en retard, et elle se corrigea, mais qu'est-ce que je suis en train de me dire là, qu'est-ce que ça signifie, ce n'est pas un devoir, je ne suis pas obligée, ce n'est pas une obligation, c'est un droit. J'en ai le droit, il faut enfin que je le comprenne, ici et maintenant, et elle poursuivit son chemin, sautant, volant, courant avec ce qu'elle savait, j'en ai le droit, avec, à chaque saut, une sûreté jamais éprouvée dans son corps. J'en ai le droit, c'est ça, j'ai le droit de vivre. Dans la cabine il n'y avait plus que son jean et son chemisier, elle se changea rapidement et fit en petits sauts le chemin qui montait à l'hôtel, le souffle ne lui manquait pas, elle ne pesait presque rien. Maintenant, je me retourne, c'est la mer, pas toute la mer bien sûr, pas toute la côte, pas tout le golfe – elle s'arrêta et se baissa, car il y avait quelque chose sur le chemin, c'était son pull-over, il avait dû le perdre. Elle ramassa le pull-over, pressa contre lui son visage avec un ravissement démesuré et l'embrassa, le visage brûlant elle releva les yeux, c'est la mer, c'est merveilleux, et maintenant j'ose aussi regarder derrière moi et lever les yeux vers ces hautes collines fantastiques, et même vers le rocher de Maratea, ce rocher en surplomb, le plus escarpé, et là-haut elle revit quelque chose, une petite silhouette à peine visible, les bras écartés, non pas clouée sur la croix, mais prenant son essor pour un vol grandiose, destinée à l'envol ou à la chute.

Dans le hall de l'hôtel elle s'arrêta hors d'haleine, elle ne voulait toujours pas aller le rejoindre, et elle monta rapidement à la chambre. Les valises avaient disparu, les lits n'étaient pas encore faits pour de nouveaux clients, elle se plaça devant le miroir et tenta de peigner ses longs cheveux emmêlés, de donner un mouvement à sa chevelure raidie par le sel. Elle ouvrit brutalement les armoires et les tiroirs, jeta les paquets de cigarettes vides, les lambeaux de papier et les kleenex dans la corbeille, regarda sous les lits, et avant de s'en aller, à côté du lit qu'il avait occupé, dans le casier en dessous de la lampe, elle découvrit un livre. Une chance qu'elle soit remontée. Elle le mit dans son sac et le ressortit aussitôt, car ce livre ne pouvait pas lui appartenir. *Il Vangelo*. Ce n'était que la Bible, qui dans ce genre d'hôtels faisait partie du mobilier. Elle s'assit sur le lit défait, et de même qu'elle ouvrait ses dictionnaires pour y chercher souvent par superstition une parole à laquelle se tenir pour la journée, interrogeant ses livres comme des oracles, elle ouvrit aussi celui-là, ce n'était pour elle qu'un dictionnaire, elle ferma les yeux, pointa le doigt en haut à gauche et ouvrit les yeux, il y avait là une phrase isolée qui disait : *Il miracolo, come sempre, è il resultato della fede e d'una fede audace*. Elle reposa le livre et sa bouche essaya de s'emparer de la phrase et de la transformer.

Le miracle

Le miracle est comme toujours

Non, le miracle est le résultat de la foi et

Non, de la foi et d'une audace, non, plus que d'une audace, plus que cela –

Elle se mit à pleurer.

Je ne suis pas si bonne que ça, je ne sais pas tout, je ne sais toujours pas tout. Elle n'aurait été capable de traduire cette phrase en aucune autre langue, bien qu'elle pensât savoir ce que signifiait chacun des mots et quelles tournures il fallait employer, mais elle ne savait pas de quoi cette phrase était faite exactement. C'est donc qu'elle ne savait pas tout.

Elle s'arrêta devant le bar, il l'attendait, mais il ne la vit pas venir et ne remarqua pas sa présence, car avec d'autres clients et le jeune homme du bar il regardait la télévision placée dans l'angle. Des bicyclettes, d'abord quelques-unes, passaient sur l'écran, puis plus qu'une, on pouvait voir un cycliste courbé sur le guidon, puis le bord d'une route avec une foule. Le speaker parlait avec une extrême excitation, il faisait des lapsus, se

corrigeait, butait à nouveau sur un mot, il y avait encore trois kilomètres, il parlait de plus en plus vite, comme s'il avait dû pédaler lui-même, comme s'il ne pouvait plus tenir, comme si c'était son cœur qui pouvait lâcher, à présent sa langue saignait, elle se demandait, depuis combien de temps cela peut-il bien durer, deux kilomètres, et au jeune homme du bar, qui dans les transes gardait les yeux fixés sur l'appareil, elle demanda sur un ton aimable: *Chi vince?* le jeune homme ne donna pas de réponse, bon, encore un kilomètre, le speaker haletait, râlait, il lui fut impossible de finir cette dernière phrase et il passa le ruban de la ligne d'arrivée dans un cri inarticulé. Au même instant l'appareil gronda, c'étaient tous les gens au bord de la route qui se mettaient à crier, jusqu'à ce que ces hurlements chaotiques se transforment en très nets appels en staccato :

A
dor
ni

A
dor
ni

Elle en fut horrifiée et soulagée et, à travers ces appels en staccato, elle entendait les appels en staccato de toutes les villes et de tous les pays qu'elle avait traversés. La haine en staccato, l'allégresse en staccato.

A
dor
ni

A
dor
ni

Il se retourna et la regarda, gêné, pensant qu'elle devait être dans la salle depuis un bon moment. Elle montra en souriant le pull-over qu'elle portait

sur son bras. Le jeune homme du bar se réveilla, la regarda d'un air idiot et bégaya, *commandi, Signora, cosa desidera ?*

Niente. Grazie. Niente.

Mais tout en marchant, alors qu'elle lui avait déjà pris la main, elle se retourna, parce que le plus important lui venait à l'esprit, et elle le cria au jeune homme qui avait vu la victoire d'Adorni.

Auguri !

PROBLÈMES, PROBLÈMES

“Alors à sept heures. Oui mon chéri. J’aimerais mieux. Café du Hochhaus. Parce que par hasard je... Oui, par hasard, de toute façon il faut que j’aille chez le coiffeur. À sept heures, c’est à peu près ce que je prévois si j’ai le temps de... Quoi, ah bon ? Il pleut ? Oui, je trouve aussi, il pleut sans arrêt. Oui, moi aussi. Je suis contente.”

Beatrix souffla encore quelque chose dans le micro du combiné et posa le récepteur, soulagée elle se tourna sur le ventre et appuya de nouveau sa tête sur les coussins. Pendant qu’elle s’efforçait de parler avec animation, son regard était tombé sur le vieux réveil de voyage avec lequel jamais personne ne voyageait, il n’était effectivement que neuf heures et demie, ce qu’il y avait de mieux dans l’appartement de sa tante Mihailovics, c’était les deux téléphones, et elle en avait un dans sa chambre à côté de son lit, pouvait à tout moment parler dedans, se mettant alors volontiers les doigts dans le nez quand elle faisait semblant d’attendre posément une réponse, ou préférant encore, aux heures tardives, faire des pédalages ou exécuter des exercices encore plus difficiles, mais à peine avait-elle raccroché qu’elle était déjà rendormie. Elle était capable dès neuf heures du matin de répondre avec une voix claire et nette, et ce brave Erich pensait alors qu’elle était, comme lui, debout depuis longtemps, qu’elle était peut-être même déjà sortie et se trouvait en cette journée prête à toute éventualité. Il ne lui était vraisemblablement encore jamais venu à l’esprit qu’à chaque fois elle se rendormait aussitôt, allant même jusqu’à penser qu’elle pouvait reprendre un rêve agréable, uniquement s’il était agréable, mais cela arrivait rarement, car elle ne rêvait pas vraiment et rien de particulier, et ce qui était réellement important, c’était pour elle de continuer à dormir. Si quelqu’un lui avait jamais posé la question et si, ce qui était plus improbable, elle avait jamais donné une réponse concernant ce qu’il y avait selon elle de plus beau, ce à quoi elle passait le plus volontiers son temps, ce qu’était son rêve, ce qu’étaient son désir et son but dans la vie, elle n’aurait pu que dire avec un enthousiasme ensommeillé : dormir, dormir ! Pourtant Beatrix se garderait de le dire à quiconque, car elle avait déjà compris depuis quelque

temps où voulaient en venir les autres, M^{me} Mihailovics et Erich par exemple ou surtout sa cousine Élisabeth : il fallait enfin qu'elle se décide à faire quelque chose, il fallait absolument qu'elle ait un travail, et il fallait bien faire un peu plaisir à toutes ces personnes et évoquer à l'occasion des projets d'avenir et des intérêts.

Mais ce matin-là elle ne se rendormit pas tout de suite, elle se contenta de rester couchée, détendue et enfouie dans le bonheur, et elle pensait : atroce. Elle sentait confusément qu'il y avait quelque chose d'insupportable, mais sans savoir ce que c'était, et cela ne pouvait qu'être lié au fait qu'elle avait tout de même pris un rendez-vous pour ce soir au lieu de le remettre à demain ou après-demain. Elle avait seulement rendez-vous avec Erich, pour payer un petit tribut au monde, car un rendez-vous avec Erich était bien entendu absurde, et absurdes, tous les rendez-vous l'étaient vraisemblablement, même si Beatrix avait eu sur le moment d'autres possibilités de rendez-vous, mais en ce moment, elle n'en avait pas, ce qui était lié au fait qu'elle n'avait aucune envie d'entreprendre quoi que ce soit. Erich ou un autre, Erich ou beaucoup d'autres, là n'était pas le problème, et elle gémit tout haut, en proie à une saine souffrance animale : atroce.

À Erich elle ne pouvait évidemment pas dire combien elle trouvait cela atroce, il était si gentil, et il avait déjà assez de difficultés, et qu'y pouvait-il si elle ne représentait pas le moindre soutien ni la moindre stimulation et si elle était tout au plus dans sa vie une oasis née de ses propres fantasmes.

Elle sortit du lit, prudemment, et l'épuisement la fit aussitôt retomber en arrière, car il fallait se demander par quoi commencer. Au bout d'un moment Beatrix cligna des yeux, pareille à une femme évanouie qui reprend lentement connaissance, en direction de ce réveil dont elle avait pour se repérer un besoin égal à la haine qu'il lui inspirait, à cause de ces repères mêmes, et elle vit qu'il était déjà onze heures passées. C'était pour elle un mystère car elle ne se rappelait pas s'être rendormie, elle s'était pleinement dépensée dès le premier quart d'heure, ou alors au lieu de revenir à elle, elle était rentrée en elle-même, là où dans les profondeurs de son être intime quelque chose appelait sans bruit à une retraite, toujours en vue d'une révocation. Beatrix décida de ne se contraindre à rien, car quand elle voulait obtenir quelque chose par la contrainte, ça ne marchait jamais, et à une heure de l'après-midi exactement, elle était debout devant l'armoire et commençait à sortir les tiroirs et à ouvrir les portes. Elle fouilla dans le

tiroir du linge, puis dans le tiroir des bas, elle parvint à extraire une paire de fins collants, aussi péniblement que s'il se fût agi d'un chargement de plomb, regarda pensivement les bas, passa doucement les mains à l'intérieur, les tint devant la lumière, les faisant tourner lentement, mais elle savait déjà que rien ne lui serait épargné, car elle découvrait toujours les mailles filées une fois qu'elle avait déjà mis les bas, et cette horrible torture, chaque jour, toute une vie, d'avoir toujours à chercher des bas sans jamais savoir si tel jour était par hasard un jour de bon linge ou un jour de vieux linge usé par les lavages, tout cela était atroce, et ensuite, enfin douchée à l'eau tiède, parce que l'eau chaude ne suffisait jamais pour tout le monde, elle savait s'arranger pour ne rencontrer ni M^{me} Mihailovics ni l'atroce Élisabeth, afin que personne dans la maison ne remarque à quelle heure elle se levait en réalité, et c'était une tâche accablante. Atroce était le mot préféré de Beatrix, et elle l'employait régulièrement quand elle ne voulait pas trop penser à une chose ni l'oublier tout à fait. Elle avait déjà étalé deux robes, mais elle était encore en peignoir, tandis que dans la cuisine son café chauffait. Elle était debout devant le miroir de la salle de bains avec les deux robes et elle essayait d'établir une liaison entre elle-même et les robes. Elle était presque transparente et son visage avait un teint de cire, et durant ces investigations une petite lueur rencontra dans le miroir une autre petite lueur. Elle était sur le point de découvrir quelque chose la concernant, quelque chose de fondamental à propos de l'habillement et des raisons qui le rendaient si difficile, et qui certains jours obligeaient même à prendre deux, voire trois fois des décisions particulièrement graves : bleu marine ou beige et blanc, et elle regarda par la fenêtre, il ne manquait plus que ça, il pleuvait, oui, il pleuvait, évidemment, au téléphone elle avait failli se trahir, mais au dernier moment, elle avait réussi à faire celle qui s'était déjà rendu compte qu'il pleuvait. Cette pluie qui changeait tout et qui obligeait aussi, en plus du reste, à penser au manteau et aux chaussures, alors que tout pouvait changer encore une fois d'ici sept heures du soir ! Beatrix laissa tomber les robes sur le rebord de la baignoire et entreprit de se faire un nettoyage du visage, car il était encore trop tôt pour se décider et continuer de réfléchir, mais à toutes fins utiles elle pouvait toujours se maquiller, à toutes fins utiles de façon discrète et sans rouge à lèvres, puisqu'elle n'avait pas encore décidé grand-chose, et lorsque ensuite elle parvint encore à sauver un reste de café qu'elle but accroupie sur son lit, elle se sentit un peu plus légère, en fait, elle avait trop attendu avant de prendre son café, mais

un deuxième café ne put la libérer de ce fardeau qu'elle avait assumé pour la vie et dont elle n'arrivait pas à se débarrasser parce que, comme elle le pensait aujourd'hui, plus confiante, elle était encore bien trop jeune.

Elle disait souvent : C'est sûrement un terrible fardeau pour vous ! Ou bien : Mon chéri, je comprends, je sais, tout cela représente pour toi un tel fardeau, je connais ça !

Ce jour-là, le second de ses mots préférés vint lui aussi croiser le chemin de Beatrix, au moindre mouvement, à la moindre pensée, elle se heurtait pour ainsi dire aux mots clés et s'apercevait que tout était atroce et compliqué et qu'un fardeau l'accablait. Deux soutiens-gorge trop serrés, et les autres trop lâches, ça ne pouvait arriver qu'à elle, elle avait si souvent économisé sans discernement, mais maintenant elle avait au moins ses slips triangulaires minces comme la peau, toujours ajustés, qu'elle devait à Jeanne, de même que les directives concernant les soutiens-gorge, même si, après cette brève et intense amitié avec une Française, une vraie Parisienne, elle s'était rendu compte qu'à Paris non plus, il n'y avait pas grand-chose à apprendre, et qu'il ne valait guère la peine d'apprendre quoi que ce soit si c'était là tout le bénéfice. Jeanne était venue à Vienne en stop, sans trop savoir ce qu'elle y ferait, et Beatrix fut incapable de lui expliquer ce qu'on pouvait faire à Vienne, mais le résultat lointain d'un certain dynamisme parisien avait été que Beatrix, qui jusque-là avait toujours dit *combinaige* ou *combinaison*, comme beaucoup de Viennoises, pour désigner ce type de sous-vêtement, réemployait à présent le terme allemand, parce qu'elle avait découvert qu'il fallait faire remonter la *combinaison* à un accident linguistique entre Paris et Vienne, et elle n'aimait pas se ridiculiser dans ces choses-là comme les deux dames Mihailovics qui assurément pensaient encore qu'il était plus chic d'employer un mot français. Pour le reste, elle ne s'entendait pas particulièrement bien avec Jeanne dont la curiosité et surtout la puérilité épuisaient ses nerfs. Elles avaient le même âge, Jeanne avait même déjà vingt et un ans, mais Beatrix trouvait que cette Jeanne était un monstre d'activité qui voulait tout tout de suite : savoir où il y avait du hasch, connaître des garçons, aller danser, courir à l'Opéra, et aller ensuite au *Prater*(6) ou dans un *Heuriger*(7), et elle avait été à deux doigts de dire à Jeanne qu'à part sa tête parisienne pleine d'idées confuses elle n'avait rien, car on ne pouvait tout de même pas être hippie et vouloir en plus aller à l'Opéra, monter sur la grande roue et bouleverser le monde, en tout cas pas à Vienne, et avec ça trôner avec arrogance au café Sacher, bien que Jeanne

eût été prise un jour d'un accès de fureur et lui eût expliqué qu'elle était simplement un *drop-out*, mot qu'elle prononçait drôlement. Elle avait une famille, père avocat, mère avocate aussi, c'était sûrement un fardeau, mais pour Beatrix c'était un effroyable fardeau d'avoir à parcourir avec Jeanne les rues de Vienne, où elle avait toujours vécu, mais ne connaissait pas si bien que ça, et d'avoir à payer très cher le café chez Sacher, parce que *Mademoiselle* ne pouvait se contenter d'un petit café ordinaire, rien n'était assez viennois pour elle. Mais ce qu'il y eut de plus pénible, ce fut l'histoire des garçons, car Beatrix en connaissait juste un petit nombre, et, complaisante, elle téléphonait à droite et à gauche, mais elle n'avait pas envie d'avouer à Jeanne qu'elle se contentait de rencontrer assez régulièrement un homme marié qui avait déjà trente-cinq ans, et certes, elle ne dissimula pas à Erich l'existence de Jeanne, mais donna à entendre que, pour faire plaisir à sa tante et parce que sa cousine travaillait aussi, elle devait s'occuper d'une charmante étudiante française, père avocat, mère avocate, et qu'elles allaient visiter tout ce qui était possible, *bref*, une jeune fille très cultivée. Et comme toujours, pour peu que l'occasion se présentât, elle demanda innocemment conseil à Erich : Mon chéri, tu me connais, je ne suis pas très sûre de moi, mais si tu pouvais me donner un conseil raisonnable ! Erich lui proposa l'Albertina et le musée d'Histoire de l'art, et Beatrix le regarda reconnaissante tout en songeant : atroce. Bien entendu, Beatrix était dans ce domaine très en avance sur ce brave Erich qui n'avait aucune idée des manières directes de Jeanne ni de la vie qu'elle menait en réalité, bien qu'il fût peut-être au courant de ces choses-là par les journaux, mais pour un homme marié, employé à l'AUA(8), et qui s'éreintait entre le bureau et les tracasseries domestiques, c'était probablement un monde inconcevable, et c'est moins par discrétion que pour toutes ces raisons qu'elle s'arrangea pour qu'ils ne se rencontrent jamais. Il est évident que Jeanne aurait aussitôt posé des questions, demandé tous les détails, et pour une Parisienne en rupture, ce serait sûrement un choc de découvrir ce qui ne se passait pas entre Beatrix et Erich, elle allait penser que les jeunes filles de Vienne ne couchaient pas, et des âneries du même genre, alors qu'en fait, c'était simplement pour Beatrix une trop grande fatigue. Erich de son côté aurait trouvé que Jeanne n'était pas une fréquentation pour sa petite fille, et Jeanne aurait trouvé Erich bourgeois et philistin, et leurs points de vue à tous deux auraient blessé Beatrix, mais à présent, par bonheur, le chapitre Jeanne était clos, car Jeanne avait "dégotté" deux jeunes Anglais, avec

lesquels elle continua en stop jusqu'à Rome : elle trouvait que Vienne n'était guère *rigolo*, c'était une ville ennuyeuse, mais le café Sacher, lui, était chic, on aurait dit qu'il n'était pas comme les autres, à la différence d'une combinaison, qui est toujours plus ou moins une combinaison, même si ni Jeanne ni elle n'en portait.

Ce lourd fardeau et ces mensonges fatigants étaient désormais sans importance, puisque la femme d'Erich avait déjà fait une nouvelle tentative de suicide, peu de temps avant le départ de Jeanne, mais comme c'était déjà la troisième tentative de suicide qui tombait pendant le temps qu'Erich passait avec Beatrix, et dont elle était de ce fait informée avec tous les détails, elle était déjà bien rodée à écouter ces récits, attentive et absente, tout en pensant avec des soupirs de soulagement au départ de Jeanne. C'était tout de même pénible de se retrouver avec Erich dans le coin le plus reculé du café Eiles, alors qu'elle aimait ce café et prenait plaisir à s'y attarder quand Erich partait en toute hâte, mais quel ennui d'avoir à écouter une fois de plus l'histoire de ce couple des origines à nos jours, sachant bien et sentant bien qu'Erich, beaucoup trop correct et trop scrupuleux, n'irait jamais jusqu'au divorce. Beatrix était toujours compatissante, bien que le martyre d'Erich ne la concernât en rien. Chaque fois elle réfléchissait avec lui aux diverses solutions, et chaque fois ils analysaient le problème dans ses moindres détails : Erich admirait la patience angélique de Beatrix ; ce pauvre homme ne pouvait comprendre que Beatrix n'avait aucun intérêt à un divorce, lui non plus d'ailleurs, mais quand il parlait à n'en plus finir avec cette enfant patiente et modeste, nul intérêt commun ou vulgaire ne se manifestait, simplement le désir qu'il avait de vivre enfin tranquille et de voir résolu son problème avec Guggi, non résolu, insoluble. Sans doute la compassion de Beatrix était-elle de nature singulière, mais ce n'était pas un manque d'intérêt, car elle trouvait drôle de jouer pour quelques minutes ou quelques demi-heures le rôle de figurante dans un drame, et il lui arrivait de penser, une fois qu'ils s'étaient séparés, qu'elle lui ferait part un jour de sa découverte, car l'idée qu'il existait entre Erich et Guggi une "télépathie pyramidale" lui plaisait vraiment beaucoup. Il rentrait toujours chez lui à temps, une fois il avait par hasard pris trois heures plus tôt que prévu un train en provenance de Graz parce qu'à une conférence il s'était énervé de voir refusées ses propositions pour les vols intérieurs, ce qui lui avait permis une fois de plus de sauver Guggi qui trois heures plus tard n'aurait pu être sauvée, il s'était démené comme un fou, avait fait venir

l'ambulance, et il l'avait accompagnée à la clinique, après quoi il avait immédiatement appelé Beatrix, son "regard de lumière", son "oasis de paix" dans une vie ratée, et il lui assura, tremblant encore, mais suppliant, qu'il ne pouvait plus vivre sans elle, qu'il admirait infiniment son courage et son sang-froid, ainsi que sa force et un certain bon sens dont ne disposait sans doute aucune autre fille de vingt ans. Dans ses accès d'admiration il lui souhaitait sincèrement un autre homme, quelqu'un qui puisse vraiment lui donner ce dont elle serait toujours privée avec lui. Beatrix n'aimait pas qu'Erich l'admire ou parle de sa grande maturité, et à la première occasion, dès qu'il était permis de rire et que la gaîté n'était plus déplacée, elle riait de bon cœur : Mais tu oublies, mon chéri, que je suis née un 29 février ! Je t'en prie, refais le compte, je suis encore une enfant, je n'atteindrai jamais l'âge adulte ! J'ai tant besoin de toi, tu es mon seul appui ! Elle le regardait avec reconnaissance, et Erich, en pensée auprès de Guggi, évidemment, se disait qu'il devait représenter pour Beatrix un appui important, car cette enfant était pratiquement seule au monde, et voilà qu'il se retrouvait avec deux responsabilités, celle de Guggi plus celle de Beatrix, et jamais il ne remarqua la tromperie, car elle le trompait en tout avec une telle innocence qu'il devait infailliblement croire à sa propre importance, donc à sa responsabilité. Dans les moments rares et fugitifs où Beatrix était capable de quelque sentiment pour Erich, elle soupirait en silence et pensait que la seule chose qu'elle souhaitait sincèrement à ce pauvre cher homme, c'était qu'enfin, il rentre trop tard chez lui un jour où il plairait à Guggi de se tuer encore une fois. Car il n'avait peut-être pas mérité ça : une femme comme Guggi, et elle par-dessus le marché.

Mais c'était un homme stupide, justement, toujours bouleversé par son propre malheur, un idiot tombé dans un piège d'où il ne pouvait s'échapper. Et elle attendait la fin de l'heure, sagement assise, sachant très bien qu'elle ne pouvait l'aider, d'ailleurs personne ne le pouvait, mais elle essayait de diriger ses pensées sur elle-même, il était toujours préférable qu'Erich imagine qu'il était responsable d'elle, car alors ses pensées, au moins pour un moment, étaient détournées de Guggi, et sans doute elle-même ne représentait-elle pas une contribution très importante à son malheur, mais il fallait l'amplifier, afin qu'il ne périclite pas tout à fait dans le malheur réel.

Parfois, assez rarement, ils allaient au cinéma et se tenaient par la main. Beatrix n'y attachait aucune signification, mais certains jours, quand il pouvait se retenir de parler – en fait, il avait surtout besoin de parler, car il

ne pouvait le faire avec personne d'autre –, il avait des accès de tendresse, il lui mordait légèrement l'oreille, lui touchait la poitrine ou les genoux, mais Beatrix, elle, préférait les conversations et les nouvelles alarmantes au téléphone. Beatrix trouvait ces contacts pénibles, elle était trop vieille pour ces choses-là. Durant ses dernières années d'école, puis à l'internat, il s'en était passé bien plus et bien assez, mais depuis qu'elle avait atteint l'âge adulte et qu'elle avait énergiquement refusé de faire des études ou d'acquérir une formation quelconque, toute idée de liaison avec un homme lui était étrangère, et son aversion pour cette atroce normalité à laquelle tout le monde se soumettait coïncida avec la découverte d'une perversion : le fétichisme du sommeil. Perverse, oui, elle avait au moins une singularité au milieu de ces fous normaux. Vraiment perverse. Tout le reste était un tel gaspillage de temps, et l'effort de se déshabiller et de s'habiller était si pénible, mais rien de comparable à cet abandon au profond sommeil dont elle avait trouvé le chemin, où elle s'enfonçait même tout habillée et en chaussures sur son lit. Après bien des enfantillages anciens provoqués par la curiosité et après tout ce qu'elle considérait aujourd'hui vraiment comme très surestimé, le sommeil était devenu un accomplissement, il valait la peine d'être vécu.

Les rares fois où sa tante Mihailovics était partie et où Élisabeth devait tenir sa langue, puisque en raison de son aventure avec ce Marek elle s'était trouvée déchuée du droit de lui faire la moindre remarque, elle faisait venir Erich dans la Strozzigasse, dans sa chambre ; c'était bien sûr un fardeau pour elle, et il fallait encore prévoir qu'il voudrait boire un schnaps ou au moins un café, mais ensuite ils restaient allongés l'un à côté de l'autre et elle le laissait reprendre son discours. Mais quand par malheur il cessait de parler, à chacune de ses tentatives timides – l'ombre de Guggi planait toujours au-dessus de lui – elle se mettait à rire avec pétulance, elle était prise d'un désir irrépressible de se livrer à des jeux excitants et une volonté de résistance encore plus farouche s'emparait d'elle, et Erich dit un jour, sans la moindre déception, que cela lui plaisait, qu'elle lui plaisait ainsi. Ce n'était donc pas sa patience avec elle qui le maintenait dans des limites, mais quand son humeur de catastrophe l'abandonnait et qu'il riait un peu, lui aussi, il disait en riant qu'elle était en fait une *demi-vierge*. Beatrix, qui ne comprenait pas ce mot, chercha dans le dictionnaire qu'elle avait souvent utilisé à l'époque de Jeanne, et cela lui plut, car elle était au moins une moitié de quelque chose ; elle n'aurait pas pu être quelque chose d'entier,

mais Guggi devait être une de ces femmes portées sur les amours hystériques et la passion, et on voyait là, une fois de plus, où en arrivaient ces femmes, même avec un homme comme ce pauvre Erich.

Beatrix n'était désagréablement affectée que quand Erich en venait à parler de son avenir, car il était bien entendu impossible de dissimuler complètement qu'elle ne voulait plus fréquenter aucune école et ne possédait pas un seul diplôme de fin d'études, quant aux affirmations selon lesquelles elle cherchait un travail qui lui convienne, elles étaient plutôt vagues et accessoires. Erich, avec son sens des responsabilités, était terriblement ennuyeux dès qu'il se mettait à lui expliquer que c'était dans son intérêt, il réfléchissait aussi à ce qui pourrait lui convenir, une formation d'interprète ou peut-être un travail dans une boutique ou une librairie ou une galerie. Il fallait vraiment qu'elle fasse quelque chose, cela le tracassait beaucoup, puisque, les circonstances étant ce qu'elles étaient, il ne pouvait l'épouser. Mais Beatrix savait bien qu'il n'y avait pas de travail, y compris dans le bureau le plus minable – même là, elle ne remplissait pas les conditions –, et qu'on ne lui permettrait nulle part de dormir jusqu'à une heure avancée de l'après-midi, parce que ces êtres démunis, tout autour d'elle, se laissaient enfermer de force dans des emplois du temps, et elle savait que pour cette raison elle ne travaillerait jamais et surtout qu'elle ne ferait plus d'études, car elle n'avait pas la moindre ambition de gagner ne fût-ce qu'un schilling, d'acquérir son indépendance et de passer huit heures au milieu de gens qui sentaient mauvais. Elle trouvait particulièrement atroces toutes les femmes qui travaillaient : toutes, c'était certain, avaient une tare ou souffraient de fantasmes ou se faisaient exploiter par les hommes. Mais elle ne se ferait jamais exploiter, même pour son propre compte elle n'irait jamais s'asseoir derrière une machine à écrire ou demander avec humilité dans une boutique : Madame, désirez-vous voir autre chose ? Peut-être ce chemisier, en vert ?

Non, protesta-t-elle, juste une fois, pour ne pas perturber ce brave Erich, je ne me fais aucun souci, et d'ailleurs pour quel avenir ? Puis elle dit tendrement : À quoi bon nous tourmenter pour l'avenir ? Regarde donc, le présent est déjà pour toi un fardeau trop pénible, et je ne voudrais pas qu'en plus tu penses à moi, essayons plutôt de penser à Guggi. Que dit le Professeur Jordan ? Je t'en prie, ne me cache rien, entre nous il ne faut pas qu'il y ait de secrets. Et elle avait ainsi ramené Erich à Guggi et à ce traitement de longue haleine, à son nouvel espoir et à ses anciennes

craintes. De sa mère qui était allée se marier en Amérique du Sud, la sœur du défunt M. Mihailovics, elle recevait régulièrement une petite somme provenant d'un vieil immeuble délabré du 10^e arrondissement, et même si c'était peu de chose, une sorte de rente qui ne variait jamais et perdait constamment de sa valeur avec l'inflation, elle se reposait sur cet argent, ce qui irritait sa tante, car elle se contentait de peu et elle était logée pratiquement pour rien. Jamais il ne lui venait à l'idée de donner quoi que ce soit aux dames Mihailovics, pour la chambre et les quelques frais que, sans un mot, on réglait pour elle avec le reste. Elle ne sortait d'ailleurs jamais, ou seulement avec Erich, n'allant que très rarement seule dans un café, parce qu'elle était trop épuisée pour se précipiter dans une vie quelconque, et les seules dépenses qui de toute façon étaient pour elle plus importantes que tout le reste, plus importantes que la nourriture même, c'étaient celles du coiffeur et de ses produits de beauté. Depuis quelque temps elle disait : Je suis un peu juste en produits de beauté. C'est l'unique raison pour laquelle elle avait un jour, sans émotion ni scrupules, accepté d'Erich un billet de cinq cents schillings. De toute façon elle n'avait rien à attendre de lui pour son anniversaire, puisque avec son drôle de 29 février, ce n'était jamais son anniversaire. Ce qu'Erich ne savait pas, et qu'il ne pouvait pas savoir, ayant trop peu de temps pour elle, et ce qu'elle n'aurait pas non plus avoué à un autre homme, et peut-être était-ce pour cela qu'elle ne voulait pas d'autre homme, c'est qu'elle n'avait d'autre plaisir que ses séances chez le coiffeur, que *René* était pour elle le seul endroit au monde où elle se sentît bien, et pour cela elle renonçait à presque tout, même à faire des repas réguliers, et elle allait jusqu'à se réjouir d'être fragile, au point qu'un souffle l'eût renversée, et de peser si peu, à peine quarante-six kilos. Elle adorait M. Karl, et aussi Gitta et M^{me} Rosi, et même ce petit maladroit de Toni lui plaisait mieux qu'Erich et sa tante Mihailovics avec sa sollicitude et son incompréhension. Et puis, chez *René*, on la comprenait mieux qu'ailleurs, c'est pourquoi elle ne se trouvait bien que dans cette atmosphère de la Rotenturmstrasse, au premier étage, où il était exclu que l'on vienne lui demander de suivre l'exemple de sa cousine Élisabeth qui avait fait des études et un doctorat et qui se tuait au travail, cette enfant modèle – pour ce qu'elle en avait récolté – avec toute son érudition, elle avait déjà trente ans et à force d'indépendance, d'humiliations et de luttes sans espoir pour l'existence, elle n'arrivait à se caser nulle part, elle n'osait même pas s'aventurer chez le coiffeur et du coup, elle paraissait bien ses

trente ans. S'il y avait quelqu'un dont Beatrix évitait réellement de croiser le chemin, c'était bien Elisabeth, car bien que sa cousine fût silencieuse et renfermée, qu'elle ne lui dît jamais non plus un mot gênant ou une parole de reproche, Beatrix ne ressentait jamais en sa présence que de l'hostilité, et si elle n'avait pas considéré comme un bien trop précieux sa paix de la Strozzigasse et son sommeil, elle lui aurait volontiers dit une bonne fois combien elle la trouvait bête, franchement bête, et elle ne pouvait supporter tant de bêtise, en tout cas chez une femme, car avec Erich c'était différent et émouvant, quelle que fût pour elle la bêtise de ses opinions et de ses préoccupations. C'est qu'un homme pouvait se permettre d'être bête, une femme jamais, elle n'avait pas le droit de se consumer et, en plus, de donner des insomnies à sa mère sous prétexte qu'elle ne gagnait pas assez d'argent, qu'elle s'était engagée dans une affaire aussi folle que l'histoire de l'art, et à quoi lui servait-il de tout savoir à propos de ce Dürer et de tous ces peintres, de connaître tout ce fatras de Florence sur le bout du doigt, puisque l'histoire de la bourse d'études pour Florence était classée, et Beatrix en devina assez pour comprendre que les dames Mihailovics ne savaient plus quoi faire, et qu'il était bien vrai en effet que cette sotte personne était tombée amoureuse d'Anton Marek pour avoir encore un fardeau de plus, et si quelqu'un avait interrogé Beatrix, dès l'âge de quatorze ans elle aurait été capable de comprendre que ce Marek ne s'intéressait à rien ni à personne hormis lui-même et ne songeait nullement à épouser cette Mihailovics et à divorcer, après un mariage bien réfléchi, exactement calculé, au profit d'une créature sentimentale sans argent ni perspectives, alors qu'Erich connaissait vraiment un destin funeste, sans doute regrettable pour lui, mais favorable à Beatrix. Jamais pour un Erich divorcé ou veuf elle ne se serait traînée chez *René*, pour y passer des heures à des ruminations sereines entre shampooing, teinture, manucure et épilation, et à contempler son reflet dans ces grands miroirs comme il n'y en avait pas dans la Strozzigasse, où seule une glace minuscule était accrochée dans la salle de bains, petite, trop haute, inadaptée à ses exigences. Chez *René* chaque mur était couvert de ces merveilleux miroirs, et il y avait quelques miroirs à trois volets dans lesquels on pouvait se voir sous toutes les faces, et à la fin Gitta apportait encore le miroir à main, afin que rien ne lui échappe, chez *René* on prenait d'ailleurs au sérieux tout ce qui était sérieux pour elle, et quand, comme chaque semaine, et souvent avant même qu'une semaine fût écoulée, elle montait au premier étage, émue, impatiente, elle respirait différemment, la

fatigue tombait de ses épaules, elle se métamorphosait en un clin d'œil et pénétrait radieuse dans ce temple. Avant même d'aller signaler son arrivée auprès de M^{me} Yvonne, elle regardait autour d'elle, dans tous les miroirs, elle se retrouvait et trouvait son vrai foyer. Avant même de se poster, critique, devant un miroir, elle prenait plaisir à contempler son arrivée dans les miroirs et elle était heureuse de ne plus penser à tous ses fardeaux. C'est donc moi, disait une Beatrix à l'autre, celle du miroir, et elle se regardait fixement, saisie, tandis qu'on commençait à lancer des appels, pour M. Karl, pour Gitta, pour Rosi, et M^{me} Yvonne souriait, ayant presque toujours en mémoire tous les désirs de ses clientes, mais elle s'informait tout de même de ces désirs, plissait le front parce que Gitta n'était pas encore libre et que M^{me} Hilde, hélas, hélas, attendait un enfant et serait donc pour cette raison absente encore un moment. Oui, hélas, pensait Beatrix avec quelque mauvaise humeur, justement maintenant. Elle avait un sourire incertain et douloureux, mais pour elle, tellement habituée à M^{me} Hilde, c'était tout de même une indécatesse. Beatrix, en transe, avait déjà une brosse à la main et s'emmêlait les cheveux en faisant des grimaces, tout en disant nonchalamment : Ne me regardez pas, avec moi il faut vraiment tout reprendre *da capo*, de la tête aux pieds, j'ose à peine sortir dans la rue, vous avez vu à quoi je ressemble, c'est abominable... Monsieur Karl ! Je vous en prie, sauvez-moi, regardez-moi ça ! Elle passait les doigts dans ses longs cheveux bruns : Dites-moi vous-même ! Ça ne peut plus durer, il n'y a pas plus de huit jours que je suis passée ! M. Karl, fouillant sa chevelure avec un autre peigne, dit que d'une certaine manière, dans une certaine mesure, ça allait, mais qu'il devait cependant conseiller avec insistance un traitement bio-intensif CHEV-09, élaboré par les laboratoires de l'Oréal, et il lui conseillerait avec une insistance plus grande encore toute une série d'ampoules, à renouveler dix fois seulement. Beatrix l'interrompit vivement : D'accord pour une ampoule à titre d'essai, je comprends, mais me décider pour toute une série, non, monsieur Karl, je ne peux vraiment pas me décider aujourd'hui, j'ai encore une journée terrible devant moi, vous n'avez pas idée, et puis avec ce temps !

Elle regarda autour d'elle désespérée, parce que son parapluie dégoulinait sur la moquette, et Gitta accourut vers elle, jetant un regard nerveux sur les taches mouillées, et posa le parapluie dans un porte-parapluies que Beatrix n'avait pas vu, car il s'agissait tout de même de

décider si on faisait ou non un traitement bio-intensif, ce qui, en ce moment, était vraiment trop cher pour elle.

Elle traversa en fredonnant deux salons de chez *René*, goûtant déjà cette disparition dans un salon voisin où se trouvaient les peignoirs roses et d'où l'on passait directement dans les cabines de couleur rose, et elle se déshabilla, consciente de sa valeur malgré l'arrivée d'une autre femme, car c'était un jour de bon linge, d'un mouvement lent et réfléchi elle se drapa dans le peignoir de *René* et suspendit robe et manteau à un crochet. Une fois sortie, dans les salons de *René*, elle erra quelques instants indécise, parce que tout le monde avait soudainement disparu, M. Karl était invisible, Gitta aussi, mais elle aimait bien écouter quand les femmes téléphonaient ou quand une nouvelle cliente entraît et qu'on la saluait. C'était donc la comtesse Razoumovsky. Mais laquelle? En tout cas, elle se l'était imaginée autrement, quant aux autres, il lui importait moins de savoir qui elles étaient, presque toutes étaient logées à la même enseigne et gratifiées d'un aimable et général "Chère Madame". C'était seulement au moment de payer et de rechercher la fiche qu'il fallait dire le nom, c'était inévitable, et alors ces femmes s'appelaient comme ci ou comme ça, Jordan ou Wantschura, pourtant Jordan évoqua tout à coup quelque chose pour elle, ce devait être la femme de ce grand psychiatre qui soignait Guggi, mais elle aussi, elle l'avait imaginée autrement, elle avait un air si modeste, mais jolie, presque parfaite, et elle était si jeune, mais les autres femmes ne lui disaient vraiment rien, celles dont l'identité disparaissait sous un titre, "Madame le Docteur", ou encore les femmes de docteurs, ou bien c'était M^{me} Yvonne qui essayait, selon son humeur ou par instinct ou parce qu'elle était initiée, d'aider les femmes à se trouver une distinction. Beatrix, du reste, ne s'était encore jamais aperçue que toutes les femmes ici avaient au moins trente ans, la moyenne tournant autour de la quarantaine, à l'exception de la petite M^{me} Jordan, qui n'était d'ailleurs sûrement pas si jeune que ça, et en tout cas Beatrix était ici de loin la plus jeune, car à Vienne les jeunes filles devaient se laver les cheveux elles-mêmes et se limer les ongles, et ça se voyait. Beatrix ne ferait jamais une chose pareille, car renoncer à ces après-midi lui aurait été insupportable, on ne lui aurait pas fait plus de mal en diagnostiquant une terrible maladie. Par exemple la paralysie. La priver du monde de *René* conduirait chez elle à la paralysie. Et, de manière provocante, elle exigeait ces services, cet acquiescement à tout ce qui lui revenait de droit, et dans la Strozzigasse, dans ce foyer éternellement

provisoire, il n'y avait personne ne serait-ce que pour lui faire son lit, juste de temps à autre une remarque superflue de sa tante parce que des jours entiers, Beatrix laissait son lit en désordre, mettant toute son énergie à farfouiller et fureter dans son armoire où régnait le même désordre, et seules les rares visites d'Erich pouvaient l'inciter à mettre à toute vitesse un semblant d'ordre, afin que l'apparence fût préservée encore une fois, mais en dehors de cela, rien ne l'aurait amenée à nettoyer ou à ranger une pièce, et son secret restait bien la façon dont elle s'y prenait pour réussir malgré tout à avoir l'air, dans la rue ou chez *René*, de sortir d'un de ces appartements de maîtres, aérés, entretenus par de vieilles servantes de légende, et d'où sortaient vraisemblablement les autres femmes d'ici, et elle seule était capable de garder impeccables dans son chaos ses robes peu nombreuses et quelques pièces de linge, car pour donner cette impression et pour son apparence, elle allait jusqu'à laver et repasser, gémissant et défaillant, mais il fallait que cela fût, une fois par semaine. Mais ici c'était Gitta qui lui lavait les cheveux, elle la peignait si doucement, et Beatrix suppliait : S'il vous plaît, pas trop chaude, l'eau ! Bien sûr Gitta le savait, mais elle acquiesça d'un air compréhensif et fit longuement couler l'eau tiède en douche sur ses cheveux. Mais ensuite, Gitta ayant disparu, on lui envoya une nouvelle qui se mit à lui effiler des mèches un peu partout avec un peigne et Beatrix lorgnait dans le miroir à la recherche d'un visage connu. Non, c'était insupportable, cette idiote qui essayait de peigner ses longs cheveux, seule Gitta savait faire ça, ou parfois M. Karl en personne, et elle proposa, balbutiante, qu'on lui sèche d'abord un peu les cheveux, mon Dieu, mon Dieu, mais je vous dis de me mettre sous le casque ou de prendre un sèche-cheveux ! Car Beatrix n'avait de toute façon jamais bien compris pourquoi elles se figuraient toutes qu'on ne devait peigner que des cheveux humides. Avec des maux de tête, elle regarda dans le miroir, ses cheveux pendaient de chaque côté de sa tête, minces et humides, elle ouvrit les yeux tout grands et examina ce crâne étranger, déformé, complètement inconnu – un crâne nu devait être atroce ! – mais déjà son attention était détournée, parce qu'elle s'apercevait que l'ombre à paupières de son œil gauche avait pâli, elle baissa et releva les cils pour se rendre compte. La créature avait enfin terminé et Beatrix s'empara d'un illustré. Il y avait toujours des revues allemandes qui traînaient, mais *Vogue*, il n'y en avait pratiquement jamais, et qui donc s'intéressait aux revues allemandes ? Double meurtre près de Stuttgart. Sûrement une région épouvantable, rien

que le nom faisait penser à un double meurtre. Le sexe en Allemagne. C'était sûrement encore pire. Jacqueline Kennedy, maintenant M^{me} Onassis, avait plusieurs douzaines de perruques, pour toutes les occasions. C'était quand même déjà plus intéressant, plus propice à la discussion, bien que cette Kennedy – enfin M. Karl se tenait derrière elle, elle ferma rapidement la revue et demanda : Quelle est la tendance de cet hiver ? Non, en principe, ça ne l'intéressait pas, et elle était aussi radicalement indifférente à ces échafaudages que les autres femmes se montaient sur la tête, elle espérait bien qu'il n'y avait plus de *postiches*, il y avait tout de même des choses plus intéressantes au monde, ça l'intéressait par exemple davantage de savoir ce que lui, M. Karl, pensait des perruques, car elle était restée méfiante. Pour Beatrix, c'était surtout une question de prix, mais cette Kennedy, qui n'était plus de première jeunesse, était tout de même assez convaincante. M. Karl qui, sans jamais lui toucher la tête, commençait à placer magistralement une mèche après l'autre sur les rouleaux tout en parlant avec elle, comme si mettre d'aussi longues mèches de cheveux sur ces rouleaux eût été pour lui la chose la plus facile du monde, s'écria : Ce n'est pas la première fois que je vous le dis, il vous en faut une, deux pour être exact, il vous faut absolument deux perruques, si vous voulez aller aux sports d'hiver et ensuite dans le Midi ! Une grimace déforma la bouche de Beatrix, car les sports d'hiver, elle n'y allait pas, d'abord parce qu'elle n'avait pas d'argent, ensuite parce que pour pratiquer un sport, même si aux sports d'hiver on n'en pratiquait aucun, il fallait tout de même se lever à une certaine heure, et troisièmement parce que les endroits qui lui auraient plu étaient rares. Ces refuges et tout ce cinéma, avec ces gens du club alpin, elle n'en avait aucune envie. Coucher sur des paillasses, voilà l'idée qu'elle s'en faisait. *Jodlers* et chambres sans chauffage. À M. Karl elle dit sur un ton raisonnable : Je vous pose surtout la question pour l'été, puisque de toute façon, on ne peut plus aller dans le nord de l'Italie et que dans ces conditions je préfère rester au bord du Wörthersee. Je ne peux tout de même pas me précipiter chez le coiffeur chaque fois que je sors de l'eau, et en plus, vous imaginez, là-bas, chez un de ces coiffeurs de province, ça serait réellement au-dessus de mes forces. M. Karl déclara que, sauf erreur de sa part, il lui avait déjà dit trois fois cet automne, dans les moindres détails, pour quelle raison il lui recommandait ces nouvelles perruques et pourquoi elles étaient cette fois "waterproof" et néanmoins de première qualité. Beatrix comprenait assez bien et cessa d'écouter. Elle s'abîmait

littéralement dans le miroir pendant que M. Karl tendait un filet rose sur les rouleaux, lui posait des tampons d'ouate sur les oreilles, baissait le casque et mettait l'appareil en marche. Oui, elle voulait un pull-over noir, coupe masculine, encolure en V, avec un chemisier blanc en dessous, ça faisait petite fille, et à coup sûr Erich aimerait ça, style *demi-vierge*. Elle releva le casque et demanda d'un air sérieux, bien que cette partie de la procédure fût déjà terminée : Monsieur Karl, j'ai complètement oublié, c'est-à-dire que j'ai réfléchi tout ce temps pour savoir si je devais me faire faire ces *mèches*, et vous savez bien que je n'arrive pas à prendre une décision. J'en suis incapable. M. Karl dit fermement, mais sur un ton compréhensif : Alors là, il faudrait tout recommencer depuis le début.

Non, il faut que vous me donniez un conseil, vous savez que je ne peux pas faire un pas sans vous. Il faut juste que je réfléchisse. Mais qu'est-ce que je ferai si je vais au bord d'un lac ou au bord de la mer et que là-bas ils ne soient pas capables de me faire des *mèches*, c'est ça, le problème ! Savez-vous que sans vous, je suis pour ainsi dire amputée, mais je ne peux pas vous mettre dans une boîte et vous emporter, je ne suis pas la reine d'Angleterre.

Après cette phrase bien tournée, elle adressa à M. Karl un sourire particulier en songeant combien elle était plus jolie et plus jeune que cette personne qui avait même dû signer des arrêts de mort, ce que Jeanne, qui avait quelques connaissances politiques, lui reprochait avec insistance. Elle en éprouvait donc de la reconnaissance, et cette Élisabeth avec tous ses titres ne pouvait sûrement jamais dormir autant qu'elle voulait, avec ses diadèmes et tout son argent elle était plus mal lotie que n'importe quel mendiant. Mais elle avait son coiffeur, qu'elle pouvait traîner partout où elle allait, c'était certain, mais quand on mettait des chapeaux pareils et qu'on avait des enfants adultes, un coiffeur particulier et une esthéticienne privée n'étaient plus d'aucun secours, mais c'était surtout aux arrêts de mort que Beatrix ne voulait pas penser en ces heures-là, et elle laissa partir M. Karl, qui, ayant fait une croix sur les deux perruques, lui rabattit le casque sur la tête.

Avec Gitta elle murmura : Dites-moi, la dame là-bas, celle qui est jolie, assez jeune, sûrement une habituée de chez vous, c'est vraiment la femme du docteur Jordan ? Gitta acquiesça avec empressement et dit : Une femme charmante, et quelle simplicité ! Cela ne produisit aucun effet sur Beatrix,

car en quoi avait-elle besoin d'être "simple", ou alors c'était un truc, elle se rendait intéressante par des manières simples. *Chacun à son goût*. Elle ne pouvait évidemment dire à personne pourquoi, fait exceptionnel, M^{me} Jordan l'intéressait, car sinon, ces femmes ne l'intéressaient absolument pas.

M^{me} Rosi arriva avec la petite cuvette pour les pieds, et Beatrix dut se lever encore une fois, enlever son collant dans la pièce du fond et s'installer dans les pantoufles rose et blanc de *René*, puis elle retourna sous le casque, plongea ses pieds dans l'eau chaude savonneuse qui pour une fois avait la bonne température, et elle adressa un signe d'acquiescement reconnaissant à M^{me} Rosi qui étalait déjà ses instruments, prenait le premier pied de Beatrix sur ses genoux et commençait à lui couper les ongles. Elle aurait bien aimé s'appeler Elfe, n'y avait-il pas eu une actrice, au *Burg*, mais bien sûr, la Lombardi s'appelait Elfe, et elle était toujours vivante, mais elle n'avait pas une tête à s'appeler Elfe. À partir d'un certain âge on devrait permettre à toutes les personnes sensibles de se choisir elles-mêmes un nom, mais voilà, nul n'en avait eu l'idée, et Beatrix était prête à renoncer au droit de vote qu'on allait bientôt lui accorder, car la politique lui était indifférente, d'ailleurs, quand on voyait la tête de tous ces politiciens ! Quand dans le miroir elle vit le petit Toni passer en hâte, elle s'écria : C'est trop chaud, je n'y tiens plus, voulez-vous mettre le thermostat sur 2.

Elle aurait aimé être blond cendré, un blond florentin avec des reflets roux faisait peut-être trop vieux, mais ce genre de blond cendré, imperceptible au premier coup d'œil... En revanche elle allait changer son maquillage, passer un *fond de teint* très clair, simuler une mine malade, parce que tout le monde était tellement entiché de bonne santé alors que pratiquement personne n'était en bonne santé, mais elle, oui, et elle se trouvait tout à fait mignonne avec cette teinte légèrement brunâtre du visage, le brun rosé la plupart du temps n'était pas naturel, c'était M^{me} Hilde qui lui avait enseigné comment passer cette poudre compacte rose, et voilà que cette idiote allait avoir un enfant, alors qu'elle était vraiment douée pour le maquillage, mais Vienne était une ville complètement attardée : il y avait si peu de femmes qui se faisaient maquiller chez le coiffeur, uniquement les femmes qui avaient à faire avec la télévision et le cinéma, mais non, merci bien, elle n'avait jamais songé au cinéma, quant aux illusions, elle n'en avait pas. Katti, qui pour une courte période avait été sa meilleure amie, à l'époque où Beatrix croyait encore qu'il existait des

meilleures amies, autrefois, quand elle était jeune, avait fini par être complètement survoltée, un vrai paquet de nerfs. Ce qui était sûr, c'est que Katti avait déjà vingt-cinq ans, et d'après tout ce qu'elle racontait, les histoires de coucheries dans le monde du cinéma n'avaient pas l'air exagérées, atroce. Et ensuite Katti revint avec un nouvel espoir de se caser dans un film allemand. Donc ce que Beatrix avait entendu dire de Rome par cette ex-amie, que ce fût vrai ou non, il n'y avait pas de quoi crever de rire, bien que cela lui fût indifférent, les crises de nerfs, ça allait encore, peut-être avait-elle elle-même ses humeurs, mais elle au moins n'était jamais triste ou déçue et n'avait pas de sujets d'énervement. Erich trouvait que Katti était le type de femme à vous faire exploser – elle avait eu le malheur une fois de la lui faire rencontrer, elle ne recommença jamais. Et à *propos* d'amies, on n'avait plus besoin de ça quand on était adulte.

Elle dialoguait toute seule avec Erich : Tu sais, ce que fait le reste de l'humanité m'est égal, qu'il se lave ou non, LSD ou pas, qu'il se crève pour trois fois rien, ou qu'il se balade en stop, tous, ce reste de l'humanité, oui, ce reste, je les trouve drôles et rien de plus, aussi bien les uns que les autres, je suis incapable d'avoir un avis. Ça m'est égal, tu comprends. Moi ? Dire que moi, je ne peux pas m'exprimer – oui, là tu as tout à fait raison, je ne peux pas m'exprimer. C'est un défaut. Je le sais et tu as parfaitement raison. Mais c'est bizarre, tu ne trouves pas, que je ne puisse pas m'exprimer ?

Mais à voix haute, aujourd'hui, elle dirait à Erich tout autre chose : Je suis parfois complètement folle de moi, et elle le dirait très vite sans lui laisser le temps de déballer Guggi et ses problèmes. Erich avait d'ailleurs récemment dit quelque chose de très bizarre, à propos des rapports entre hommes et femmes, affirmant qu'on ne pouvait pas résoudre le problème fondamental, lui en tout cas commençait à capituler, et il faisait sûrement bien, mais malgré tout il conservait cette manie d'aller jusqu'au bout de toutes ses pensées et de s'analyser lui-même, sa situation en général, puis sa situation avec Guggi et ensuite sa situation avec elle, et en même temps il affirmait que le plus important n'était pas d'analyser les situations mais de les laisser évoluer, la solution venait toute seule. C'était sans doute un homme plein de contradictions, mais elle se fichait bien de tout ça, de toutes ces situations considérées ensemble ou isolément. Les situations ne la concernaient pas. Mais c'était peut-être chez elle une faute de raisonnement. Erich attirait toujours son attention sur toutes les fautes de raisonnement possibles et imaginables, et Beatrix trouvait cela très

stimulant, après tout, les situations étaient si monotones, et c'est pourquoi elle lui disait assez souvent en le regardant d'un air désolé et désespéré: Je crois que j'ai encore commis une faute de raisonnement, n'est-ce pas ? Et quand elle se prétendait elle-même coupable de quelque chose, il devenait le plus charmant et le plus attentif des hommes, mais il fallait que ce soit lui qui détermine la faute, cela lui faisait alors tant de bien de pardonner une faute, et désormais Beatrix penserait toujours à commettre une faute une fois par semaine. Mais aujourd'hui il y avait un rouleau qui était fixé de façon très désagréable, ce qui n'était encore jamais arrivé à M. Karl. Elle demanderait pardon à Erich, pour toutes sortes de choses incroyables et sans importance: Je t'en prie, Erich, il faut que tu me pardonnes, j'étais si peu attentive la dernière fois, non, si, je m'en rends compte moi-même, après coup, et je comprends, je crains, chéri, d'avoir été très nerveuse. Et précisément le jour où tu étais toi-même si nerveux, j'ai manqué de délicatesse, oui, de délicatesse, et il faut que je change, Erich, je t'en prie, il faut que je puisse être sincère avec toi, sinon ça n'a pas de sens pour moi, et perdre ta confiance, c'est pour moi ce qu'il y aurait de pire.

Beatrix regarda les ongles de ses orteils qui étaient presque finis et qu'il ne restait plus qu'à vernir, mignons, elle n'avait peut-être rien de particulier en elle-même, mais elle trouvait ses pieds adorables, et elle n'était pas triste qu'aucun homme ne pût jamais voir ses pieds, et Erich, même dans la Strozzigasse, quand elle enlevait ses bas pour l'exciter, ne regardait jamais ses pieds. Il lui suffisait de le savoir elle-même. Les beaux pieds étaient rares, et M^{me} Rosi, tout particulièrement, aurait pu écrire un roman. Elle n'écrivit pas de roman ce jour-là, mais retira la cuvette, disparut et revint avec tous les instruments de manucure. Beatrix appela en bas: Monsieur Karl, combien de temps me faudra-t-il encore languir aujourd'hui? Quoi? Encore dix minutes, et quand vous dites dix minutes, ça veut dire vingt. Mais je ne me ferai pas couper les cheveux pour autant, je ne veux pas vous faire ce plaisir, j'aime mieux languir.

Elle tendit à M^{me} Rosi sa main gauche humide et plongea la droite dans l'eau. Mais ensuite elle reprit la revue. Quand elle avait quinze ans, quelqu'un était tombé amoureux de son pull-over à col roulé, il était vert, et à l'époque elle ne savait pas encore qu'elle avait le cou trop court pour les pull-overs à col roulé. On en apprend, des choses, au fil des années! Plus jamais de pull-overs à col roulé, c'était décidé.

Le yacht *Christina*. Mettant le cap sur une île grecque. Ari sur le pont, le type ressemblait un peu à ça, mais en plus jeune. Il y avait encore un reportage épouvantable sur l'Afrique, et elle préférait le yacht faisant voile vers les îles, elle se tenait sur le pont et ses cheveux flottaient au vent, mais elle y était seule, sans hôtes à bord et sans le moindre Ari, d'ailleurs tout à fait superflu. Pour l'amour du ciel, s'écria-t-elle, Toni, c'est encore trop chaud, j'ai dit sur 2, et il est impossible que ce soit sur 2, c'est sur 3 !

Mais Erich était aussi constamment surchargé de travail, surmené, car il ne savait pas se défendre contre cette nouvelle compression de personnel et il assumait en plus tout le travail d'un certain M. Jakob qu'on avait renvoyé, cela lui ressemblait bien, même si Beatrix ne voyait pas bien ce qu'était une "compression de personnel", rien qu'un fardeau supplémentaire, et le fait qu'Erich, qui en avait sûrement le droit, ne prenait jamais à cette AUA de billets d'avion gratuits pour faire de beaux voyages, c'était également typique, car malgré ses plaintes au sujet de la direction, plaintes qu'elle comprenait très bien, il s'identifiait avec ces patrons qui faisaient très certainement des voyages partout, et aujourd'hui il fallait qu'elle lui dise de songer à prendre des billets d'avion, tout à fait sur le ton de la plaisanterie : Ça doit pourtant être facile pour toi, et nous pourrions enfin être ensemble, loin d'ici, à Karachi ou à Bombay. Elle aimerait au moins qu'il lui offre un voyage en avion à Istanbul, ou, encore mieux, aux îles Canaries. Toi et moi, tout seuls tous les deux, au soleil, sur une merveilleuse plage de ces îles Canaries, Erich, ça doit bien être possible ! Il fallait espérer que les avions ne partaient pas pour ces régions magnifiques dès le matin ni à midi, il y avait sûrement des vols le soir, quant à savoir si on pouvait dormir confortablement dans un avion, c'était très douteux. Mais un peu de bavardage à propos de lointains pays ensoleillés ne pouvait pas faire de mal, car Erich allait forcément se ressaisir, avoir une idée pour pouvoir partir avec elle. Oublier la grisaille de Vienne et ce surmenage, imagine, Erich, je serais folle de joie ! Mais pour finir, elle ne prendrait pas l'avion, car elle se disait que l'univers de ces régions si merveilleuses devait être terriblement inconfortable, et Erich aurait bien de la peine à arracher à son directeur deux billets d'avion pour son plaisir, mais il était grand temps qu'on l'incite un peu à penser à son plaisir.

Le casque était sûrement réglé sur 2, mais 2 faisait aujourd'hui l'effet de 3 et elle cria : S'il vous plaît Toni, réglez sur 1, c'est insupportable, à 2 je ne tiens pas !

Si elle en finissait assez tôt avec toute cette agitation, elle aurait le temps d'aller au cinéma, avant son rendez-vous avec Erich. En tout cas, avec cette pluie, descendre toute la Kärntnerstrasse et retourner ensuite au café du Hochhaus, ce serait trop catastrophique, et un taxi coûtait trop cher. Elle soupira. Elle serait donc bien obligée d'attendre Erich une heure et demie au café. Très bien, mais un nouveau détail pouvait surgir dans le drame, car tous les hommes n'avaient pas une femme comme Guggi, et elle aurait vraiment bien aimé voir une fois Guggi de loin, de préférence pas de près. Quant à elle, il était sûr qu'elle ne se tuerait jamais, et malgré tout elle avait certainement beaucoup plus peur de la vie, une peur bleue. Beatrix pensa que si elle sortait maintenant de chez *René*, elle se bornerait à laisser au café quelques lignes pour Erich, et tout de suite après, retour en voiture à la Strozzigasse, où elle pourrait s'allonger avec ses cheveux fraîchement lavés. Les cheveux sont justement ce qu'il y a de plus beau chez moi, le reste ne vaut pas grand-chose, à part les pieds évidemment. À la maison elle s'allongerait, tranquille et heureuse, elle étalerait ses cheveux, contemplerait ses pieds, car au cinéma il y avait sûrement encore un de ces films fatigants, avec des meurtres et des assassinats, et parfois la guerre, et même si tout n'était qu'invention, cela l'éprouvait malgré tout beaucoup trop, précisément parce que dans la réalité les choses se passaient autrement. Dans sa réalité à elle il n'y avait que Guggi qui fût un problème, mais ce n'était qu'un problème d'emprunt, et Erich n'était qu'un être faible qui se faisait aussi tracasser au bureau – il le savait d'ailleurs lui-même, et en ce qui la concernait, il y a longtemps qu'elle aurait dit à ce chef sa façon de penser et il y a longtemps qu'elle aurait remis en main propre à cette personne sans caractère les comprimés et les lames de rasoir, fermement, afin qu'au moins une fois elle revienne à la raison.

Elle prit son poudrier dans son sac à main et regarda ses dents, pas mal, bien que légèrement irrégulières, il fallait absolument qu'elle aille chez le dentiste, et vite. Et il fallait aussi, enfin, qu'elle les fasse détartrer, pas cette semaine, mais la semaine prochaine. Terrible fardeau. Elle était contente d'avoir déjà pris la décision à demi.

Je suis une femme enfant. Ou peut-être une enfant femme ? Elle réfléchit, prête à piquer un somme, pour savoir s'il pouvait exister une différence dangereuse entre les deux expressions, mais aujourd'hui elle dirait de préférence tout autre chose à Erich, pour qu'il n'ait pas la partie trop facile. Il fallait que cela soit dit un jour. Tu vois, je suis une femme,

dirait-elle, car tel était bien le point qui importait et qu'il ne comprenait pas : elle était une femme malgré tout. *Demi-vierge*, c'était bien joli, mais elle ne pouvait pas toujours lui accorder le plaisir de la voir ainsi sans se poser de questions. Je suis une femme – il fallait que cela devînt une question pour lui, cela laisserait au moins un tout petit dard en lui, mais comme il était trop compliqué pour elle de poursuivre elle-même ses réflexions sur ce sujet, elle sombra presque dans un abîme d'inconscience au milieu des grondements du casque. Ses mains étaient à présent finies, elles aussi, et le vernis était passé, elle avait à peine remarqué que Rosi rassemblait déjà ses affaires et se levait, et elle la pria sur un ton suppliant d'arrêter le casque. Il avait bien dû s'écouler vingt minutes. Vingt minutes ineffables, pour l'amour de M. Karl.

Avec la nouvelle demoiselle rondelette qui remplaçait M^{me} Hilde, elle se rendit dans une cabine et se coucha sur le lit dur, étroit, au fond d'elle-même déjà remplie de méfiance, et dès les premières manipulations de cette remplaçante elle s'assombrit, elle avait très nettement le sentiment que ça allait mal se passer. Sentiment qu'elle n'aurait pu justifier, car au stade du nettoyage de peau et du massage il ne pouvait rien arriver, mais cette créature avait des mains – deux vilaines mains massives, elle s'en rendait compte, elle le sentait instinctivement quand des mains la touchaient – et cette lenteur et cette prudence avec lesquelles elle lui passait un kleenex sur le visage. Beatrix gardait les yeux fermés pour au moins ne pas être obligée de voir ce visage empâté parcouru de veines rouges qui se penchait par-dessus le sien, mais maintenant cette créature était déjà en train de lui arracher les sourcils avec une pince à épiler, toujours avec cette lenteur, alors qu'il fallait aller très vite pour que ça ne fasse pas mal. (Mais arrêtez, je n'en peux plus, arrêtez donc !) Beatrix n'eut pas le courage de dire quoi que ce soit à voix haute, car elle n'avait jamais rien subi de pareil chez *René*, semblable torture, et elle ne savait pas comment, sans vexer cette créature ni s'enfuir en courant, ridicule avec ses rouleaux sur la tête, elle pourrait trouver le moyen de sortir de cette situation. En tout cas c'était bel et bien une situation ! Avec M. Karl elle aurait pu s'expliquer rapidement, mais il ne venait jamais jusqu'aux cabines, ce n'était pas son domaine, il ne venait personne du tout, même pas Gitta, et elle ne pouvait tout de même pas se mettre à hurler ni pousser des cris dans cette chambre de torture. Péniblement, tandis que cette nouvelle gourde continuait d'épiler, elle demanda quelle heure il était. Il était donc trop tard pour le cinéma, il ne

manquait plus que ça, et les rouleaux faisaient sentir leur pression, cette créature n'avait même pas pensé à lui glisser un coussin sous la tête, elle ne comprenait vraiment rien de rien, pourtant, Beatrix ne venait pas chez *René* pour servir de victime aux premiers essais d'une dilettante, dont on ne ferait jamais une esthéticienne, ça se sentait, avec des mains pareilles. Les premières larmes coulèrent au coin des yeux de Beatrix. Comment allait-elle tenir le coup au moment du maquillage, où il fallait être complètement détendu, et avec M^{me} Hilde elle était toujours *relaxed*, parfaitement *relaxed* et endormie. Déjà maintenant elle ne tenait plus en place, et quand il faudrait maquiller les yeux, ce serait une catastrophe. Les larmes suffisaient largement, est-ce que cette gourde ne s'en apercevait pas, une seule larme suffisait pour qu'il soit impossible de travailler à un maquillage, et dans son désespoir, Beatrix dit : S'il vous plaît, un verre d'eau, je me sens mal, apportez-moi un verre d'eau. La créature s'arrêta étonnée et sortit. Beatrix se redressa aussitôt et chercha un miroir en tremblant.

C'était vraiment idiot d'avoir choisi précisément un jour comme celui-ci pour rencontrer Erich qui n'avait aucune idée de ce qu'elle endurait. Le plus intelligent serait d'ailleurs de lui dire rapidement, de préférence aujourd'hui même, qu'ils ne devaient plus se voir, ou plutôt qu'ils n'avaient plus le droit de se voir, qu'elle avait par exemple tout confessé à sa tante et que sa tante, avec ses vues bornées, trouvait scandaleuse cette relation avec un homme marié et que naturellement, dépendante de sa tante et mortellement effrayée par la colère de sa tante... Non, ça n'allait pas non plus. Mais elle pouvait alléguer Guggi, et sa propre mauvaise conscience qui pour cette raison ne la laissait plus en repos. Beatrix aimait particulièrement les mots tels que conscience, culpabilité, responsabilité et respect, parce qu'elle trouvait qu'ils sonnaient bien et ne voulaient rien dire. On ne devait jamais employer avec les autres que des mots qui ne voulaient rien dire, sinon, on n'arrivait à rien, et le mot "conscience" aurait de la crédibilité pour Erich qui était un exemple typique du fonctionnement masculin face aux paroles les plus insensées, car c'étaient les seules qui puissent lui servir à quelque chose. Avec les mots secrets et les pensées dissimulées de Beatrix, Erich serait tombé dans un gouffre ou se serait du moins trouvé complètement désorienté. Il avait besoin d'une orientation, c'était tout.

Se regardant toujours dans le miroir, elle défit d'abord quelques rouleaux derrière la tête, puis encore deux devant, sur les tempes, et elle fut étonnée de voir les boucles rigides qui lui descendaient maintenant sur les

joues et lui faisaient un visage tout différent de celui qu'elle avait quand ses cheveux étaient démêlés. Voilà donc à quoi elle ressemblait ! C'était ça ! Mince, un air de poupée, avec deux boucles devant qui paraissaient artificielles, peut-être rien que des anglaises comme celles-ci, encadrant, comme maintenant, un visage pareil à un masque, inexpressif. Fascinée elle retira un rouleau après l'autre, ce que M. Karl dirait ensuite lui était indifférent, son cœur battait la chamade, elle s'humecta les lèvres et se murmura quelque chose. Elle avait une allure invraisemblable, féérique, mystérieuse, elle était un tel mystère, mais qui la verrait jamais ainsi, mystère révélé d'un instant ? Je suis amoureuse, je suis amoureuse de moi pour de bon, je suis un amour ! Beatrix espérait seulement que la créature ne trouverait pas trop vite un verre et de l'eau, car elle était amoureuse pour la première fois, c'était donc que cela existait réellement, un sentiment si fort dans un être qu'à force de rires et de larmes, entre le rire et les larmes, on ne trouvait aucune expression, mais c'était quelque chose d'incroyable, comme dans les films, tellement romanesque, un tremblement de terre était en elle, et comme elle ne connaissait pas plus de mots que les autres, c'était sûrement cela être amoureux.

Elle réprima promptement l'expression de ses sentiments, car elle entendait des pas, et la porte de la cabine allait s'ouvrir, tout redeviendrait atroce et au-dehors la vie continuerait, lamentable, une vie pleine de bas qui se déchirent, d'appartements miteux mal aérés comme dans la Strozzigasse, et de vêtements qui se salissent, une vie où il pleut quand on va chez le coiffeur, toute contente, et où les cheveux graissent trop vite, et le bref moment de perfection où elle était impeccable, les pieds et les mains tout roses, tremblant encore après un bouleversement – cet instant s'enfuyait déjà, et de nouveau elle allait être dévorée, par la vie, par Erich, car ce fou pleurnichard la dévorait aussi, sans savoir combien elle était précieuse ni combien elle se dépensait, de façon absurde, afin de puiser un peu de courage et de pouvoir se relever après chaque chute, tandis qu'elle-même en sa présence se trouvait détruite et disparaissait, pour rien, vraiment pour rien. Des instants comme ceux-là, Erich ne pouvait pas en connaître, et il n'avait jamais pu avoir un élan ni un enchantement de ce genre, car il était fait pour avoir des soucis et pour répandre des soucis, pour tout ce *nonsense*, au lieu d'ouvrir une bonne fois les yeux et de voir quel bijou lui avait été offert, ce qu'il y avait en elle de particulier et d'unique, et de comprendre qu'elle n'était pas un "cher petit" et un "petit chéri", mais que,

avec ou sans erreur de pensée, elle était une œuvre d'art solitaire et incomprise, inaccessible et par bonheur incomprise, car elle avait un jour entendu son omnisciente cousine expliquer qu'un tableau avait ceci de particulier qu'on ne pouvait le comprendre parce qu'il n'y avait rien à comprendre et que les significations ne signifiaient rien, et ce que racontaient parfois les gens bêtes n'était donc pas si bête.

Elle but le verre d'eau que la créature lui avait apporté et elle reprit avec résignation sa position allongée, car l'autre ne trouva rien à dire sinon qu'elle n'aurait pas dû retirer les rouleaux, M. Karl ne serait pas particulièrement content. Beatrix ne répondit rien à cette remarque, ça n'en valait pas la peine. Elle se contenta de grommeler pour expliquer ce que faisait M^{me} Hilde et comment s'y prenait d'habitude M^{me} Hilde pour son maquillage, mais de grâce, elle la suppliait. La créature se pencha de nouveau sur elle et commença par un trait de crayon à paupières qu'elle effaça aussitôt, ça devait arriver, et ensuite elle recommença sur l'autre œil qui se mit à tressaillir, et ce tressaillement n'était pas voulu par Beatrix, mais provoqué par cette maladroite créature qui recommençait encore et Beatrix n'avait plus de tressaillement, car il ne fallait pas que l'autre se trouve une bonne excuse, il fallut une éternité pour passer l'eyeliner et appliquer l'ombre à paupières. Beatrix dit juste une fois : Discret s'il vous plaît, un soupçon, je ne suis pas actrice. La nouvelle ne dit plus rien, mais ce silence était suspect, et il fallut encore une immense patience, comme seule Beatrix pouvait en déployer, pour supporter ces frottements tâtonnants et suspects, ces rectifications répétées. Enfin ce fut fini et elle se leva, sombre, muette, non, elle ne voulait pas voir, pas de miroir, tout ce qu'elle voulait, c'était M. Karl, tout de suite, pour qu'il la coiffe. Dans la cabine, l'atmosphère d'hostilité était devenue insupportable, Beatrix s'enfuit. Toute son amabilité, le plaisir familial qu'elle prenait à bavarder quand elle était chez *René* s'étaient complètement dissipés au cours de cette heure et elle s'assit dans la première pièce, devant, pour attendre M. Karl.

C'est seulement lorsqu'il arriva en hâte, car ils rangeaient déjà pour pouvoir fermer, et qu'il appela Toni pour qu'il lui tienne le sèche-cheveux, qu'elle leva les yeux et lui adressa un regard plein de reproche. Elle espérait qu'il la comprendrait aussitôt. Mais M. Karl se fâcha uniquement à cause des rouleaux qu'on avait enlevés et là, ce fut le comble, car avant de lui répondre, sous l'effet d'une contrainte incoercible, elle jeta tout de même un regard dans le miroir. Elle ne trouva pas de mots, et elle le dit : Monsieur

Karl, je ne trouve pas de mots. Regardez un peu ce maquillage, je ne dirai pas à quoi je ressemble, voyez vous-même à quoi je ressemble !

M. Karl lui brossait déjà les cheveux, peignant et séchant chaque mèche, comme s'il ne remarquait rien, et ce fut sa plus amère déception. Son visage mystérieux était tel qu'il n'avait jamais été. Mais chère Mademoiselle – Dieu soit loué il ne dit pas chère Madame, sinon ses nerfs auraient craqué – je sais comme vous êtes habituée à M^{me} Hilde, mais je trouve que ce maquillage n'est pas mal du tout. Beatrix se domina et songea : Voilà qui dépasse malheureusement ma faculté de me dominer, il aurait au moins pu dire qu'elle était affreuse et que ses yeux étaient une catastrophe. Elle n'était pas aveugle, elle le voyait bien, des lignes irrégulières, trop épaisses, trop de noir, une véritable catastrophe. M. Karl dit simplement, détournant la conversation : Dehors, hélas, il pleut à verse, et vous venez toujours quand il pleut. Beatrix continuait de ne pas répondre, elle réfléchissait à ce qu'elle devait faire, il lui était impossible d'aller retrouver Erich dans un état pareil, elle devait éviter si possible d'entrer au café du Hochhaus en même temps que lui, elle n'avait que la ressource de courir jusqu'au restaurant Linde et d'aller aux toilettes où elle se laverait pour faire partir ces couleurs, mais avec de l'eau il n'y avait rien à faire, et elle prit rapidement un des tampons d'ouate qui se trouvaient là, elle vit devant elle un pot rempli d'une crème avec l'inscription *leave on over night*, mais elle ne comprit pas cet anglais imbécile, et tandis qu'il la priait de tenir la tête droite, elle commença dans son désespoir à se frotter les yeux avec ce tampon d'ouate et la crème, car il fallait que ce truc-là s'en aille, ça faisait pute, et Erich penserait qu'elle était devenue folle, mais cette crème ne convenait pas et M. Karl était horrifié et il dit quelque chose, elle s'essuyait et se frottait les paupières, puis, n'y tenant plus, elle fut prise d'un accès de sanglots irrépressible, le rimmel dégoulinait, elle se leva d'un bond, des fleuves de larmes noirs et bleus sur les joues, et elle cria : Laissez-moi, mon manteau, immédiatement... Mais son manteau était à l'autre bout du salon, et aussi sa robe, et elle partit en courant, jeta par terre le peignoir de *René* et passa sa robe, son manteau, sanglotant sans fin, et il lui était maintenant impossible de négocier avec M^{me} Yvonne et de distribuer les pourboires, et M. Karl qui lui avait couru après mais n'avait pas le droit d'entrer chez les "Dames" l'attendait en criant : Chère Mademoiselle, mais je vous en prie, que se passe-t-il, je ne peux pas vous laisser...

Beatrix ne le regarda même pas et s'écria simplement : Je paierai la prochaine fois, je vais être en retard ! Et elle sortit et descendit l'escalier en courant, mais M. Karl la rattrapa car elle avait oublié son parapluie et dehors il tombait des cordes, il voulut dire encore quelque chose, mais Beatrix, qui prit le parapluie mais ne l'ouvrit pas, était déjà devant la porte et elle dit, tandis que la pluie lui fouettait le visage : Je passe tout un après-midi chez vous, j'ai perdu un après-midi entier, je ne peux pas me permettre de perdre tout mon temps ! Quand elle lui eut jeté l'après-midi dans la figure, sa tête était trempée, sa coiffure défaits, mais elle refusa catégoriquement le mouchoir de M. Karl.

Vous ne comprenez donc pas ! Toute ma journée fichue !

Elle traversa la rue, et au Linde, dans le hall des toilettes, elle continua de pleurer sans retenue, et elle pensa à Erich qui attendait déjà, aujourd'hui pour rien. Il fallait espérer que Guggi s'était tuée et qu'il n'attendait pas. Elle fut tout à coup certaine que Guggi s'était tuée, cessa aussitôt de pleurer et regarda dans le miroir. Une catastrophe !

À la vieille femme des toilettes, elle dit : C'est une catastrophe. Tout est fichu. Les êtres manquent tous tellement de délicatesse. La vieille femme dit, la prenant dans ses bras, pleine de sollicitude : Mais mon enfant, mon enfant ! Et Beatrix dit, avec beaucoup de sang-froid : Je ne suis pas une enfant, mais ils manquent tous de délicatesse. Il faut que je m'enlève tout de suite ce barbouillage de la figure.

Oui, les hommes, dit la vieille femme émue et compréhensive, et Beatrix un instant ne comprit pas, mais ensuite, à cause de cette vieille femme qui croyait encore aux contes, elle se remit à sangloter très fort. Elle pouvait bien faire à une vieille femme le plaisir de la laisser dans sa croyance.

Oui, les hommes !

LES YEUX DU BONHEUR

Georg Groddeck
in memoriam

Tout a commencé par 2,5 à droite et 3,5 à gauche, Miranda s'en souvient, mais maintenant, c'est l'harmonie, elle a 7,5 dioptries à chaque œil. Son proximum s'est donc anormalement rapproché, de même que le remotum. À une époque, elle voulait apprendre par cœur l'ordonnance de ses lunettes, pour pouvoir, même après un accident, par exemple au cours d'un voyage, se faire faire immédiatement de nouveaux verres. Elle a abandonné, parce qu'en plus, son astigmatisme complique les données, et cette seconde déformation l'angoisse, car elle ne comprendra jamais tout à fait pourquoi ses méridiens sont perturbés et ne possèdent nulle part le même indice de réfraction. Quant à l'expression "astigmatisme et vision déformante", elle ne lui promet rien de bon, et elle dit à Josef d'une voix gonflée d'importance : Une vision déformante, tu comprends, c'est pire que d'être aveugle.

Mais il arrive que Miranda ressente la maladie de son système optique comme un "don du ciel". Elle est prompte à trouver ce genre de sentences dédiées au ciel, à Dieu et aux saints – oui, c'est bien un don, même si ce n'est peut-être qu'un héritage. Ce qui l'étonne, c'est que chaque jour les autres supportent tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils sont obligés de voir. Serait-ce que les autres, n'ayant pas d'autre système pour voir le monde, n'en souffrent pas autant ? Il se pourrait que la vision normale, y compris l'astigmatisme normal, émousse la sensibilité des gens, et Miranda n'aurait donc plus à se reprocher de vivre avec un privilège, avec une distinction.

Assurément Miranda n'aimerait pas moins Josef si elle était obligée de voir le rire de ses dents un peu jaunies. Elle sait pour les avoir vues de près comment sont ces dents, mais elle éprouve un malaise à l'idée qu'elle pourrait "toujours voir". Et cela ne lui ferait pas peur, les jours où il est fatigué, de découvrir les rides effrayantes qu'il a autour des yeux. Cependant elle préfère que cette vision exacte lui reste épargnée et que ses

sentiments ne puissent en être compromis et affaiblis. De toute façon elle remarque tout de suite – car elle reçoit les informations sur d'autres ondes – si Josef est fatigué, pourquoi il est fatigué, si son rire est exubérant ou torturé. Elle n'a pas comme les autres ce besoin de le voir reproduit devant elle avec netteté, elle ne détaille pas les gens, elle ne les photographie pas d'un coup de lunettes, non, elle les peint à sa manière personnelle, déterminée par d'autres impressions, et finalement elle a bien réussi Josef, dès le début. Au premier regard elle est tombée amoureuse de lui, en dépit des oculistes qui tous hocheraient la tête à cette idée, les premiers regards de Miranda ne pouvant aboutir qu'à des erreurs catastrophiques. Mais elle tient à son premier regard, et de tous les hommes Josef est celui dont les esquisses, celles du début et les suivantes, les ébauches agrandies, au jour, dans l'obscurité et dans toutes les situations imaginables, donnent à Miranda toute satisfaction.

Aidée d'une correction minime – effectuée par une lentille divergente –, une monture dorée plantée sur le nez, Miranda peut affronter l'enfer. Et cet enfer n'a jamais cessé pour elle de perdre de son horreur. C'est pourquoi au restaurant, toujours sur ses gardes, elle regarde prudemment autour d'elle avant de mettre ses lunettes pour lire la carte, ou bien dans la rue, quand elle fait signe à un taxi, car si elle ne fait pas attention, son champ visuel laisse entrer des images qu'elle ne peut plus oublier : elle voit un enfant estropié ou un nain ou une femme amputée d'un bras, mais ces figures-là ne sont jamais que les plus criardes, les plus frappantes au milieu d'une accumulation de visages malheureux, hargneux, maudits, marqués par les humiliations et les crimes, faces inconcevables même en rêve. Et leurs effluves, cette émanation globale de laideur, lui font venir les larmes aux yeux, le sol se dérobe sous ses pieds, et pour que cela ne se produise pas, elle lit rapidement la carte et tente, vive comme l'éclair, de distinguer un taxi d'une voiture particulière, puis elle ôte ses lunettes, elle n'a besoin que d'une petite information. Elle ne veut pas en savoir plus. (Un jour, pour se punir, elle a circulé dans Vienne une journée entière avec ses lunettes, traversant plusieurs arrondissements, et elle n'estime pas nécessaire de renouveler cette promenade. Cela dépasserait ses forces, et elle a besoin de toute sa force pour s'arranger avec le monde qu'elle connaît.)

Quand Miranda s'excuse de ne pas avoir salué ou rendu un salut, certaines personnes ne prennent pas ses explications au sérieux, d'autres les

rejettent comme de sots prétextes ou les tiennent pour une forme particulière d'arrogance. Stasi dit sur un ton presque haineux :

Tu n'as qu'à mettre des lunettes !

Non, jamais, jamais, réplique Miranda, je ne peux pas m'y résoudre. Tu en porterais, toi ?

Stasi riposte :

Moi ? Comment ça, moi ? Je vois clair.

Clair, pense Miranda, comment ça, clair ? Et un peu décontenancée elle s'enquiert : Mais tu comprendrais que par coquetterie on n'en porte pas ?

Stasi laisse Miranda sans réponse, ce qui veut dire : Cette vanité fabuleuse ne suffit pas, il faut qu'en plus elle soit coquette, et cette chance fabuleuse qu'elle a par-dessus le marché avec les hommes, à supposer que ce soit vrai, mais avec ce Josef si réservé, c'est à n'y rien comprendre.

À Josef, Miranda dit ceci :

Stasi est maintenant beaucoup plus détendue, avant, elle n'a jamais été aussi gentille, je crois qu'elle est amoureuse, en tout cas il doit y avoir quelque chose qui lui fait du bien. Mais au fond, qu'est-ce qu'il veut obtenir, le divorce et l'enfant ? Je ne comprends rien à toute cette histoire.

Josef est distrait, comme s'il ne savait pas bien de qui il est question. Oui, il trouve aussi que Stasi est devenue plus agréable, presque fréquentable, peut-être cela tient-il aux artifices médicaux de Berti ou même à Miranda et à eux tous, car Stasi était franchement à bout, son malheur l'avait déjà rendue tout à fait déplaisante, mais on va tout de même lui accorder la garde de l'enfant. C'est la première fois que Miranda entend dire cela, et elle l'entend dire par Josef. Elle veut aussitôt appeler Stasi et lui faire part de sa joie, puis pendant un moment elle a froid, elle regarde si la fenêtre est ouverte, mais elle est fermée, Josef regarde son journal, et Miranda le voit d'en face. Comme il fait sombre dans cette ruelle, on paie trop cher et il fait trop sombre dans toutes ces maisons, c'est là qu'au bon vieux temps avaient lieu les exécutions.

Miranda attendait à l'Arabia-Espresso, maintenant, il va être temps, elle paye, s'en va, se cogne la tête contre la porte vitrée de l'Espresso, se frotte le front, ça va encore faire une bosse, et la dernière qui vient à peine de disparaître, il lui faudrait des glaçons, tout de suite, mais où trouver des glaçons ? Les portes vitrées sont plus hostiles que les gens, Miranda ne cesse jamais d'espérer que les gens feront attention à elle, comme Josef, et

la voilà déjà souriante et confiante sur le trottoir. Elle peut bien sûr se tromper, Josef voulait aller d'abord à la banque puis à la librairie, ou l'inverse, et elle se tient sur le Graben et tente de le trouver parmi tous les gens qui traversent le Graben, et ensuite elle se poste dans la Wollzeile, les yeux troubles et grands ouverts. Elle regarde alternativement dans la direction de la Rotenturmstrasse et dans la direction du Parkring, elle croit le voir tantôt tout près, tantôt au loin, ah, voilà qu'il arrive pour de bon de la Rotenturmstrasse, et elle se réjouit à la vue d'un homme complètement inconnu, qu'elle rejette pourtant hors de la sphère de son affection après l'avoir identifié comme n'étant pas Josef. Alors l'attente reprend, de plus en plus violente, et dans son monde nébuleux se produit enfin, à retardement, une sorte de lever de soleil, le rideau de brume se déchire, car Josef est là, elle prend son bras et continue d'avancer, heureuse.

Le monde voilé dans lequel Miranda n'a qu'un désir, Josef, est le seul où malgré tout elle se sente bien. Le monde plus net, par la grâce de l'*Optique-Studio Viennois*, de ses rivaux étrangers Söhnges et Göttes, que ce soit par du verre au plomb, par du verre léger ou de la matière plastique, ou vu à travers les lentilles de contact les plus modernes – Miranda ne l'acceptera jamais. Elle se donne du mal, elle essaye, s'y refuse par mégarde, attrape des migraines, ses yeux se remplissent de larmes, elle est obligée de rester couchée dans une pièce où on a fait l'obscurité, et une fois, avant le bal de l'Opéra, mais vraiment rien que pour surprendre Josef, elle a fait venir de Munich ces coûteux verres de contact allemands et sur la facture elle a lu ce slogan publicitaire : Ayez à l'œil ce qui vous tient à cœur. Penchée au-dessus d'une serviette noire, elle a essayé de mettre en place ces choses minuscules, se remémorant les instructions, aveugle à force de gouttes oculaires anesthésiques, et ensuite il y eut tout de même une lentille perdue, impossible à retrouver dans la salle de bains, elle avait sauté dans l'écoulement de la douche ou s'était brisée sur le carrelage, et l'autre avait glissé sous la paupière de Miranda, tout en haut du globe de l'œil. Jusqu'à l'arrivée de Berti, malgré des torrents de larmes, il n'y avait rien eu à faire, puis pendant encore une heure, malgré la main experte de Berti, toujours rien, Miranda prétend ne pas pouvoir se rappeler comment et quand Berti a retrouvé et retiré la lentille, et elle affirme encore de temps en temps : Moi, en tout cas, j'ai fait mon possible.

Josef lui aussi oublie parfois quand il parle avec elle qu'il n'a pas exactement affaire à une aveugle, mais à un border liner, et que si Miranda

connaît mal des choses évidentes, son manque de sûreté est fécond. Bien qu'elle semble craintive, elle n'est pas fragile, mais autonome, justement parce qu'elle sait très bien ce qui se trame dans la jungle où elle vit, et parce qu'elle est prête à tout. Comme Miranda est incorrigible, il faut que la réalité lui permette provisoirement d'effectuer quelques modifications. Elle agrandit, réduit, dirige l'ombre des arbres, les nuages, et elle admire deux boules d'un vert moisi parce qu'elle sait que c'est sûrement l'église Saint-Charles, et dans la forêt viennoise, elle ne voit pas les arbres, elle voit seulement la forêt, elle respire profondément, tente de s'orienter.

Là, regarde, le Bisamberg !

Ce n'est que le Leopoldsberg, mais ça ne fait rien. Josef est patient. Qu'est-ce que tu as encore fait de tes lunettes ? – Ah bon, oubliées dans la voiture. Et pourquoi, exceptionnellement, ne serait-ce pas le Bisamberg ? se demande Miranda et elle supplie le Leopoldsberg de lui faire un jour le plaisir d'être la bonne montagne.

Tendre et confiante et toujours à moitié lovée contre la maigreur de Josef, elle franchit, dans sa course d'obstacles, le premier obstacle du parcours de racines. "Tendre" ne veut pas seulement dire qu'elle se sent ainsi en ce moment, tout en Miranda est tendre, de sa voix à ses pieds tâtonnants, y compris sa fonction globale dans le monde qui ne devrait être que tendresse.

Quand Miranda monte dans un tramway viennois, qu'elle vacille entre les gens dans un AK ou un BK, sans s'apercevoir que le chauffeur et la vieille dame au faux billet sont dominés par la haine, que les derniers qui se pressent pour entrer sont pleins de rage et que ceux qui ne sont pas encore descendus ont un désir meurtrier dans les yeux, et quand Miranda, à force de "pardon", est parvenue à la "Sortie", heureuse d'avoir reconnu à temps le Schottenring et de trouver sans y être aidée les deux marches pour descendre, alors elle pense qu'au fond les gens sont tous "terriblement gentils", et ces autres personnes de l'AK, qui s'éloignent en direction de l'université, ne savent bien sûr pas pourquoi l'atmosphère est meilleure, pourquoi l'air est redevenu respirable, le chauffeur est seul à remarquer que quelqu'un n'a pas pris sa monnaie, sûrement la femme qui est descendue à la Bourse ou au Schottenring. Élégante. Jolies jambes. Il empoche l'argent.

Miranda perd beaucoup de choses, alors que les autres se font voler, et elle frôle les gens, impassible, au lieu d'entrer en collision avec eux. Ou

bien elle se heurte à quelqu'un, mais c'était une erreur, un pur hasard, dont elle est seule coupable. Elle pourrait faire dire des messes pour tous les chauffeurs qui ne l'ont pas écrasée, brûler des cierges à saint Florian pour chaque jour où son appartement n'a pas été détruit par un incendie, à cause des cigarettes allumées qu'elle pose, cherche puis retrouve grâce à Dieu, quand le feu a déjà fait un trou dans la table.

Tristes aussi, oui, un peu tristes, toutes ces taches, traces de brûlures, plaques de cuisinière surchauffées et casseroles saccagées dans l'appartement de Miranda. Mais ça se termine toujours bien, et quand Miranda ouvre la porte parce qu'on a sonné et que, tout à fait inopinément, c'est un étranger qui se trouve là, elle a toujours de la chance. C'est oncle Hubert, ou bien son vieil ami Robert, et elle se jette au cou d'oncle Hubert et de Robert ou de quelqu'un d'autre. Cela aurait aussi bien pu être un démarcheur ou un cambrioleur, Novak le bagarreux ou le tueur qui continue de faire régner l'insécurité dans le premier arrondissement, mais chez Miranda, dans la Blutgasse, ne viennent que de très bons amis. Les autres personnes, que Miranda ne reconnaît pas lorsqu'elle les rencontre dans de plus grandes assemblées ou dans des *parties*, dans les théâtres et les salles de concerts, entourent de leur présence pétillante ou de leur absence incertaine une Miranda peu farouche. Seulement elle ne sait pas si c'est à elle que le D^r Bucher a adressé son salut, à moins qu'il n'ait pas salué du tout, et il se pourrait aussi, pour une raison de taille et de corpulence, que ç'ait été M. Langbein. Elle n'arrive pas à décider. Dans un monde d'alibis et de contrôles, Miranda déchiffre des énigmes – pas l'énigme du monde évidemment, rien d'important. Uniquement ceci : cette silhouette est-elle ou n'est-elle pas celle de M. Langbein ? Le mystère demeure. Là où tous veulent des éclaircissements, Miranda se met en retrait, non, elle n'a pas cette ambition, et là où les autres flairent des mystères, partout et derrière tout le monde, il n'existe pour Miranda de mystère que sur la face tournée de son côté. Deux mètres de distance lui suffisent, et déjà le monde est impénétrable, les êtres sont impénétrables.

Au Musikverein c'est son visage le plus détendu de tous, oasis de paix dans une salle où elle est vue d'une bonne vingtaine de personnes qui gesticulent, elle-même n'en voyant aucune. Elle a appris à renoncer à la nervosité dans les pièces où les gens se repèrent, se jaugent, s'invitent, s'évitent, se fuient, s'observent. Elle ne rêve pas, elle se repose simplement. Car ce qui pour d'autres est la paix de l'âme, c'est pour Miranda la paix des

yeux. Ses gants s'éclipsent doucement et tombent sous son fauteuil. Miranda sent quelque chose contre sa jambe, elle craint d'avoir effleuré par mégarde la jambe de son voisin, elle murmure : Pardon. Un pied de chaise est tombé amoureux de Miranda. Josef ramasse le programme, Miranda sourit timidement et tente de maintenir ses jambes dans une droite sévérité. Le D^r Bucher, qui n'est pas M. Langbein, mais M. Kopetzky, est assis vexé trois rangs derrière elle, cherchant des raisons à l'inconstance de cette femme pour qui un jour il a tout, mais vraiment tout...

Josef demande :

Tu as tes lunettes ?

Mais naturellement, dit Miranda, et elle fouille dans son sac. Il lui semble qu'en plus elle avait des gants, mais il vaut mieux ne pas le dire à Josef, non, ses lunettes, c'est bizarre, elles doivent être à la salle de bains ou dans l'entrée ou dans son autre manteau ou bien... Miranda ne comprend pas, mais elle dit rapidement :

Ma foi non, je ne les ai pas. Mais à un concert, je n'ai pas besoin de voir.

Josef se tait, ému par son leitmotiv concernant Miranda : Mon ange candide.

Pour Miranda les autres femmes n'ont pas de défauts, ce sont des êtres sans poils sur la lèvre supérieure ni sur les jambes, toujours bien coiffés, sans pores, la peau bien lisse, sans boutons ni doigts colorés par la nicotine, non, il n'y a qu'elle qui lutte en solitaire contre son imperfection devant le miroir grossissant qui a un jour appartenu à Josef et dans lequel elle voit ce que Josef, miséricordieux, ne verra pas, elle l'espère. Mais ensuite, une fois que Miranda s'est livrée à l'autocritique, elle se poste devant le doux miroir Biedermeier de la chambre à coucher et se trouve "passable", "ça va", ce n'est pas si mal, et là encore, elle se trompe, mais Miranda vit au milieu d'une douzaine de possibilités de se tromper, et chaque jour sa vie balance entre la plus favorable et la plus défavorable.

Dans les bons moments, Miranda possède trois paires de lunettes : une paire de lunettes de soleil à verres biseautés, avec une monture dorée damasquinée de noir, une paire bon marché, légèrement transparente, pour la maison, et des lunettes de réserve qui ont un verre branlant et qui prétendument ne lui vont pas. En plus elles doivent remonter à une

ordonnance ancienne, car avec cette “réserve” Miranda voit tout “de travers”.

Il y a des moments où les trois paires de lunettes en même temps ont changé de place, disparu, se sont perdues, et alors Miranda ne sait plus quoi faire. Josef vient de la Prinz-Eugen-Strasse avant huit heures du matin et fouille tout l'appartement, il gronde Miranda, il soupçonne la bonne et les ouvriers, mais Miranda sait que personne n'est voleur, c'est bien elle qui est cause de tout. Comme Miranda ne supporte pas la réalité, la réalité entreprend de temps en temps contre elle de petites expéditions punitives. Miranda le comprend, elle adresse aux objets, au décor qui l'entoure, des signes d'acquiescement complice, et cette drôle de ride qu'elle a, alors qu'elle ne devrait pas encore en avoir, due aux efforts pour ouvrir et fermer les yeux, se creuse ces jours-là encore un peu plus. Josef promet d'aller tout de suite chez l'opticien, car Miranda ne peut vivre sans lunettes, et elle le remercie, l'enlace, soudain remplie de crainte et elle voudrait dire quelque chose, non seulement parce qu'il est venu et qu'il l'aide, mais parce qu'il l'aide à voir et prévoir. Miranda ne sait pas ce qui lui manque et elle voudrait dire mais aide-moi donc ! Et sans aucun rapport, elle pense : oui, elle est plus belle que moi.

La semaine pendant laquelle Miranda est obligée d'attendre et ne peut sortir et cesse de dominer la situation, Josef doit aller deux fois dîner avec Anastasia pour la conseiller dans l'affaire de son divorce. La première fois, Stasi téléphone le lendemain matin, mais la deuxième fois elle ne le fait pas.

Oui, on était au Römischer Kaiser. Épouvantable. Ils ont mal mangé, et elle a eu froid.

Et Miranda ne peut répondre, car pour elle le Römischer Kaiser est le meilleur et le plus bel endroit de Vienne, parce que c'est le premier restaurant où elle est allée avec Josef, et maintenant il faudrait tout à coup que ce soit le plus épouvantable – Miranda, tu m'entends ? Bon, comme je disais. Et après encore au bar de l'Eden. Effroyable. Un public !

Très certainement il devait exister quelque chose qui coïncidait avec l'idée que Stasi se faisait d'un public, mais qu'est-ce que cela pouvait bien être ? Miranda se remet à respirer plus calmement. Elle n'est jamais allée au bar de l'Eden avec Josef, c'est une toute petite consolation. N'est-ce qu'une attitude ou est-elle vraiment ainsi ?

Stasi lui assure, au bout d'une autre demi-heure de détails abondants : En tout cas tu n'as rien manqué.

Ce n'est pas ce que dirait Miranda, "rien manqué", car elle craint de tout manquer durant ces journées. Cette semaine n'en finit pas, et chaque jour s'achève par un soir où Josef est empêché. Puis les lunettes sont prêtes, au bout de quelques heures il les rapporte de chez l'opticien, mais tout de suite, ça recommence. Miranda est décontenancée, il lui faut s'allonger, attendre et calculer le moment où Josef sera arrivé dans sa Prinz-Eugen-Strasse. Elle finit par le joindre, elle ne sait par où commencer, comment lui dire que ses nouvelles lunettes sont tombées dans le lavabo.

Mais oui, tu te rends compte, dans le lavabo. J'ai l'impression d'être infirme, je ne peux pas sortir, je ne peux voir personne. Tu comprends.

De son 6^e arrondissement, Josef dit :

Nous voilà bien ! Mais tu es déjà sortie souvent sans lunettes.

Oui mais – Miranda ne trouve pas d'argument convaincant. Oui mais – là, c'est différent, d'habitude je les ai au moins dans mon sac.

Allons donc, tu sais bien que non !

Ce n'est tout de même pas une raison pour nous – murmure Miranda, s'il te plaît, dis-moi, tu as une drôle de voix.

Mais quelle voix devrais-je donc avoir ?

Une voix différente. Justement, différente.

Et comme aucune réponse ne vient, elle dit rapidement :

Si, chéri, je viendrai, je me sens si mal assurée, hier j'étais presque, oui presque, pas complètement, comme si j'allais m'évanouir, je t'assure, c'est affreux, j'ai essayé la "réserve". Tout "de travers", déformé. Tu comprends.

Si Josef ne dit rien, c'est qu'il n'a pas compris.

Désolé, je ne vois pas la logique, dit Josef à-la-voix-différente, et il raccroche.

Miranda est assise devant le téléphone, coupable. Voilà qu'elle a encore donné un prétexte à Josef, mais un prétexte pour quoi ? Pourquoi mes lunettes tombent-elles dans le lavabo, pourquoi Josef est-il et pourquoi le monde est-il – ô mon Dieu, ce n'est pas possible ! Est-ce qu'il n'y a pas d'autre restaurant à Vienne ? Faut-il que Josef aille au Römischer Kaiser avec elle ? Miranda doit-elle pleurer, doit-elle vivre dans une grotte obscure, longer les rayons de livres, presser son visage contre le dos des livres, faut-

il qu'en plus elle tombe sur ce livre intitulé *De l'Amour*. Après avoir péniblement lu les vingt premières pages, elle est prise de vertige, se laisse glisser tout au fond de son fauteuil, le livre sur le visage, et tombe à la renverse avec le fauteuil. Le monde est noir.

Comme elle sait que ses lunettes ne sont pas tombées par hasard dans le lavabo, comme elle doit perdre Josef et qu'elle préfère le perdre de son plein gré, elle se met en mouvement. Elle s'entraîne à faire ses premiers pas en direction d'une fin qu'un jour, aveugle de terreur, elle devra constater. Elle pousse Josef et Anastasia l'un vers l'autre, mais aucun des deux ne doit le savoir, surtout pas Stasi, et pour tout le monde elle doit inventer une histoire acceptable, plus belle que l'histoire réelle : pour elle Josef n'aura jamais rien représenté, c'est la première chose, elle commence déjà à apprendre ce rôle. Josef est un vieil ami très cher, rien de plus, et elle sera heureuse, elle s'en sera toujours doutée. Mais ce qu'elle ne sait pas, c'est ce qu'ils font réellement tous les deux, elle ignore leurs projets, elle ne sait ni où ils en sont ni quelle fin ils lui préparent. Miranda appelle Ernst, et au bout de quelques jours, encouragé, il la rappelle. Devant Stasi, elle fait quelques remarques incompréhensibles, puis des semblants d'aveux : Ernst et moi, non, on ne peut pas voir les choses de cette façon, qui est-ce qui raconte ça ? Non, ça n'a jamais été vraiment fini, mais ça a tout de même toujours été – je t'en prie, à toi je peux – plus qu'une de ces histoires banales, tu comprends.

Et elle marmonne encore quelque chose comme si elle était déjà allée trop loin. Anastasia, troublée, apprend que Miranda ne parvient toujours pas à se détacher d'Ernst, et une fois de plus personne ne s'en doute, dans cette ville où paraît-il tout le monde sait tout sur tout le monde.

Miranda réussit à prendre rendez-vous avec Stasi, s'arrangeant pour se faire voir au bon moment avec Ernst devant la porte de la maison, et il reste indécis et troublé, tandis qu'elle l'embrasse tout en lui demandant parmi ses baisers et ses rires excités s'il se rappelle encore comment on ouvre le verrou de l'allée.

Stasi discute en détail avec Josef la scène de l'allée. Elle a tout vu distinctement. Josef n'a guère d'opinion, il n'a pas envie d'évoquer avec Anastasia une Miranda blottie dans les bras d'Ernst devant la porte de l'allée. Josef est persuadé que pour Miranda il n'y a que lui, mais le lendemain matin, après avoir préparé le petit-déjeuner pour Anastasia, il est

tout guilleret. Il trouve ça pas si mal, et même soulageant, et puis Anastasia est très astucieuse et elle a beaucoup de perspicacité. Il se familiarisera avec l'idée que Miranda a besoin d'autres hommes, qu'Ernst en définitive lui convient mieux, ne serait-ce qu'en raison de leurs intérêts communs, et il la voit même avec Berti ou avec Fritz qui tient sur elle des propos abominables, mais c'est uniquement parce qu'il n'a jamais eu sa chance, et qui ne demanderait qu'à accourir pour peu qu'elle veuille de lui. Pour Josef, Miranda possède une nouvelle force de séduction qu'il ne lui connaissait pas, et comme Anastasia aborde encore le sujet, presque fier, il attribue à Miranda la faculté de provoquer de véritables ravages.

Fritz, le pauvre, c'est depuis ce temps-là qu'il picole.

Là, Josef n'est pas aussi sûr qu'Anastasia, car Fritz buvait déjà avant. Et pour cette fois il défend Miranda mollement. Stasi dissèque le caractère de Miranda, affirmant surtout qu'elle n'en a pas, qu'elle change continuellement. Un jour on la voit élégante au théâtre, puis de nouveau négligée, avec une jupe qui pend, ou bien elle a encore laissé passer des semaines sans aller chez le coiffeur. Josef dit :

Mais tu ne comprends pas. Ça dépend si elle a trouvé ses lunettes, et après, il faut encore savoir si elle les met.

Quelle idiote, pense Stasi, il lui est toujours attaché, non, l'idiote c'est moi, parce que j'ai misé sur Josef, mais il ne sait pas ce qu'il veut, oui, au fait, qu'est-ce qu'il veut ? Mais c'est clair comme le jour, cette fille raffinée, débraillée, idiote, cette – là Stasi ne trouve plus de mots – elle le tient, elle est totalement démunie, et Josef, lui, veut protéger, mais moi, qui me protège ?

Et elle pleure, laissant couler de ses beaux yeux bleus qui voient clair deux larmes dans le jus d'orange et elle se jure que de toute sa vie elle ne pleurera plus, en tout cas pas cette année et pas à cause de Josef.

Et voici la sainte Miranda de Josef, patronne de tous les border liners, grillée, découpée, embrochée et brûlée par Stasi, et Miranda, qui pourtant n'en saura jamais rien, en a une perception physique. Elle n'ose plus sortir de la maison, elle reste chez elle avec sa seconde paire de lunettes neuves – elle ne veut pas aller dans la rue. Ernst vient prendre le thé, et ils font des projets pour le Salzkammergut, et Berti passe la voir une fois, il pense qu'elle a une avitaminose. Miranda le regarde d'un air crédule, c'est aussi

sa conviction, et d'elle-même elle propose à Berti de manger beaucoup de carottes crues. Berti dit, tout en remplissant une longue ordonnance :

En plus, c'est bon pour tes yeux.

Miranda répond avec gratitude :

Évidemment, tu le sais bien, le plus important pour moi, c'est mes yeux.

Mais Josef, elle est pratiquement incapable de le regarder. Toujours son regard glisse sur lui, à droite ou à gauche ou ailleurs, pour se perdre dans le vide. Elle voudrait bien pouvoir se tenir la main devant les yeux, car pour elle la plus grande tentation est toujours de regarder Josef avec ravissement. La comédie qu'il lui joue, c'est aux yeux qu'elle lui fait mal, pas au cœur, à l'estomac ou à la tête comme chez d'autres personnes, et ses yeux doivent supporter toute cette douleur, parce que voir-Josef était pour elle ce qu'il y avait de plus important au monde. Et tous les jours, c'est la même chose : moins-voir-Josef, moins-voir-de-Josef.

Miranda met des glaçons dans le verre de Josef, et bien entendu Josef se vautre là comme d'habitude, mais il parle de Stasi, comme si de tout temps ils avaient parlé de Stasi. Parfois il dit sur un ton solennel : Anastasia. Miranda, dont Josef croise partout le chemin, regarde ses ongles manucurés. *Porcelaine*, c'était le vernis qui avait accompagné la période Josef, mais comme Josef ne lui baise plus la main que fugitivement en arrivant et en partant, sans plus admirer ni étudier la "porcelaine", elle peut peut-être aussi renoncer à ce vernis. Miranda se lève d'un bond, ferme la fenêtre. Elle a une hypersensibilité aux bruits. Depuis quelque temps il n'y a plus dans cette ville que des bruits, radios, télévisions, jeunes chiens qui jappent, et ces petites camionnettes, oui, Miranda se heurte à tout cela, elle ne peut tout de même pas souhaiter, en plus, entendre mal ! Et même alors les bruits seraient trop forts pour elle, seule la voix qu'elle aime le plus entendre perdrait sa netteté.

Miranda dit, pensive :

Chez moi tout passe par l'oreille, il faut que j'aime la voix de quelqu'un, sinon rien à faire.

Mais ne prétend-elle pas n'aimer que les êtres beaux ? Personne ne connaît plus de personnes belles que Miranda, elle les attire, car elle préfère la beauté à toute autre qualité. Si on la quitte, et Josef est sur le point de la quitter, c'est donc qu'Anastasia aura été plus belle ou particulièrement belle. C'est ainsi que Miranda explique tous les aléas de son existence.

(Tu comprends, Berti ? Elle était plus belle que moi.)

Mais de quoi Josef a-t-il parlé tout le temps, bon, encore d'elle, si elle ne se trompe pas.

C'est très, très rare, dit Josef.

Ah bon ? Tu trouves ? – Miranda ne comprend toujours pas ce qu'il a dit. Elle l'écoute de moins en moins.

Oui, dit-il, avec toi, justement, c'est possible.

C'est donc là qu'il veut en venir, et Miranda le regarde, pour la première fois depuis des semaines. Oh oui, elle transformera ce terrible et pieux mensonge en une vérité. Ne comprend-il donc pas ? Une amitié – Josef, elle, et une amitié ?

Oui, dit Miranda, ce n'est pas si rare, une amitié. Et c'est une Miranda profonde, différente et moins sublime, qui explose intérieurement : Mon Dieu, que cet homme est bête, il est vraiment trop bête, est-ce qu'il ne remarque vraiment rien, est-ce qu'il en sera ainsi pour l'éternité, et pourquoi faut-il que le seul homme qui me plaît soit ainsi !

Le concert de dimanche, déclare Josef en passant, ils iront ensemble, évidemment. Miranda ne trouve plus que ce soit évident. Mais comme le dimanche Stasi est obligée d'aller chez son mari, pour qu'ils "s'expliquent" au sujet de leur enfant, il lui reste un dimanche.

Quoi, la *Quatrième* de Mahler, encore ? dit-elle.

Non, j'ai dit la *Sixième*. Tu te souviens de Londres ? Oui, dit Miranda, sa confiance est revenue, elle entendra encore une fois Mahler avec Josef, et tant qu'elle sera obligée de partir le dimanche pour "s'expliquer", Stasi ne pourra lui en détruire aucune note ni lui disputer Josef sur l'escalier du Musikverein.

Après le concert Josef raccompagne Miranda chez elle, comme si ce n'était pas la dernière fois. Il ne peut le lui dire, dans quelques semaines elle aura compris, elle paraît si raisonnable. Lentement il met ses chaussures, puis cherche sa cravate, qu'il noue et ajuste avec une expression absente, sans regarder Miranda une seule fois. Il se verse une slivovitz, se tient debout à la fenêtre et regarde en bas le panneau de la rue : 1^{er} arr. Blutgasse. Mon ange candide. Pour un instant il prend Miranda dans ses bras, il lui effleure les cheveux de sa bouche et il est incapable de voir et de sentir autre chose que le mot "Blutgasse". Qui nous fait tout cela ? Que nous faisons-nous l'un à l'autre ? Pourquoi faut-il que je fasse cela ? Et il aimerait

bien embrasser Miranda mais il ne peut pas, et il pense seulement : on exécute toujours quelqu'un, c'est une exécution, parce que tout ce que je fais est un méfait, les faits, ce sont les méfaits. Et son ange le regarde avec des yeux agrandis, garde ouverts ses yeux qui interrogent, comme s'il devait y avoir une ultime chose à comprendre en Josef, avec, à la fin, une expression qui l'anéantit encore plus, parce qu'elle l'acquitte et l'amnistie. Et parce que Josef sait que personne ne le regardera plus jamais ainsi, pas même Anastasia, il ferme les yeux.

Miranda n'a pas remarqué à quel moment la porte s'était refermée, elle entend seulement en bas une porte de garage qui claque, des braillements venant d'un restaurant éloigné, des ivrognes dans la rue, l'indicatif d'une émission radiophonique, et elle voudrait ne plus vivre dans cette prison de bruits, prison de lumière et de ténèbres, elle n'a plus accès au monde qu'en passant par les vrombissements d'une migraine qui ferme ses yeux demeurés trop longtemps ouverts. Qu'a-t-elle donc vu en dernier ? Elle a vu Josef.

À Salzbourg, au café Bazar, ils se rencontrent à nouveau. Anastasia et Josef entrent en couple, et si Miranda tremble, c'est parce que Stasi a l'air si en colère ou si malheureuse, mais qu'a-t-elle donc, et comment dois-je – et Miranda qui volait toujours vers Josef l'entend faire une remarque moqueuse, drôle, sur quoi Stasi rembrunie poursuit son chemin et se dirige vers elle. Tandis que Josef, qui a fui – tout de même pas pour lui échapper ? – doit saluer Perschy, le vieux Conseiller à la Cour, et aussi les Altenwyl et toute la clique, Miranda se lève d'une secousse dans ses sandales et vole maladroitement vers une Stasi toute pâle et murmure, un voile rouge sur le visage, après avoir embrassé Stasi sur la joue, toute rouge d'hypocrisie et d'effort sur elle-même :

Je suis si contente pour toi, et pour Josef naturellement, oui, la carte, oui, merci, je l'ai reçue.

À Josef elle donne fugitivement la main en riant, *Servus*, et Stasi dit, magnanime : Eh bien, Josef, embrasse donc Miranda.

Miranda fait comme si elle n'avait pas entendu, elle recule, entraîne Anastasia, chuchote et murmure, le visage de plus en plus rouge, dis donc, quelle confusion à Salzbourg, non, non, rien de grave, mais après, il faut que j'aille voir si Ernst – oui de manière tout à fait inattendue... tu

comprends... Annonce-le à Josef d'une manière ou d'une autre, tu feras ça très bien.

Miranda est pressée, elle voit encore Anastasia qui acquiesce d'un air compréhensif et qui tout à coup a l'air "gentil", mais qui a elle aussi soudain cette rougeur au visage. Il se peut aussi qu'elle seule soit fiévreuse et que son sentiment d'un monde souillé soit en train de prendre le dessus. Mais elle arrivera à l'hôtel avec cette marque écarlate, cette honte brûlante sur tout le visage et sur le corps, et elle voit encore la porte à deux battants, mais ce qu'elle ne voit pas, c'est que les battants ne veulent pas jouer avec elle, qu'un battant de la porte s'élance sur elle, et à la fin elle pense, tandis qu'elle est projetée sous une grêle de verre brisé et que grandit la sensation de chaleur provoquée par le choc et le sang qui jaillit de sa bouche et de son nez : Ayez à l'œil ce qui vous tient à cœur.

ABOIEMENTS

La vieille M^{me} Jordan, qu'on appelait déjà depuis trois décennies "la vieille M^{me} Jordan" parce qu'il y avait après elle une jeune M^{me} Jordan et maintenant encore une autre jeune M^{me} Jordan, habitait Hietzing, c'est vrai, mais dans une villa délabrée, un appartement d'une pièce avec une cuisine minuscule et une salle de bains où il n'y avait qu'une baignoire sabot. De son célèbre fils Léo, le professeur, elle recevait mille schillings par mois, et elle arrivait à en vivre, bien qu'au cours des vingt dernières années ces mille schillings eussent perdu tant de valeur qu'elle ne pouvait plus payer qu'à grand-peine une femme d'un certain âge, M^{me} Agnès, qui "venait jeter un coup d'œil" deux fois par semaine et faisait un peu de rangement, "le plus gros", et là-dessus elle économisait encore pour les cadeaux d'anniversaire et les cadeaux de Noël destinés à son fils et à son petit-fils, né d'un premier mariage du professeur, et que la première jeune dame envoyait ponctuellement chez sa grand-mère au moment de Noël, pour qu'il ait son cadeau. Léo, quant à lui, était trop occupé pour y accorder de l'attention, et depuis qu'il était célèbre et que sa gloire d'abord locale avait atteint le niveau de la gloire internationale, il était encore plus occupé. Un changement intervint seulement quand la jeune M^{me} Jordan la plus récente vint, aussi souvent qu'elle le pouvait, rendre visite à la vieille femme – une fille vraiment gentille et sympathique, ainsi que se l'avoua bientôt la vieille femme, et elle se contentait de dire à chaque fois : Non, Franziska, ce n'est pas bien, vous ne devriez pas venir si souvent, et que de dépenses. Vous devez avoir vous-même bien assez de frais, mais Léo est un si bon fils !

Franziska apportait chaque fois quelque chose, des sucreries et du cherry, quelques biscuits, car elle devinait que la vieille femme aimait bien boire un petit verre, et même un petit peu plus, et qu'elle attachait une grande importance au fait d'avoir quelque chose à "offrir", car Léo pouvait passer la voir et il ne devait pas s'apercevoir qu'elle n'avait rien et passait ses journées à se demander comment répartir son argent et ce qu'il fallait garder pour les cadeaux. Son appartement était d'une propreté méticuleuse, mais il y avait une légère odeur de vieille femme dont elle n'était pas

consciente et qui faisait promptement fuir Léo Jordan, sans parler du fait qu'il n'avait pas de temps à perdre et ne savait jamais de quoi parler avec sa mère qui avait quatre-vingt-cinq ans. Cela ne l'avait parfois diverti – Franziska était au courant – que lorsqu'il avait une liaison avec une femme mariée, car alors la vieille M^{me} Jordan ne dormait plus et faisait des allusions bizarres et compliquées, expliquant qu'elle craignait pour sa vie et tenait pour dangereux et jaloux et sanguinaires les maris des femmes qui fréquentaient Léo Jordan, et elle ne retrouva le calme que lorsqu'il eut épousé Franziska qui n'avait pas de mari jaloux aux aguets dans les buissons, mais qui était jeune et gaie, une orpheline, certes pas issue d'une famille diplômée, mais elle avait un frère qui avait fait des études : les diplômes et les familles dans lesquelles on avait fait des études étaient d'une grande importance pour M^{me} Jordan, bien qu'elle n'allât jamais dans le monde et qu'elle en eût seulement entendu parler. Mais son fils aurait pu épouser une femme issue d'un milieu diplômé. La vieille femme et Franziska parlaient presque exclusivement de Léo, qui était entre les deux femmes le seul sujet de conversation fécond, et Franziska dut regarder de nombreuses fois l'album de photos, Léo dans son landau, Léo sur une plage et Léo tout au long des années, en promenade, collant des timbres et ainsi de suite, jusqu'à l'époque de son service militaire.

À travers la vieille femme, elle découvrait un tout autre Léo, différent de celui auquel elle était mariée, et quand ensuite les deux femmes buvaient leur cherry, la vieille femme disait : C'était un enfant compliqué, un gamin bizarre, au fond, tout ce qu'il est advenu de lui était prévisible.

Pendant un certain temps, Franziska prit plaisir à écouter ces affirmations passionnées, de même à entendre dire que Léo était si bon pour sa mère et qu'il l'avait toujours aidée autant qu'il est imaginable, jusqu'au jour où elle s'aperçut que quelque chose n'allait pas, et elle découvrit avec consternation ce qu'était ce quelque chose : la vieille femme avait peur de son fils. Cela commença quand la vieille femme – car elle considérait cela comme une tactique adroite que Franziska ne percera jamais à jour, puisqu'elle admirait aveuglément son mari – se mit parfois à dire en hâte et comme en passant : Mais je vous en prie, pas un mot à Léo, vous savez comme il a des soucis, ça pourrait le tourmenter, ne lui dites surtout pas qu'il y a quelque chose qui cloche dans mon genou, c'est trois fois rien, mais il pourrait se tourmenter.

Franziska avait bien conscience que Léo ne se tourmentait jamais, en tout cas pas à cause de sa mère, et qu'il écoutait d'un air absent ce qu'elle lui racontait à son sujet, mais elle réprima ses premières découvertes. Elle lui avait malheureusement déjà rapporté l'histoire du genou, mais elle jura à la vieille femme qu'elle n'en avait pas soufflé mot, car Léo avait de toute façon réagi avec colère, et ensuite, pour l'apaiser, il avait expliqué qu'il ne pouvait pas aller à Hietzing pour une pareille broutille. Tu n'as qu'à lui dire – il employa rapidement quelques expressions médicales – d'acheter ceci et cela et de se reposer et de marcher le moins possible. Franziska acheta les médicaments sans discuter et à Hietzing elle affirma qu'elle avait en secret, sans citer de nom, parlé avec un médecin assistant de son mari, qui lui avait donné ce conseil, mais comment faire, sans infirmière, pour obliger la vieille femme à rester au lit, elle n'en savait rien. Et elle n'avait plus le courage d'interroger Léo, car une infirmière coûtait de l'argent, et à présent elle était prise entre deux feux. D'un côté M^{me} Jordan qui ne voulait rien entendre, de l'autre Léo Jordan, qui, bien que pour de tout autres raisons, ne voulait même pas écouter. À l'époque du genou enflammé elle mentit quelquefois à son mari, elle se rendait rapidement à Hietzing prétextant un rendez-vous chez le coiffeur, elle rangeait le petit appartement et apportait tout ce qu'elle pouvait, elle acheta un poste de radio, et après, évidemment elle se sentit mal à l'aise, car Léo allait s'apercevoir de toutes ces dépenses, et elle se dépêcha de tout remettre sur le compte et s'attaqua au peu d'argent qu'elle avait sur son livret de caisse d'épargne, dont il avait été convenu qu'il devait représenter son fonds de réserve pour un éventuel cas de détresse qui, il fallait l'espérer, ne se produirait jamais et ne pourrait d'ailleurs jamais être qu'un petit cas de détresse, car elle avait partagé avec son frère le peu qui était resté après la mort de toute sa famille, en dehors d'une petite ferme dans le sud de la Carinthie qui tombait doucement en ruine. Elle appela ensuite un praticien de la rue voisine et le chargea pour quelque temps de soigner la vieille femme, elle payait toujours sur son fonds de réserve et surtout, car c'était beaucoup plus important, elle s'arrangeait pour que le médecin ne découvre pas qui elle était, ni qui était la vieille femme, car cela n'aurait fait que nuire à la réputation de Léo, et Franziska avait elle aussi intérêt à la réputation de Léo, mais la vieille femme raisonnait avec beaucoup plus d'abnégation, car elle ne pouvait pas en plus exiger de son célèbre fils qu'il examine son genou. Déjà avant, elle prenait parfois une canne, mais depuis ses problèmes de genou, elle ne

pouvait plus s'en passer, c'est pourquoi Franziska la conduisait parfois en ville. C'était un peu pénible d'aller faire des achats avec la vieille femme, un jour, elle voulut acheter un peigne, mais il n'y avait plus de peignes comme "de son temps", et bien que la vieille femme fût polie et se tînt dignement dans le magasin, elle agaça la petite vendeuse car elle regardait les prix avec méfiance et ne put s'empêcher de chuchoter très fort à Franziska que c'étaient des prix de brigands, et qu'elles allaient plutôt aller voir ailleurs. La vendeuse, qui ne pouvait savoir combien l'acquisition d'un peigne était pour la vieille femme une affaire importante, dit avec insolence qu'à d'autres prix il n'y avait rien nulle part. Franziska négocia, gênée, avec la mère, prit le peigne qui lui plaisait, mais qui aux yeux de la vieille femme coûtait une fortune, et payant rapidement, elle dit: C'est juste un cadeau de Noël qu'on vous fait, une avance sur votre cadeau. Maintenant, les prix ont partout horriblement augmenté. La vieille femme ne dit pas un mot, elle sentait sa défaite, mais du moment que c'étaient des prix de brigands et qu'un peigne comme celui-là, qui coûtait autrefois deux schillings, en coûtait aujourd'hui soixante, il n'y avait plus pour elle grand-chose à comprendre en ce monde.

Lorsque le thème du "bon fils" fut épuisé, Franziska amena plus souvent la conversation sur la vieille femme elle-même, car elle savait seulement que le père de Léo était mort de bonne heure, d'un infarctus ou d'une attaque, de façon tout à fait soudaine, dans un escalier, et il devait y avoir longtemps, car si l'on refaisait le calcul, cette femme était veuve depuis près de cinquante ans, elle avait travaillé pendant des années, pour élever son enfant unique, avant d'être une vieille femme dont plus personne ne se souciait. De son mariage elle ne parlait jamais, si ce n'est en rapport avec Léo qui avait eu une vie bien dure, sans père, et, toute possédée de Léo, elle ne faisait pas le rapprochement avec Franziska qui avait toute jeune perdu son père et sa mère, car personne d'autre que son fils ne pouvait avoir eu la vie dure, et à vrai dire il s'avéra ensuite qu'il n'avait pas eu la vie si dure que ça, et qu'un cousin éloigné lui avait payé ses études, ce Johannes dont Franziska n'avait que peu entendu parler, juste quelques phrases de médisance et de critique concernant ce parent qui roulait sur l'or et menait l'existence d'un éternel oisif, à présent d'un certain âge, avec tous les ridicules possibles, qui s'occupait un peu d'art, collectionnait les laques de Chine, un de ces parasites comme on en rencontre dans toutes les familles. Qu'il fût homosexuel, Franziska le savait aussi, mais ce qui l'étonnait,

c'était qu'un homme comme Léo, qui, ne fût-ce que par son métier, était tenu de porter sur l'homosexualité et sur bien d'autres phénomènes le regard neutre du savant, se déchaîna contre ce cousin : on aurait dit que c'était de sa faute s'il avait attiré sur lui les objets d'art, l'homosexualité ainsi que l'argent d'un héritage, mais à cette époque Franziska admirait encore trop son mari pour éprouver plus que de l'irritation et de la gêne. De même elle fut soulagée lorsque, la conversation étant venue sur ces temps difficiles, elle entendit la vieille femme dire que Léo en effet était d'une incommensurable gratitude et qu'il avait beaucoup aidé ce Johannes qui connaissait de nombreuses difficultés personnelles dont il valait mieux ne pas parler. La vieille femme hésita et, encouragée, parce qu'elle était tout de même assise en face d'une femme de psychiatre : Car il faut que vous le sachiez, Johannes est sexuel.

Franziska se domina et réprima un rire, c'était assurément la plus grande audace de la vieille femme, depuis des années elle avait rassemblé ses forces, mais avec Franziska elle parlait de plus en plus librement et elle raconta comment Johannes avait dû souvent recevoir un conseil de Léo, gratuitement, bien entendu, mais avec Johannes c'était sans espoir, et quand quelqu'un ne montrait aucune bonne volonté ni aucun désir de changer, on pouvait comprendre qu'un homme comme Léo lui ait envoyé quelques vexations à la figure, car avec Johannes, rien ne changerait. Franziska se traduisait prudemment ce récit naïf en termes concrets, comprenant de moins en moins pourquoi Léo parlait de ce cousin avec tant de mépris et de méchanceté, et elle ne songea pas alors à cette raison évidente, que Léo n'aimait pas qu'on lui rappelle une dette, tout comme il n'aimait pas qu'on lui rappelle sa mère et les femmes qu'il avait eues auparavant, qui n'étaient pour lui qu'une conspiration de créanciers auxquels il n'échappait qu'en les rabaissant devant lui-même et les autres, car dans ce sens allaient aussi les propos qu'il tenait sur sa première femme qui ne pouvait avoir été qu'un modèle de cruauté diabolique et d'incompréhension et d'abjection, ce qui n'apparut tout à fait qu'au moment du divorce, lorsque son noble père lui eut pris un avocat et voulut pour l'enfant mettre en sûreté une partie de l'argent, argent qu'elle lui avait donné au cours de ses seconds temps difficiles, alors qu'il était jeune médecin. C'était pour Franziska une somme effroyablement élevée, mais d'après ce qu'on lui disait, on ne pouvait s'attendre à rien d'autre de la part de la "baronne", ainsi que Léo l'appelait toujours ironiquement, car cette famille l'avait toujours traité en arriviste,

sans soupçonner le moins du monde à qui elle avait affaire, et même le fait que la “baronne” ne se remaria jamais, mais vécut totalement retirée, il le mentionnait d’un air amusé, car à part lui il ne se serait pas trouvé un seul crétin, jeune et bête et pauvre comme il l’était alors, pour épouser cette précieuse demoiselle. Quant à son travail, elle n’y comprenait rien, mais vraiment rien, et pour ce qui était des dispositions prises au sujet de leur fils, elle était fair-play, bien sûr, elle le lui envoyait régulièrement et elle enseignait à son fils le respect de son père, mais évidemment à seule fin de prouver au monde entier à quel point elle était noble, et pour nulle autre raison.

Cette douloureuse ascension semée d’épines d’un médecin génial était déjà à cette époque la religion de Franziska, qui ne cessait d’imaginer comment, au milieu d’indicibles peines et malgré l’obstacle de ce terrible mariage, il avait pu suivre le chemin qui l’avait amené au sommet. De même le fardeau que représentait tout de même sa mère, financièrement et moralement, n’était pas pour lui un fardeau léger, et au moins celui-là, Franziska pouvait le lui enlever. Bien qu’en d’autres circonstances il ne lui fût peut-être jamais venu à l’esprit de passer ses heures de loisir avec une vieille femme, ces heures, tout occupées de la pensée de Léo, devinrent quelque chose de particulier, une main tendue, une preuve d’amour pour lui, afin qu’il ait la tête complètement libre pour son travail.

Léo était d’ailleurs aussi trop bon pour elle, il lui disait qu’elle s’occupait beaucoup trop de sa mère, un coup de téléphone de temps en temps suffisait bien. Depuis quelques années la vieille femme avait un téléphone, qu’elle craignait plus qu’elle ne l’aimait, car elle n’aimait pas téléphoner, elle criait toujours trop dans le micro et elle entendait mal ce qu’on lui disait, en plus le téléphone coûtait trop cher, mais il ne fallait pas que Franziska le dise à Léo. La vieille femme, stimulée par Franziska et attablée devant un deuxième verre de cherry, se mit pourtant un jour à parler des temps anciens, très anciens, et il s’avéra qu’elle n’était pas issue d’une famille diplômée, son père était tricoteur de gants et de chaussettes dans une petite fabrique de Basse-Autriche, et elle était l’aînée de huit enfants, mais ensuite, elle avait connu des temps merveilleux quand elle était allée se placer, car elle était tombée sur une famille grecque, des gens immensément riches qui avaient un petit garçon, le plus bel enfant qu’elle eût jamais vu, et elle fut sa gouvernante, car être gouvernante, c’était une très bonne place, rien d’humiliant, et la jeune épouse du Grec avait un grand nombre de

domestiques, oh oui, elle avait vraiment eu de la chance, car à l'époque il était difficile de trouver une si bonne place. L'enfant s'appelait Kiki. En tout cas tout le monde alors l'appelait Kiki. Quand la vieille femme commençait à parler de Kiki, ce qui arrivait de plus en plus fréquemment, et à se rappeler le moindre détail, ce que Kiki avait dit, combien il était amusant et tendre, les promenades qu'ils avaient faites ensemble, on voyait apparaître dans ses yeux un éclat qui n'y était jamais quand elle parlait de son propre enfant. Kiki était un petit ange, sans vilaines manières, elle insistait là-dessus, sans aucune espèce de vilaines manières, et la séparation avait dû être terrible, on avait caché à Kiki que la demoiselle s'en allait, et elle avait pleuré toute la nuit, et des années plus tard elle avait essayé de découvrir ce qu'était devenue cette famille, une fois on lui disait qu'ils étaient en voyage, une autre fois, ils étaient repartis en Grèce, et elle ne savait absolument pas ce qu'il était advenu de Kiki qui devait avoir à présent plus de soixante ans, oui, plus de soixante ans, dit-elle perdue dans ses pensées, et elle avait été obligée de partir, parce que les Grecs voulaient alors faire leur premier grand voyage et ne pouvaient l'emmener, et elle avait reçu de la jeune femme un magnifique cadeau d'adieu. La vieille femme se leva et fouilla dans une cassette, elle lui montra la broche de la mère de Kiki, une vraie, avec des brillants, mais elle se demandait encore aujourd'hui si on ne l'avait pas fait partir parce que la jeune femme s'était aperçue que Kiki tenait plus à elle qu'à sa mère, bien sûr elle pouvait comprendre, mais ça avait été un coup terrible, et elle ne l'avait jamais surmonté complètement. Franziska regarda pensivement la broche qui avait peut-être réellement de la valeur, mais elle ne comprenait rien aux bijoux, tout ce qu'elle commençait à comprendre, c'était que pour la vieille femme, ce Kiki avait dû compter bien plus que Léo. En effet, elle hésitait souvent à évoquer l'enfance de Léo, ou bien elle commençait, puis s'interrompait effrayée et disait rapidement : C'étaient des enfantillages. C'est que les petits garçons sont si difficiles à élever, et il ne le faisait pas exprès, mais il était alors dans une période difficile et j'avais déjà ma part de misère, mais on est payé au centuple quand un enfant grandit et qu'il fait son chemin et qu'il finit par être célèbre, au fond il ressemblait plus à son père qu'à moi, vous savez.

Franziska rendit la broche avec précaution, et la vieille femme eut un nouvel accès de frayeur. Je vous en prie, Franziska, n'en dites surtout pas un mot à Léo, pour la broche, il n'est pas au courant et ça pourrait le fâcher,

mais j'ai mes projets à moi, car si je tombais malade, je pourrais la vendre, de manière à ne pas être pour lui un fardeau encore plus lourd. Franziska prit la vieille femme dans ses bras, avec crainte et avec fougue. Il ne faut pas, jamais, promettez-moi de ne jamais vendre ce bijou. Vous n'êtes pas un fardeau pour nous !

Pour rentrer chez elle, elle fit toute sorte de détours, car il y avait en elle une telle turbulence, cette pauvre femme n'allait tout de même pas vendre sa broche alors qu'elle et Léo dépensaient tant d'argent, voyageaient, recevaient, et elle réfléchissait à ce qu'elle devait dire à Léo, mais quelque chose l'avertissait, il y avait en elle une première alarme, légère, car quelque part, même si elle était bizarre et si elle exagérait, la vieille femme devait avoir raison, et c'est pourquoi malgré tout, une fois à la maison elle ne dit rien, se bornant à se réjouir que maman aille parfaitement bien. Mais avant de se rendre à Londres pour un congrès, elle passa secrètement un contrat avec un garage qui louait des voitures et envoyait des taxis aux particuliers sur simple demande, elle paya d'avance, et à la vieille femme elle dit avant de partir : C'est une idée qui nous est venue comme ça, parce que toute seule il ne faudrait pas que vous fassiez trop de marche ; alors maintenant, quand vous voulez sortir, vous appelez un taxi, ça coûte trois fois rien, c'est simplement une gentillesse que nous fait un ancien patient, mais n'en parlez pas, surtout pas avec Léo, vous le connaissez, il n'aime pas que vous fassiez des remerciements et tout ça, donc vous allez en ville quand vous avez besoin de quelque chose, vous faites attendre la voiture et vous vous faites conduire par M. Pineider, le jeune. Il ne sait pas que son père a été un patient de Léo, cela tombe sous le coup du secret médical, vous voyez, je viens de chez lui, et vous allez me promettre, pour faire plaisir à Léo, que vous prendrez la voiture, ça nous tranquillisera, vraiment. Les premiers temps la vieille femme fit peu usage de cette voiture, et Franziska la gronda quand elle rentra d'Angleterre, car sa jambe allait de plus en plus mal et la vieille femme avait évidemment fait tous ses achats à pied et elle était même allée dans le centre-ville par le tramway, parce qu'à Hietzing on ne trouvait presque rien, et Franziska dit énergiquement, comme à un enfant rétif, que cela ne devait plus se reproduire.

Mais le temps passa aussi des conversations sur Kiki, sur la vie d'une jeune gouvernante dans la Vienne d'avant la Première Guerre mondiale et d'avant le mariage, et il arrivait même parfois que Franziska fût seule à raconter, notamment quand elle rentrait d'un voyage avec Léo, et elle

expliquait par exemple quelle conférence formidable Léo avait faite au congrès, et qu'il lui avait donné ce tiré à part pour sa mère. La vieille femme lut péniblement le titre, en faisant des efforts : "L'importance des facteurs endogènes et exogènes dans la naissance des psychoses paranoïaques et à fondement dépressif chez les anciens réfugiés et détenus des camps de concentration." Franziska lui assura que ce n'était qu'un petit préliminaire à une œuvre beaucoup plus vaste à laquelle il travaillait, et elle pouvait maintenant elle aussi participer à ce travail, ce serait vraisemblablement le livre le plus remarquable et le premier livre important dans ce domaine. D'une importance encore imprévisible.

La vieille femme restait étrangement muette, elle ne comprenait sûrement pas la portée de ces travaux, peut-être même pas ce que faisait son fils. Puis elle fit cette remarque étonnante : Pourvu qu'avec ça il ne se fasse pas trop d'ennemis, ici à Vienne, et puis il y a encore quelque chose...

Franziska s'excita : Mais ce serait même très bien, c'est aussi une provocation, et Léo ne craint personne, car pour lui c'est la seule vraie tâche importante, dont l'importance va bien au-delà de la science.

Oui, évidemment, dit la vieille femme rapidement, et il sait se défendre, et des ennemis, on en a de toute façon quand on est célèbre. Je pensais seulement à Johannes, mais c'était il y a si longtemps. Savez-vous qu'avant la fin de la guerre il a passé un an et demi en camp ? Franziska fut étonnée, elle ne le savait pas, mais elle ne comprit pas le rapport. La vieille femme ne voulait pas en dire plus long, mais elle finit par parler. Pour Léo cela représentait déjà un certain danger, à l'époque, d'avoir quelqu'un de sa famille qui, bon, vous comprenez. Oui, bien sûr, dit Franziska. Mais elle demeura un peu perturbée, car la vieille femme avait parfois une façon si compliquée de dire les choses sans les dire, et après, elle ne savait plus où elle en était, bien qu'elle fût tout à coup toute remplie de fierté à l'idée que quelqu'un de la famille de Léo soit passé par des épreuves aussi terribles et que Léo, avec sa délicate modestie, ne lui en ait jamais rien dit, même pas le danger où lui, jeune médecin, avait dû se trouver. Cet après-midi-là la vieille femme ne voulut plus parler, mais elle dit, sans transition : Et ça, vous l'entendez aussi ?

Quoi ?

Les chiens, dit la vieille femme. Avant, il n'y avait pas tant de chiens à Hietzing, j'en ai encore entendu aboyer quelques-uns, et la nuit ils aboient

aussi. M^{me} Schönthal à côté a maintenant un caniche. Mais il n'aboie pas beaucoup, c'est un très gentil chien, je la rencontre presque tous les jours en faisant mes courses, on se dit seulement bonjour, son mari n'a pas fait d'études.

Franziska fut obligée de vite rentrer en ville, et cette fois elle avait l'intention de demander à Léo si le fait que sa mère se mette à parler de chiens devait avoir quelque signification, si c'était un symptôme alarmant, cela pouvait être en rapport avec l'âge. Elle avait aussi été frappée de voir la vieille femme se mettre un jour en colère, pour dix schillings qui étaient posés sur la table, puis n'y étaient plus après le départ de M^{me} Agnès, et cette excitation pour ces dix schillings qui manquaient, ce qui d'ailleurs était certainement pure imagination, c'était bien le signe que quelque chose évoluait, car il était impossible que la femme de ménage les ait pris, elle était ce que dans bien des cercles, les meilleurs, on appelle une sainte femme, et si elle venait, c'était plus par pitié que pour l'argent dont elle n'avait aucun besoin, c'était par pure gentillesse, rien d'autre. Et ce n'étaient guère les misérables cadeaux de la vieille M^{me} Jordan, un antique sac à main râpé ou quelque autre objet inutile, qui auraient incité cette M^{me} Agnès à venir, car pour elle, il n'y avait rien à attendre de la vieille femme ni de son fils, elle l'avait compris depuis longtemps, quant aux pensées zélées de Franziska pour améliorer la situation, elle les ignorait, et c'est pourquoi Franziska avait bien fait la leçon à la vieille femme, comme à un enfant, car elle ne voulait pas que se perde cette aide précieuse, pour un entêtement de personne âgée et un soupçon qui ne tenait pas debout.

Quand elle arrivait, elle trouvait de plus en plus souvent la vieille femme devant la fenêtre, et, quand Franziska venait, elles n'étaient plus assises l'une près de l'autre à boire du cherry et grignoter des petits gâteaux, et cette histoire de chiens, donc, continuait, alors qu'en même temps elle commençait à devenir de plus en plus dure d'oreille, et Franziska était perplexe, car il fallait bien qu'il se passe quelque chose, et un jour viendrait où Léo, qu'elle tenait certes loin de tout cela, n'y échapperait pas et serait obligé de s'occuper de sa mère. Mais à cette époque les choses commençaient justement à se compliquer entre elle et Léo, et elle découvrit qu'il l'avait déjà intimidée au point qu'elle avait peur de lui, mais une fois au moins, dans un accès de son ancien courage, dominant sa crainte incompréhensible, elle proposa pendant le dîner : Pourquoi est-ce qu'on ne prend pas maman chez nous, on a de la place, et notre Rosi serait toujours

près d'elle et tu n'aurais pas à te faire de souci, en plus elle est tellement silencieuse et elle n'a pas de besoins, jamais elle ne te dérangerait et moi pas du tout, je le dis pour toi, parce que je sais le souci que tu te fais. Léo qui ce soir-là était de bonne humeur et se réjouissait en secret de quelque chose, elle ne devina pas quoi, mais saisit l'occasion – Léo répondit en riant : Quelle idée, tu ne sens pas du tout la situation, mon trésor, on ne transplante pas les vieilles personnes, ça ne ferait que lui peser, et puis elle a besoin de sa liberté, c'est une forte femme, qui a vécu seule pendant des décennies, et tu ne la connais sûrement pas comme je la connais, ici, elle mourrait de peur, d'abord à cause des gens qui viennent chez nous, et ensuite elle serait capable d'avoir des scrupules pendant des heures, ne serait-ce que pour aller à la salle de bains, de crainte que l'un de nous ne veuille aussi aller à la salle de bains. Mais, petite Franziska, je t'en prie, ne fais pas cette tête, je trouve ton caprice touchant et louable, mais tu la tuerais à coup sûr, avec ton idée bizarre. Crois-moi, je connais ces choses-là mieux que toi.

Mais cette histoire de chiens... ? Franziska commença à bredouiller, car elle n'avait nullement l'intention d'en parler et elle aurait voulu tout de suite reprendre chacun de ses mots. Elle n'était plus capable d'exprimer la nature exacte de son inquiétude.

Quoi, demanda son mari, complètement transformé, elle veut toujours un clébard ? Je ne comprends pas, répondit Franziska. Comment pourrait-elle – tu ne prétends tout de même pas qu'elle veut un chien ?

Mais si, naturellement, et je suis bien content que cet intermède puéril ait vite passé, car à son âge, jamais elle ne s'en sortirait avec un chien, il faut qu'elle s'occupe d'elle-même, pour moi c'est plus important, un chien est une de ces calamités dont, avec cette sénilité qui progresse, elle n'a même pas idée. Elle n'a jamais dit quoi que ce soit, rétorqua timidement Franziska, je ne crois pas qu'elle ait envie d'un chien. Ce n'est pas ce que je voulais dire, mais c'est sans importance, pardonne-moi. Tu prends un cognac, tu vas encore travailler, tu veux que je te tape quelque chose à la machine ?

Lors de sa visite suivante, Franziska ne savait pas comment faire pour tirer de la vieille femme qui était sur ses gardes ce qu'elle avait besoin de savoir. Elle emprunta d'abord une voie détournée et dit en passant : À propos, j'ai vu aujourd'hui le caniche de M^{me} Schönthal, vraiment un joli

chien, j'aime beaucoup les caniches, d'ailleurs tous les animaux, c'est parce que j'ai grandi à la campagne, on a toujours eu des chiens, je veux dire mes grands-parents et tous les gens du village, et des chats aussi, évidemment. Est-ce que ça ne serait pas bien pour vous d'avoir un chien, ou un chat, maintenant que vous avez de la peine à lire, bien sûr ce sont des choses qui passent, mais moi par exemple j'aimerais beaucoup avoir un chien, seulement vous savez, en ville, c'est beaucoup de travail et pour un chien ça ne convient pas, mais à Hietzing, où il peut gambader dans le jardin et où on peut aller se promener...

La vieille femme dit avec excitation : Un chien, non, non, je ne veux pas de chien ! Franziska s'aperçut qu'elle avait commis une erreur, mais elle sentit en même temps qu'elle n'avait pas vexé la vieille femme comme si elle lui avait proposé de prendre un perroquet ou des canaris, c'était sûrement autre chose qui avait provoqué cette excitation. Au bout d'un moment la vieille femme dit très calmement : Nuri était un très beau chien, et je m'entendais bien avec lui, c'était, laissez-moi réfléchir, ça doit bien faire cinq ans, mais après je m'en suis débarrassée, je l'ai donné à un refuge, ou dans un endroit où ils les revendent. Léo n'aime pas les chiens. Non, qu'est-ce que je raconte, c'était tout différent, il y avait dans ce chien quelque chose que je ne peux pas m'expliquer, il ne pouvait pas supporter Léo, chaque fois il se jetait sur lui et il aboyait comme un fou rien qu'en voyant Léo s'avancer vers la porte, et pour un peu il l'aurait mordu, et Léo a pris une telle colère que moi, naturellement, un chien qui est si méchant, mais autrement il n'était jamais comme ça, avec aucun étranger, alors évidemment, je m'en suis débarrassée. Je ne pouvais tout de même pas tolérer que Nuri aboie après Léo et qu'il le morde, non, c'était trop, il faut tout de même que Léo se sente à l'aise quand il vient me voir, sans être obligé de s'énerver contre un chien mal élevé.

Franziska pensa que Léo, bien qu'il n'y eût plus de chien pour lui aboyer après et ne pas le supporter, venait cependant très rarement, et même de moins en moins depuis que Franziska l'en dispensait. Quand donc avait-il passé un moment ici ? Un jour ils avaient fait à trois une petite promenade en voiture dans l'Helenental en prenant la Weinstrasse et ils avaient mangé dans une auberge avec leur mère, mais sinon Franziska était seule à venir.

Surtout ne dites rien à Léo, l'histoire de Nuri l'a beaucoup affecté, il est très vulnérable, vous savez, et encore aujourd'hui je ne peux pas me pardonner d'avoir été égoïste au point de vouloir Nuri, mais les vieilles

personnes sont toujours très égoïstes, ma chère Franziska, vous ne comprenez pas ça, vous êtes encore si jeune et si bonne, mais quand on est très vieux, c'est là que viennent ces désirs égoïstes, et il ne faut pas céder à ses envies. Si Léo ne prenait pas soin de moi, qu'est-ce que je serais devenue, son père est mort si subitement et il n'a pas eu le temps de penser à quoi que ce soit, et il n'y avait pas d'argent, mon mari était un peu léger, non, pas un gaspilleur, mais il n'a pas eu la vie facile et il n'avait pas la main heureuse avec l'argent, là-dessus Léo ne lui ressemble pas, seulement à l'époque je pouvais encore travailler, car c'était pour le petit, et j'étais encore jeune, mais quoi faire aujourd'hui ? Mon unique peur a toujours été d'aller à l'hospice, et ça, jamais Léo ne le permettrait, et si je n'avais pas cet appartement il faudrait que j'aille dans un hospice, et un chien n'en vaut pas la peine. Franziska l'écoutait crispée, et elle se dit à elle-même : C'est donc ça, c'est ça, et c'est pour lui qu'elle s'est débarrassée de son chien. Quels êtres sommes-nous, se dit-elle – car elle était incapable de penser : Quel homme est mon mari ! Comme nous sommes méchants ! Et c'est elle qui se trouve égoïste, alors que nous avons tout ! Pour ne pas montrer ses larmes, elle défit rapidement un petit paquet de chez *Meinl*, avec quelques provisions, et elle fit comme si elle n'avait rien compris. Ah, mais au fait, où ai-je la tête, je vous ai seulement apporté le thé et le café et un peu de saumon et de la salade russe, ça ne va pas très bien ensemble, mais aujourd'hui je ne savais plus bien où j'en étais quand j'ai fait les courses, parce que Léo part en voyage et qu'il y a un manuscrit qui n'est pas fini, mais il vous appellera ce soir, et il rentre déjà dans une semaine.

Il devrait prendre du repos, dit la vieille femme, veillez-y donc, vous n'avez pas encore eu de vacances cette année. Franziska dit avec vivacité : C'est une bonne idée, j'arriverai bien à le convaincre d'une manière ou d'une autre, il faut ruser, mais c'est un bon conseil que vous me donnez là, car c'est un fait qu'il se surmène constamment, et il va falloir que je le freine.

Ce que Franziska ne savait pas, c'est qu'elle voyait M^{me} Jordan pour la dernière fois, et qu'elle n'aurait plus besoin de ruser, car d'autres événements intervinrent, avec une telle force d'ouragan qu'elle en oublia presque la vieille femme et bien d'autres choses encore.

Au téléphone la vieille femme dans sa crainte ne demanda pas à son fils pourquoi Franziska ne venait plus. Elle était inquiète, mais à en juger par sa voix, son fils était satisfait et insouciant, et il vint même la voir une fois et

resta vingt minutes. Il ne toucha pas aux biscuits, ne finit pas son cherry, de Franziska il ne parla pas, mais il raconta une foule de choses le concernant, ce qui la rendit infiniment heureuse, car il y avait longtemps qu'il ne parlait plus de lui-même. Donc, il partait en voyage, il fallait qu'il prenne du repos, seulement, en entendant le mot "Mexique", la vieille femme eut une légère frayeur, n'y avait-il pas là-bas des scorpions et des révolutions, des sauvages et des tremblements de terre, mais il se moqua d'elle, l'embrassa et promit d'écrire, il envoya effectivement quelques cartes postales qu'elle lut avec ferveur. Il y manquait les amitiés de Franziska. Franziska lui téléphona un jour de Carinthie. Ah, ces jeunes jetaient vraiment l'argent par les fenêtres ! En effet, Franziska voulait seulement savoir si tout allait bien. Elles parlèrent ensuite de Léo, mais la vieille femme criait toujours au plus mauvais moment : Ça va coûter trop cher, mon petit, mais Franziska continuait de parler, oui, elle avait réussi, il prenait maintenant enfin du repos et il avait fallu qu'elle aille voir son frère, une affaire à régler, c'est pourquoi elle n'avait pas pu accompagner Léo. Des affaires de famille en Carinthie. À cause de la maison. Puis la vieille femme reçut encore une drôle d'enveloppe avec quelques lignes de Franziska, à part des mots gentils, il n'y avait rien, elle voulait juste lui laisser une photo qu'elle avait prise elle-même, la photo montrait Léo, vraisemblablement au col du Semmering, riant, dans un paysage de neige, devant un grand hôtel. La vieille femme décida de ne rien dire à Léo, de toute façon il ne poserait pas de questions. Elle cacha la photo sous la broche dans la cassette.

À présent elle ne pouvait plus lire de livres, et la radio l'ennuyait, elle réclamait uniquement des journaux que lui apportait M^{me} Agnès. Dans les journaux, qui lui prenaient des heures, elle lisait les avis de décès, il y avait toujours en elle une certaine satisfaction quand quelqu'un de plus jeune qu'elle était mort. Tiens, le professeur Haderer aussi, il devait avoir soixante-dix ans tout au plus. La mère de M^{me} Schönthal était morte aussi, du cancer, même pas soixante-cinq ans. À la laiterie, elle fit de raides condoléances et ne regarda pas le caniche, puis elle retourna chez elle et se posta à la fenêtre. Elle ne dormait pas aussi peu qu'on l'affirme souvent des personnes âgées, mais elle se réveillait souvent, et elle entendait les chiens. Les visites de la femme de ménage lui faisaient peur, car depuis que Franziska ne venait plus, tout la dérangeait, et elle avait elle-même l'impression qu'elle se transformait. Car maintenant elle était vraiment angoissée à l'idée qu'elle pouvait tomber dans la rue ou perdre le contrôle

d'elle-même quand elle allait faire une course en ville, et c'est pourquoi elle appelait toujours docilement le jeune M. Pineider qui la promenait. Et elle s'habitua à ces petites commodités qui répondaient à des raisons de sécurité. Elle perdit complètement la notion du temps, et un jour que Léo, tout bronzé, était venu faire un saut chez elle, elle ne se rappela plus s'il rentrait du Mexique, ni d'ailleurs quand il avait été là-bas, mais elle était trop maligne pour se renseigner, et ensuite elle découvrit au détour d'une phrase qu'il arrivait tout droit d'Ischia, d'un voyage en Italie. Elle dit d'un air distrait : Bien, bien. Ça t'a fait du bien. Et pendant qu'il lui racontait quelque chose, les chiens se mirent à aboyer, plusieurs en même temps, très proches, et elle se trouvait si bien encerclée par ces aboiements et par une douce, très douce frayeur qu'elle n'avait plus peur de son fils. La peur de toute une vie l'abandonnait d'un coup.

Quand il lui dit, en partant : La prochaine fois j'amènerai Elfi, il faut tout de même que tu fasses sa connaissance ! elle ne comprit pas de quoi il parlait. N'était-il plus marié avec Franziska, et alors depuis quand était-ce terminé, et à combien de femmes en était-il donc, elle ne se rappelait plus combien de temps il avait vécu avec Franziska ni quand c'était, et elle dit : Amène-la. C'est bien. Du moment que c'est bien pour toi. Un instant elle eut la certitude que Nuri était de nouveau auprès d'elle et qu'il allait sauter sur son fils, lui aboyer après, tellement les aboiements étaient proches à présent. Pourquoi ne partait-il pas, elle voulait être seule. Par habitude elle remercia – mesure de précaution, et il demanda, étonné : Mais de quoi donc ? Voilà que j'ai oublié de t'apporter mon livre. Un succès phénoménal. Je te le ferai envoyer.

Eh bien merci, mon garçon. Tu peux l'envoyer, mais ta sotte de mère ne peut malheureusement presque plus lire et comprend si peu de choses.

Elle le laissa la prendre dans ses bras et se retrouva seule, exposée à ces aboiements. Ils venaient de tous les jardins et de tous les appartements de Hietzing, les bêtes avaient commencé à tout envahir, les chiens s'approchaient d'elle, lui envoyaient leurs aboiements, et elle tenait bon, comme toujours, et ne rêvait plus du temps de Kiki et des Grecs, elle ne pensait plus au jour où le dernier billet de dix schillings avait disparu et où Léo lui avait menti, elle s'efforçait seulement de mieux cacher les objets, elle voulait aussi les jeter, surtout la broche et la photo, pour qu'après sa mort Léo ne trouve rien, mais aucune bonne cachette ne lui vint à l'esprit, à part la boîte à ordures, mais elle faisait de moins en moins confiance à M^{me} Agnès, car elle aurait

été obligée de lui donner la poubelle et elle soupçonnait que cette créature farfouillait dedans et qu'elle trouverait donc la broche. Sur un ton un peu rogue elle dit un jour : Donnez au moins les os et les restes aux chiens.

La femme de ménage la regarda étonnée et demanda : Quels chiens ? Aux chiens bien sûr, s'obstina la vieille femme, despotique, je voudrais que ça aille aux chiens !

Une créature suspecte, une voleuse, elle allait sûrement emporter les os chez elle.

Aux chiens, je vous dis. Vous ne me comprenez donc pas, vous êtes dure d'oreille ? Pas étonnant, à votre âge.

Puis les chiens aboyèrent plus doucement, et elle pensa que quelqu'un avait éloigné les chiens ou avait donné quelques chiens, car ce n'étaient plus les aboiements puissants et fréquents et tenaces d'autrefois. Plus ils aboyaient doucement, plus elle devenait inflexible, elle ne faisait qu'attendre le retour des aboiements plus puissants, il fallait savoir attendre, et elle savait attendre. Enfin tout à coup ce ne furent plus des aboiements, pourtant, sans le moindre doute, c'étaient les chiens du voisinage, et ce n'étaient pas non plus des grognements, non, juste, de temps en temps, le hurlement d'un chien isolé, ample, sauvage, triomphant, suivi de gémissements, et, en arrière-plan, les aboiements de plus en plus lointains de tous les autres.

Un jour le D^r Martin Ranner, presque deux ans après la mort de sa sœur Franziska, reçut une facture d'une certaine entreprise Pineider, concernant des courses en taxi, datées avec précision, pour lesquelles M^{me} Franziska Jordan avait d'ailleurs effectué un premier versement et passé une commande, mais comme seul un petit nombre de courses avait été fait de son vivant, la plupart ayant été effectuées après sa mort, il téléphona à l'entreprise pour obtenir une explication sur cette mystérieuse facture. L'explication ne lui expliqua que peu de choses, mais comme il ne désirait pas téléphoner à son ex-beau-frère ni jamais le revoir dans sa vie, il paya, par mensualités, ces courses d'une femme qu'il ne connaissait pas et qui lui était complètement indifférente. Il en vint à la conclusion que la vieille M^{me} Jordan que ce Pineider avait promenée avait dû mourir quelque temps plus tôt, car l'entreprise avait laissé s'écouler plusieurs mois depuis la dernière course, peut-être par respect, avant de faire valoir ses créances.

TROIS SENTIERS VERS LE LAC

Sur la carte de grande randonnée de la région du Kreuzbergl, éditée par l'office du tourisme en collaboration avec le cadastre de Klagenfurt, chef-lieu du land, édition de 1968, dix sentiers sont portés. De ces sentiers, trois mènent au lac, le Höhenweg 1 et les sentiers 7 et 8. L'origine de cette histoire se trouve dans la topographie, puisque l'auteur ajoutait foi à cette carte.

Elle arrivait toujours quai n° 2 et repartait quai n° 1. Mais M. Matrei, qui devait y être habitué depuis des années, errait encore sur ce quai n° 2, nerveux et excité, se demandant si on lui avait bien donné le bon renseignement et si les heures d'arrivée indiquées sur les panneaux étaient exactes, comme s'il pouvait la manquer dans une gare qui n'avait que deux quais, puis ils se trouvèrent l'un en face de l'autre, quelqu'un lui fit passer sa deuxième valise et elle se confondit en remerciements distraits auprès d'un étranger, car c'était maintenant le rituel des embrassades, ils s'embrassaient, et elle était obligée de se pencher sur M. Matrei, comme toujours, mais cette fois un sentiment alarmant la traversa : il avait rapetissé, il ne s'était pas réellement tassé, mais il était tout de même plus petit, et son regard avait pris une expression enfantine et un peu démunie, et le sentiment alarmant, c'était : il a vieilli. Bien sûr M. Matrei n'avait jamais cessé de vieillir, mais Élisabeth ne l'avait jamais remarqué, parce qu'elle trouvait toujours sur le quai un père qui vieillissait régulièrement, chaque année, et chaque année elle se fâchait qu'il n'ait pas commandé de porteur et traîne ses valises pour qu'elle-même, certainement épuisée par le voyage, n'ait rien à porter, mais comme cette fois il avait vieilli, au lieu de batailler avec lui et de tirer sur une valise comme d'habitude, elle le laissa les porter toutes les deux et lui prouver qu'il était fort, en bonne santé, et qu'il n'avait pas changé, et que ça ne lui faisait rien de porter, de traîner deux valises. Dans le taxi elle retrouva son naturel, elle riait et parlait comme elle l'avait toujours fait, posait sa tête sur son épaule, regardait à l'occasion quelques nouvelles façades de la Bahnhofstrasse et au passage elle constata que le

dragon de la place Neuve avait lui aussi rapetissé, et elle ne respira qu'après, quand le théâtre municipal fut en vue et qu'ils tournèrent dans la Radetzkystrasse, car à présent tout lui promettait déjà la proximité de la charmille et de la maison qui avait été son foyer. Non, le voyage et la raison pour laquelle elle avait dû faire escale à Vienne, elle ne voulait surtout pas en parler aujourd'hui, ni de l'horreur des jours derniers, l'essentiel était qu'elle soit enfin arrivée, après toutes ces journées d'attente, après de nombreux télégrammes qui chaque fois bouleversaient M. Matrei, et toutes les fois qu'elle avait annulé, il était tout de même allé à l'aéroport et il l'avait attendue, bien qu'elle eût expressément envoyé tous ces télégrammes pour lui éviter d'y aller et d'attendre.

Quand elle eut payé le taxi, comme ils traversaient le jardin, M. Matrei voulut tout de suite lui montrer les nouveautés du petit jardin qui était devant la maison, mais elle avait hâte d'entrer, elle disait : Plus tard, s'il te plaît ! Demain, s'il te plaît ! Et une fois dans la maison ils allèrent d'abord s'asseoir au salon, pour commencer, elle avait besoin d'une gorgée de café et d'une cigarette, ensuite elle irait prendre un bain et se changer. Ils burent le café qu'il avait gardé au chaud, un café un peu fade, tiède, mais que, après cette manie anglaise de boire du thé du matin au soir, elle trouva tout de même à son goût, et tous deux rouspétèrent un peu contre les jeunes, c'est-à-dire contre Robert et Liz, et cependant M. Matrei déclara presque sérieusement qu'il ne comprenait pas bien pourquoi Robert au lieu d'emmener Liz à Klagenfurt avait choisi d'aller au Maroc, Klagenfurt était tout de même plus sain et moins cher, et Liz ne s'était-elle pas dès la première fois sentie bien ici, elle, une orpheline qui n'avait jamais eu de famille et voyait enfin ce qu'était un foyer ? Élisabeth défendit Robert mollement, car il n'y avait pas grand-chose à dire ni à expliquer. Elle n'arrivait pas à imaginer son frère sous la charmille, avec son trop-plein d'énergie, justement maintenant, et Liz, comme une enfant, brûlait encore de voir le monde, justement maintenant, car quoi qu'il en soit ils vivaient toute l'année à Londres dans une sorte de retraite, ils rentraient du travail épuisés l'un et l'autre, séparations, longs trajets en métro, et ils passaient déjà leurs dimanches comme un très vieux couple dans la garçonnière de Robert, à une époque où il n'était même pas encore question de mariage.

Élisabeth évita ce sujet délicat, elle se leva d'un bond, elle allait défaire sa valise, et elle prit un visage mystérieux que son père était seul à connaître ; un peu de patience. Elle avait juste commencé à ouvrir ses

valises et à circuler entre son ancienne chambre et la salle de bains du premier étage, mais dès ce premier affairement, la maison se transforma, elle s'anima, car un "enfant" était de retour, et il n'y avait rien de changé, même si ce n'était plus un enfant qui courait dans la maison, mais une femme qui avait le sentiment d'appartenir à une espèce hybride, entre invité et copropriétaire. Élisabeth essaya de ne pas prolonger son absence, se contenta d'une douche, passa un peignoir de bain et eut vite fait de trouver, en haut, parmi les livres, ce qui lui était le plus nécessaire pour ce soir, un petit cadeau pour son père qui une fois de plus, comme tous les ans, avait fini par être un cadeau modeste et misérable, parce que M. Matrei n'avait besoin de rien, mais vraiment rien, et de ce point de vue-là rendait la vie dure à ses enfants. Ce n'était pas une simple affirmation, posée une fois pour toutes, c'était bel et bien la vérité, on ne pouvait lui offrir ni pipes Dunhill, ni briquets en or, cigares coûteux, cravates, objets de luxe provenant de magasins de luxe, rien d'utile non plus, parce qu'il refusait tout et que l'utile, il l'avait déjà et en prenait soin, du sécateur à la bêche et aux ustensiles de cuisine dont pouvait avoir besoin une personne âgée. L'alcool, il n'en buvait pas, il ne fumait pas, il n'avait pas besoin de costumes, d'écharpes en soie, de pull-overs en cachemire, de lotion faciale, et Élisabeth, qui au cours des années avait déployé une imagination sans égale pour des cadeaux adaptés aux types d'hommes les plus divers, se trouvait à court d'idées quand il s'agissait de son père. Son absence de besoins n'était pas non plus une marotte, c'était une chose innée en lui, et il s'y tiendrait jusqu'à son dernier jour. Mais aujourd'hui cette expression de "dernier jour" gênait Élisabeth, elle la raya aussitôt de ses pensées, et elle sortit les photos qui par bonheur n'étaient même pas froissées, parce qu'elle s'était retenue à temps de jeter une vieille chemise en carton rigide. Avant de descendre le rejoindre, elle regarda d'un œil critique les photos qu'elle n'avait que rapidement triées à Londres, photos de dilettante à ses yeux, des yeux de spécialiste, mais elles montraient ce qui intéresserait son père davantage que les livres de photos et les reportages qu'elle faisait. Les photos du mariage, prises devant un *registry office* minable et devant l'hôtel où avait eu lieu le petit repas après le mariage, poses conventionnelles, inévitables, qui auraient bientôt l'air aussi démodé que les photos de ses parents et de ses grands-parents. Robert avec Liz, toujours au centre, Robert s'inclinant vers Liz en souriant, Liz levant les yeux vers lui en souriant, Élisabeth à côté de Liz, presque aussi grande que son frère, mince, presque

plus mince que la jeune et tendre Liz. Un instant il lui vint de nouveau à l'esprit qu'en changeant un peu l'agencement du groupe, c'était plutôt elle et Robert qu'on pouvait prendre pour le couple, bien qu'elle dirigeât son sourire droit devant elle, comme l'ami de Robert, qui se tenait dégingandé et juvénile à côté de Robert. Le portier de l'hôtel était venu se glisser sur une photographie, par erreur, sur une autre il y avait deux personnes de plus, une tante éloignée de Liz, une petite amie de l'ami de Robert. Au moment où Élisabeth classait les photos de manière que l'unique photo où Robert et Liz étaient seuls se trouve en haut, elle se mit à faire le calcul. Quand cette année serait révolue, dès l'hiver, elle aurait cinquante ans, Robert avait seize ans de moins qu'elle, Liz trente ans de moins, ce calcul était irrévocable, il n'y avait que sur les photos qu'on pouvait se tromper, car à côté de Liz elle n'avait pas du tout l'air d'une femme qui aurait pu être la mère de Liz, mais, souriant ainsi, elle avait quelque chose d'indéfinissable, une femme approchant de la quarantaine, quant à Philippe, avec qui elle n'avait encore jamais parlé de son âge et qui était plus jeune que Robert, rien ne l'empêchait de croire qu'il avait une liaison avec une femme un tout petit peu plus âgée que lui. Mais aujourd'hui elle faisait le compte exact. Cinquante moins vingt-deux, cela faisait vingt-huit, Philippe avait donc eu vingt-huit ans un mois plus tôt. Vingt-deux ans de différence. Elle aurait donc aussi pu être sa mère, bien que cette pensée ne lui fût jamais venue et lui fût même maintenant tout à fait étrangère. C'était en tout cas sans importance, seul le calcul était juste.

Tandis qu'elle descendait rejoindre son père, qui pendant ce temps avait mis le chauffage pour la soirée, malgré le mois de juillet, mais il faisait trop froid dans cette maison isolée et pour un été qui menaçait de ne pas être un vrai été, un été chaud de son enfance, elle essayait de deviner quelque chose sur ces visages souriants, car à Londres quelque chose avait dû lui échapper. À Londres quelque chose avait sans cesse flotté dans l'air, et ce n'était pas seulement le début de l'été, lourd et frais, la pluie clairsemée, la sensation de froid dans toutes les pièces, il devait y avoir plus que cela, mais les photos n'étaient pas un indice, bien qu'elle regardât encore une fois les tirages minutieusement, comme un détective qui aurait voulu trouver la trace de ce quelque chose. Où étaient donc son flair, sa faculté d'aller avec la rapidité de l'éclair au fond des problèmes, au fond des autres ou d'elle-même quand il y avait un problème ? Cela avait un rapport soit avec elle et Robert, soit avec Liz et Robert. Il y a une nouvelle M^{me} Matrei, avaient-ils

dit à Londres, en riant, et donc la race ne s'éteindrait pas, car Liz voudrait certainement des enfants, Robert c'était moins sûr, pas Robert, il lui ressemblait trop, il ne le voudrait pas vraiment. Élisabeth avait appris à y réfléchir, mais Robert n'y avait sans doute jamais réfléchi, seulement il possédait un instinct meilleur et plus fort que le sien, depuis toujours. Car il y avait une chose qu'elle savait parfaitement, c'était pourquoi les familles comme les Matrei devaient s'éteindre, et aussi que ce pays n'avait plus besoin de Matrei, que déjà son père était un vestige, et que certes Robert et elle avaient cherché refuge à l'étranger où ils avaient une activité comme les gens en activité dans les pays importants, et par l'intermédiaire de Liz Robert affirmerait la distance qu'il avait prise. Mais ce qui partout faisait d'eux des étrangers, c'était leur sensibilité, parce qu'ils venaient de la périphérie et que pour cette raison leur esprit, leur manière de sentir et d'agir étaient désespérément liés à cet empire de fantômes aux proportions gigantesques, et pour eux, il n'existait plus de bons passeports, car ce pays ne délivrait pas de passeports. C'était seulement par hasard qu'ils avaient tous deux gardé leur nationalité – Élisabeth à l'époque où elle était en Amérique avait trouvé trop fatigant de se lancer dans des requêtes et des procédures compliquées pour se transformer en Américaine du simple fait qu'elle avait épousé un Américain, et après le divorce ce qu'elle était sur le papier avait encore moins d'importance, car elle avait sa carte de travail et, toujours protégée par quantité d'amis et demi-amis, elle ne pouvait avoir d'ennuis dans aucun pays, il y avait à Washington un Jack important et aussi un Richard influent, et même si Élisabeth ne tirait parti de ses relations qu'en cas d'extrême urgence, elle en faisait profiter d'autres, car elle avait toujours trouvé ses amants parmi ces ratés qui avaient besoin d'elle comme soutien, et elle s'en servait pour obtenir des recommandations, et avec Philippe, évidemment, c'était la même chose une fois de plus.

Comme elle étalait les photos devant son père, il dit que quelqu'un avait appelé de Paris, déjà deux fois, ça ne pouvait être que Philippe, il allait sûrement rappeler, pour peu qu'il ait besoin de quelque chose ou qu'il lui soit par hasard venu à l'idée de lui dire quelques mots gentils. En plissant le front son père remercia pour le cadeau, un livre qu'elle avait trouvé par hasard chez un antiquaire de Londres, *La Route de Sarajevo*, avec des photos anciennes, et il le feuilletait tranquillement, car cela le concernait. Il ne fit guère de remarques sur les photos. Mais Robert était bien, il insista

plusieurs fois là-dessus, Liz était plus jolie en réalité que sur ces photos, quant à l'air juvénile de sa fille, il ne le remarqua pas, parce qu'il ne la connaissait pas autrement et qu'il ne faisait jamais le genre de calcul qu'Élisabeth avait fait aujourd'hui. Elle était son enfant, les enfants avaient toujours l'air plus jeunes, et pour M. Matrei il existait un seul commentaire : Tu as bonne mine. Ou bien : Tu n'as pas bonne mine. Et cela se rapportait à la santé de l'enfant en question. M. Matrei dit : Il était temps que le petit se marie, à présent me voilà tranquillisé. Et Élisabeth qui savait à quel point M. Matrei enrageait chaque fois qu'il entendait les protestations de Robert affirmant que jamais il ne se marierait, jamais, à aucun prix, s'étonnait qu'il ne soit jamais inquiet du fait qu'Élisabeth vivait seule, car ce bref mariage avec cet Américain dont elle ne l'informa d'ailleurs que peu de temps avant la séparation, soit il était pour lui tombé dans l'oubli, soit il ne l'avait jamais pris au sérieux, les Américains – selon son point de vue – se mariaient et divorçaient comme rien, et ce n'était pas étonnant qu'Élisabeth se soit si vite retrouvée célibataire. Dans la lettre qui concernait le divorce, plus détaillée que celle où elle parlait de son mariage, elle l'informait qu'elle allait bien, qu'elle n'avait rien à reprocher à Hugh, que c'était mieux ainsi pour tous les deux et que les relations les plus amicales et ainsi de suite, très fair-play, il ne pouvait être question de drame, mais peut-être retournerait-elle à Paris. Eh bien oui, Hugh – il ne s'était pas présenté à M. Matrei, et si à l'époque il avait trouvé cela incroyable, considérant en plus la chose comme un manque de tact de la part d'Élisabeth, il n'en dit rien, car du moment qu'Élisabeth n'avait pas eu à souffrir, c'était bien. Sa lettre avait un ton d'optimisme sincère, et M. Matrei se dit : Je les connais par cœur, et l'essentiel est que ce Mister divorceur ne l'ait pas rendue malheureuse. Il avait accueilli avec laconisme les félicitations qu'on lui adressait dans les rues de Klagenfurt à l'occasion du mariage de sa fille, et un jour, s'étant aperçu que M^{me} le “directeur” Hauser, comme il l'appelait avec ironie, posait une question hypocrite alors qu'Élisabeth était divorcée depuis longtemps, il dit avec condescendance : En dehors du fait que je ne me mêle moi-même jamais des affaires de mes enfants, un mariage américain ne peut guère chez nous prétendre à quelque validité. Ma fille est très occupée, elle est en Afrique. Mon fils, je suppose, entreprendra plus tard des études de chimie. Je ne puis vous en dire plus. J'ai bien l'honneur.

Après, dans tout le quartier, personne n'osa plus interroger M. Matrei sur la vie privée de sa fille, et au fil des années beaucoup de ces gens

moururent – même M^{me} le directeur Hauser, cette femme perfide, qui avait veillé à la diffusion des commérages dans le voisinage, était morte depuis longtemps. M. Matrei ne levait plus que rarement les yeux, étonné, quand quelqu'un le saluait, et il rendait poliment le salut.

Comme les photos ne donnaient pas assez d'indications, Élisabeth essaya de faire un récit plein d'ardeur, car son père avait déclaré tout net qu'à soixante-dix-sept ans, il n'avait pas l'intention, pour la première fois de sa vie, de prendre un avion pour aller à Londres au mariage de son unique fils, dans un pays où il ne comprendrait pas un mot et où il ne pourrait même pas parler avec Liz. Il lui fallait à présent embellir ces journées londoniennes, les parer de charmes qu'elles n'avaient pas eus, car dès le soir de son arrivée tout était allé de travers, à Heathrow – l'aéroport de Londres s'appelait Heathrow, de même que celui de Paris s'appelait Orly –, parce qu'elle avait fixé un mauvais rendez-vous à Robert, chacun attendait à un endroit différent, Heathrow était en effet très grand, un tout petit peu plus grand que l'aéroport de Klagenfurt, et ensuite elle était allée à l'hôtel en taxi et elle avait payé plus que le double du prix, et Robert avait éclaté de rire, car voir sa sœur qui avait fait plusieurs fois le tour du monde se faire justement rouler par un chauffeur anglais, c'était par trop grotesque et ça n'avait encore jamais dû arriver même à l'Américain ou à l'Africain le plus inexpérimenté. Plus tard, tranquillement installés, ils avaient tout discuté et calculé, le prix du repas, et tout ce qu'il fallait encore acheter et régler, et Liz cousait, Liz n'aurait pas convenu pour un reportage, car elle n'avait pas du tout le profil qu'on réclamait actuellement, elle n'était représentative ni du "swinging London" ni de quoi que ce soit qui corresponde à ce qu'on attend d'une fille de vingt ans, elle n'avait tourbillonné nulle part et ne connaissait que le plaisir d'être avec Robert, car avant, il n'y avait eu pour elle que le travail, d'un bout de l'année à l'autre, et une chambre partagée avec une autre jeune fille, parce qu'une chambre pour elle toute seule aurait coûté trop cher. Ce soir-là elle travaillait à la confection d'une robe de plage pour une plage marocaine, et c'est alors qu'ils décidèrent d'appeler Klagenfurt pour dire à M. Matrei que tout était en ordre pour le "pas décisif", qu'Élisabeth avait été acceptée sans difficulté comme témoin de Robert, qu'il n'y avait pas de quoi se tracasser, que tout était au contraire très simple, et Robert et Élisabeth s'arrachaient alternativement le téléphone des mains, ils lui assuraient qu'ils pensaient à lui, et pour finir ils mirent le récepteur dans la main de Liz qui bredouilla

désemparée : *Grüss Gott, Vater, auf Wiedersehen*. C'étaient à peu près les seuls mots qu'elle connaissait en allemand. Élisabeth lui avait encore appris *Dummkopf*, de manière qu'aux moments appropriés elle connaisse un mot approprié pour Robert, et elle entendait souvent Robert prononcer le mot *Dummerle*, mais c'était un mot tendre et mystérieux qui lui était exclusivement destiné. Ils burent chacun un verre de bière brune, une sombre Guinness, Élisabeth éprouvait une joie songeuse en pensant à ces deux êtres, comment Robert avait-il réussi à faire le bon choix ? Après la bière elle allait bien dormir. Les deux jours qui suivirent elle alla faire des achats avec Liz, chez Harrods et dans quelques autres de ces grands magasins, et Liz racontait tout excitée qu'à l'*office* elle n'avait dit à personne qu'elle se mariait, ils allaient en faire, des yeux, car Liz avait seulement demandé ses vacances. C'est dans les grands magasins, où tout ravissait Liz comme une enfant, bien qu'elle voulût uniquement ce qui était sur la liste et qu'elle empêchât plusieurs fois Élisabeth de lui faire un cadeau, qu'Élisabeth avait commencé à se sentir mal, et arrivée à cet endroit du récit, elle s'interrompit brutalement et dit : Père, il faut aller au lit. Tes yeux se ferment tout seul. Et demain je veux aller de bonne heure dans la forêt.

Avant de s'endormir Élisabeth retrouva encore une fois toute son énergie, elle descendit doucement dans la cuisine et mit la table du petit-déjeuner, afin que M. Matrei puisse pour une fois commencer sa journée autrement, comme à une époque passée depuis longtemps, mais en pensée elle était encore à Londres, dans ces grands magasins labyrinthiques et non dans l'harmonie familiale d'un album de souvenirs, avec des petits pains frais et du café au lait brûlant. Mais pourquoi donc s'était-elle sentie mal tandis qu'elles montaient et descendaient les escaliers roulants, longeant des centaines de milliers de marchandises, et dans la *coffee shop*, où elles durent faire la queue longtemps pour obtenir du thé et des œufs au jambon, elle fut prise d'un accès de panique, et Liz par bonheur parvint à trouver deux places l'une à côté de l'autre, entre d'horribles vieilles qui avaient des assiettes remplies de gâteaux et de sandwiches et engloutissaient avec délectation des mets peu délectables, et bavardaient et jacassaient comme si c'eût été le lieu le plus confortable du monde, des vieilles femmes dont beaucoup, pas plus âgées qu'Élisabeth, avaient vieilli différemment, informes et vêtues de façon ridicule. Élisabeth ne toucha pas à ses œufs, elle devait être terriblement pâle, car Liz dit tendrement : Je me rends compte

que tu dois être complètement épuisée, tu dois avoir envie d'aller te reposer, je vais te conduire tout de suite à l'hôtel. Élisabeth répondit simplement : Oui, pardonne-moi, je n'en peux plus. Tout en marchant, tandis qu'elles réfléchissaient à ce qu'elles pouvaient remettre au lendemain, Liz dit timidement : Je comprends bien que Londres n'est pas Paris ou New York, et nous savons aussi tout le travail que tu as eu, je crois que pour toi c'était un assez gros sacrifice de venir, mais sans toi Robert ne serait pas content et moi non plus, et alors j'aimerais tellement te dire que je sais très bien que si Robert m'a – que tout, sa décision, tout dépendait de toi, et je t'aime bien, mais ce n'est pas à cause de ça. Je t'aime vraiment beaucoup.

Élisabeth la prit rapidement dans ses bras avec reconnaissance, car il y avait du vrai, Robert effectivement lui avait demandé si Liz lui convenait, et elle n'avait pas exprimé d'avis, mais donné à entendre que Liz lui plaisait, et voilà qu'elle se retrouvait avec une belle-sœur, *Schwägerin*, le mot allemand était assez effrayant, et elle pensait qu'elle aurait préféré avoir une *sister in law*, une sœur par la loi.

Quand il était question de Paris il fallait qu'elle fasse attention. Liz était une fois allée passer un week-end à Paris avec Robert, et elle avait trouvé ça "super". Élisabeth l'écoutait en riant, car son Paris à elle était loin d'être "super", mais elle aussi avait eu sa première rencontre avec Paris, et certes, elle n'aurait pas choisi ce qualificatif, mais elle était forcée de penser involontairement que vingt-cinq ans plus tôt, Paris aussi avait été merveilleux, à l'époque où la ville n'avait pas encore le pouvoir d'engloutir ses différentes existences et tant d'autres êtres. Il n'y avait plus aucun lieu qui ne fasse mal à Élisabeth, mais cette gentille petite créature avait encore devant elle tant de villes à admirer, et dans son enthousiasme elle les trouverait toutes excitantes et belles.

Elle n'avait pas besoin de suivre dès le matin le Höhenweg jusqu'au lac, c'était peut-être trop, mais elle pouvait monter voir le garde forestier ou au moins aller jusqu'au Calvaire, cela faisait des semaines qu'elle n'avait ni marché ni respiré d'air frais, et M. Matrei était habitué, il savait qu'Élisabeth "s'épuisait" chaque fois qu'elle rentrait au pays, qu'elle évitait la ville et qu'elle allait dans la forêt qui commençait derrière la maison. Autrefois ils allaient souvent marcher ensemble, et cette fois encore elle retourna faire une promenade avec lui, mais sa promenade du matin, elle la

fit seule, car d'après M. Matrei c'était de la course, et il ne pouvait plus soutenir ce rythme.

Dans la nuit Élisabeth se réveilla en sursaut, elle se croyait encore à Londres, et il ne fallait pas qu'elle dise à son père, et à Robert non plus, jamais, à quel point elle s'était sentie mal, surtout une fois qu'ils avaient été partis tous les deux, quand, de manière irraisonnée, elle s'était mise à penser qu'elle avait maintenant perdu Robert, car lorsque quelques heures plus tard elle voulut elle aussi prendre son avion, il apparut qu'il y avait un problème pour son vol, et à l'agence de l'hôtel il fut tout à fait impossible d'obtenir des renseignements sur ce qu'on pouvait faire, étant donné que tout était complet depuis longtemps. On invoquait juillet, la saison, les charters. Des groupes entiers avaient dû s'emparer de ces avions, et elle dut rester dix jours dans cet hôtel, elle passait presque tout son temps dans sa chambre, allongée sur son lit, et elle lisait, se faisait apporter un thé et un sandwich, à côté il y avait toujours des hommes qui murmuraient, un jour elle vit sortir un Pakistanais, puis, la nuit, comme elle pensait que quelqu'un frappait à sa porte, elle tenta prudemment de découvrir ce qui se passait, mais ce n'étaient que deux Pakistanais qui venaient voir son voisin et les murmures reprurent. Dans les couloirs traînaient des Espagnoles, mornes, désœuvrées, les garçons d'étage étaient des Indiens, des Philippins, des Noirs, une fois il se trouva parmi eux un vieil Anglais, mais même les clients étaient tous originaires d'Asie ou d'Afrique, et dans les grands ascenseurs elle circulait au milieu d'une foule silencieuse, seule femme blanche, et c'était tout à fait insolite en ce lieu, près de Marble Arch et de Hyde Park. Elle n'avait jamais été angoissée en Asie ou en Afrique, où elle aimait être seule et s'éloigner quand elle voyageait avec d'autres personnes, car elle était alors quelque chose comme "la femme qui fait cavalier seul", mais pas ici, tout était trop stupide, ils étaient tous complètement stupides, rien ne marchait, clients et employés se faisaient comprendre dans un anglais limité à quelques tournures, et celui qui en utilisait une de plus, on ne le comprenait plus, ce qu'on parlait ici n'était pas une langue vivante, mais une sorte d'espéranto, et l'inventeur de cette langue internationale aurait sans doute été surpris de voir que ça fonctionnait déjà, d'une autre manière bien sûr, mais tout de même, et elle perdait aussi rapidement ses connaissances en anglais et se servait de ce maudit espéranto quand elle achetait des journaux ou des cigarettes ou posait de nouvelles questions concernant son vol. Une fois, elle s'installa au bar pour voir quel genre

d'hommes traînaient par là et si l'un d'entre eux était possible, mais on allait fermer, on n'arrêtait pas de tout fermer, et après on pouvait s'installer dans une pièce voisine éclairée par une lumière criarde et qui ressemblait à une salle de conférences loupée, quelques gouttes de whisky dans un verre, ou une bière, d'accord, mais la difficulté surgit au moment de payer. Élisabeth, qui n'avait pas envie durant ces jours d'apprendre ce que représentait la petite monnaie, dit en prenant quelques pièces dans sa bourse : Je vous en prie, prenez ce qui vous revient. Elle ne savait pas où s'en était allé son Londres d'antan, tout ce qui lui avait plu autrefois. Cette caricature d'une grande ville par la grande ville la perturbait, elle se mettait en colère dans Oxford Street quand elle fendait ces masses humaines, rencontrant des groupes formés par les sectes religieuses qui chantaient, et une fois elle se fit rapidement conduire en taxi jusqu'au Westminster Bridge, et elle eut un moment de tranquillité sur le pont et elle poursuivit sa marche et fit quelques allées et venues sur l'autre bord de la Tamise qui lui révéla tout, comme une fois déjà, et pourtant c'était différent. Elle n'avait pas besoin de voir Londres, cela lui était égal, elle était fatiguée, elle voulait partir et rentrer chez elle, elle voulait aller dans la forêt et marcher jusqu'au lac, et elle télégraphia à son père, espérant qu'il comprendrait qu'elle n'était retenue ici que par un problème absurde et qu'il ne se fâcherait pas. Après de nombreux *I am sorry* et *I don't know*, termes les plus importants de cet espéranto, elle finit par avoir son vol, mais seulement jusqu'à Francfort. Elle débordait tant de bonheur qu'elle arriva avec une heure d'avance à Heathrow où elle attendit ensuite encore des heures parce que le vol à destination de Francfort avait du retard, et à Francfort elle n'attendit pas mais se démena pour faire modifier son billet encore une fois et y faire inscrire Vienne, et à Vienne elle se rendit directement à la gare du Sud, là elle arriva encore en avance et à la mission de la gare elle demanda à une religieuse la permission de s'allonger, car elle craignait de s'écrouler sur le quai, elle resta étendue, épuisée, sur un lit de fortune et but un verre d'eau, non, elle n'avait pas de réservation, elle venait de Londres, et tout s'était passé en dépit du bon sens, c'était là le bénéfice qu'on retirait de tout ce progrès. Élisabeth donna à la religieuse cent schillings pour la mission, et la femme lui promit de négocier avec le contrôleur pour qu'elle obtienne une place, et s'il lui restait de quoi donner un petit pourboire à l'homme, ça marcherait sûrement. Élisabeth fut soulagée, c'étaient à nouveau des sons familiers – mais oui, volontiers, ce n'était pas un problème, et quand le train

sortit de la gare du Sud, elle ne fit plus que simuler un malaise ensommeillé, pour faire plaisir au contrôleur, car elle s'était aussitôt sentie bien, tout ce cauchemar prenait fin, puisque quelques heures plus tard elle allait s'arrêter dans des gares connues et serait bientôt à la maison.

Le matin elle se réveilla trop tard pour le petit-déjeuner, M. Matrei travaillait déjà au jardin, elle avala en vitesse une tasse de café et cria toute contente : Je serai bientôt rentrée, je ne veux pas exagérer dès le premier jour ! Elle essaya le sentier n° 2, mais le "belvédère" ne lui plaisait plus, alors elle essaya de rejoindre le sentier n° 1 pour aller aux étangs. Mais là, si près de la ville, il y avait aussi des gens qui se promenaient, et des enfants bruyants, c'était un peu décevant, mais dès demain elle ferait les grandes randonnées jusqu'au lac, et elle pouvait aussi emporter son maillot de bain et nager, après.

Elle mangea une bricole avec son père, et il s'étonnait toujours qu'à la maison Élisabeth se contente de "bricoles", car il imaginait sa vie faite de déjeuners et de dîners raffinés, de champagne et de caviar, et d'après ce qu'elle racontait, il ne pouvait pas imaginer autre chose, parce que dans ses récits apparaissaient uniquement ces merveilleux restaurants et des gens célèbres et intéressants, et toutes ces histoires étaient vraies, mais les autres, elle les laissait de côté, celles qui se prêtaient mal à être racontées et où l'on ne pouvait caser ni champagne ni homme célèbre, mais rien que des collègues et des intrigues dans la confusion d'un quotidien éreintant, avec le travail et les rendez-vous, l'abus de café et les sandwiches qu'on a du mal à avaler, avec des discussions, des valises qu'à peine défaites il fallait déjà refaire. Tracas de toute sorte, inimaginables pour M. Matrei dont l'existence quotidienne s'écoulait tranquillement sous la charmille et qui n'était informé de quelques bouleversements que par les télégrammes et les lettres de ses enfants, cartes postales de pays étrangers avec leurs amitiés, appels téléphoniques, toujours au moment où il voulait écouter les informations, et Élisabeth déclarait pourtant de façon convaincante qu'ici, avec lui, elle trouvait que la nourriture était meilleure, qu'elle préférait deux saucisses et un peu de fromage plutôt que de manger dans un restaurant chinois à Paris. Comme M. Matrei n'avait encore jamais mangé chinois et que la Chine avait pour lui quelque chose d'insolite, il acquiesçait d'un air compréhensif, il comprenait très bien, et il se promenait avec elle dans le jardin, cueillait pour elle les premières griottes et des cassis, car toute l'année cette enfant

mangeait n'importe quoi, et les fruits de son propre jardin étaient tout de même plus sains que ces produits étrangers qu'on trouvait sur les marchés, mais il allait faire en sorte que dans quelques jours elle ait meilleure mine. Car cette fois, elle n'avait pas bonne mine Cette manie anglaise de boire du thé lui donnait aussi à réfléchir, sûrement un vrai poison, le thé était peut-être bon quand on était malade et qu'on avait pris froid, mais du thé toute la journée ! Robert était certainement plus raisonnable, et le mariage allait mettre de l'ordre dans sa vie, mais Élisabeth négligeait sa santé, et il était fier de voir qu'elle avait réussi dans la vie, mais il craignait toujours qu'elle mène une existence déraisonnable.

L'après-midi ils firent ensemble un morceau du Höhenweg 1, puis M. Matrei, qui connaissait la forêt mieux qu'elle, abandonna les sentiers numérotés, et ils rentrèrent par un détour qu'elle ne connaissait pas, elle était assez épuisée, l'allure était trop lente pour elle et, comme souvent déjà, ils avaient parlé de l'avenir. L'avenir signifiait pour M. Matrei se livrer à des réflexions sur les dispositions à prendre pour les enfants, et étudier encore la question de savoir si Élisabeth ne changerait jamais d'avis au sujet de la maison, mais elle n'avait toujours pas changé d'avis, et c'était donc Robert qui hériterait de la maison. Quand M. Matrei s'arrêtait, il demandait : Allez, montre-moi que tu n'as pas tout oublié. Qu'est-ce que c'est que cet arbre, et quel âge a-t-il ? À quoi reconnaît-on son âge ? Élisabeth connaissait ces questions, mais elle avait de plus en plus de mal à y répondre, autrefois déjà la nature l'ennuyait, et elle était incapable de reconnaître un frêne. Même sur le sentier affecté aux leçons sur la forêt, où, pour les écoliers, chaque arbre important portait un écriteau avec son nom allemand et son nom latin, son origine, ses caractères particuliers, elle lisait les inscriptions avec un intérêt fugitif, mais elle aimait mieux marcher vite en pensant à toutes sortes de choses. Ce qui l'intéressait le plus, c'étaient les itinéraires, les croisements, les bifurcations et les indications horaires, par exemple le temps qu'il fallait, partant du croisement du 1 et du 4, pour aller jusqu'à la Zillhöhe, et comme il ne lui fallait jamais aussi longtemps que le temps indiqué, elle ne s'occupait que de l'heure et du temps qu'elle mettait réellement. Elle ne serait jamais allée dans la forêt sans montre, parce que toutes les dix minutes il fallait qu'elle regarde l'heure pour calculer depuis combien de temps elle était en route, le chemin qu'elle avait fait et combien de temps elle devait encore prévoir.

Ce soir-là, elle alla se coucher tôt et s'endormit tout de suite, c'était la première détente, la fin d'une crispation, elle avait été crispée trop longtemps pour rester debout, et le matin, elle fut la première levée, prépara le petit-déjeuner, écrivit quelques lignes pour son père et rejoignit par la Kellerstrasse l'autre extrémité, plus isolée, du chemin n° 1. Elle ne rencontra pas une âme, car quand ils sortaient leurs enfants et leurs chiens, les gens ne dépassaient pas l'orée de la ville, et les randonnées, personne n'en faisait plus, tout le monde prenait sa voiture pour aller au lac, comme partout. Étant enfants ils avaient toujours fait ces chemins à pied avec leurs parents, parce qu'il ne serait jamais venu à l'idée de M. et M^{me} Matrei de prendre ne fût-ce que le tramway, à la rigueur pour rentrer, ou quand il pleuvait, mais on allait au lac à pied, et ils évitaient la grande plage municipale, ils poursuivaient toujours leur randonnée jusqu'à la petite plage de Maria Loretto. Pour Élisabeth le lac et Loretto étaient indissolublement liés, bien que, petite fille, elle eût longtemps refusé les promenades comme une charge pesante, superflue, inconfortable, et qu'elle eût seulement repris goût à la marche depuis que toutes les villes tellement "super" lui faisaient voir la forêt autrement, comme l'unique petit coin de monde encore tranquille, où personne ne l'envoyait découvrir quelque chose d'utilisable, et où personne ne pouvait la poursuivre avec des télégrammes et des exigences de toute sorte.

C'était une journée maussade, elle avait un vieil imperméable sur le bras, les vieilles chaussures qu'elle laissait toujours à Klagenfurt quand elle repartait, mais elle avait oublié de mettre des chaussettes de Robert ou de son père, et elle glissait dans ses chaussures, à cause de ses bas fins, et elle avançait en trottant doucement.

Dans cette forêt elle n'était pas chez elle, elle devait sans cesse reprendre à zéro la lecture des cartes de grande randonnée, car elle ne connaissait pas le mal du pays et ce n'était jamais le mal du pays qui la faisait revenir à la maison, il n'y avait jamais eu de transfiguration, si elle revenait, c'était à cause de son père, pour elle comme pour Robert, c'était une évidence.

Quand elle était partie à Vienne pour commencer à travailler, elle avait déjà senti ce fiévreux appel du lointain, une vive impatience, une agitation, et si elle travaillait tant et tellement bien, c'était uniquement parce qu'elle

travaillait en vue d'un miracle, le miracle de partir loin d'ici, au début elle n'avait pas une idée claire de son avenir, mais avec son énergie elle obtint qu'on la laisse téléphoner et taper à la machine dans une salle de rédaction, pour une de ces revues promptement fondées après la guerre et qui eurent vite fait de disparaître, et elle écrivit bientôt de petits reportages, sans savoir qu'elle n'avait aucun talent particulier pour écrire, mais personne ne s'en apercevait, les autres ne faisaient pas mieux. En revanche, son ardeur rayonnante était si convaincante qu'on la trouva douée, et c'est pourquoi elle fit la connaissance d'une foule de gens, courut à droite à gauche avec des photographes, travailla péniblement à l'élaboration d'une story ou de textes accompagnant ses photos, connut de plus en plus de gens et se fit apprécier. Elle n'avait pas fait de vraies études et, désespérée, pensait de temps en temps qu'elle allait pour finir être obligée de s'inscrire à l'université, mais pour elle il était déjà trop tard et elle croyait si fort au miracle qu'elle comprenait tout avec une grande rapidité, ce qui la faisait passer pour intelligente, alors que, n'ayant que des connaissances extrêmement superficielles dans de nombreux domaines, elle se contentait de saisir les sujets d'actualité sur lesquels quelques-uns de ses amis avaient des connaissances réelles. Puis par hasard elle fit un premier voyage avec un photographe qui tomba malade en route, et elle, préoccupée de cette story si importante, se mit à photographier, saisissant toujours tout avec la même rapidité. Ainsi furent posés par hasard les rails qui devaient guider sa vie, car elle photographiait mieux qu'elle n'écrivait, mais elle ne pouvait pas le savoir, ni deviner que par ce moyen, elle allait faire son chemin et même s'élever très haut. Et la question ne fut tranchée que lorsqu'un photographe allemand, Willy Flecker, qui à l'époque avait déjà un nom et un jour n'en eut plus du tout, vint à Vienne et, après une brève collaboration, l'emmena à Paris, lui donna encore quelques leçons, et à Paris il lui fit connaître Duvalier, qui était le seul photographe éminent de renommée mondiale depuis des décennies et qui s'intéressa à la petite *Tyrolienne*, comme il l'appelait pour plaisanter. Élisabeth, sortie du néant, issue d'une salle de rédaction d'amateurs à Vienne, commença peu de temps après à voyager avec le vieil homme, comme assistante, élève, secrétaire, bientôt comme collaboratrice indispensable, et le rêve d'enfant qu'elle avait fait à Vienne n'était plus un rêve, mais se trouvait transposé dans le champ d'une réalité qui au début la subjuguait. Avec Duvalier elle alla en Perse, en Inde et en Chine, et quand ils rentraient en France pour

finir le nouveau livre qu'il écrivait, elle faisait grâce à lui, bien qu'il fût le travailleur le plus acharné qu'elle eût jamais connu, l'exploitant elle aussi avec acharnement, la connaissance de tous les gens que M. Matrei appelait "Dieu et le monde", Picasso et Chagall, Stravinsky et Julian Huxley, Hemingway aussi bien que Churchill, qui, de simples noms qu'ils étaient, devinrent pour elle des relations et des personnes qu'on ne se contentait pas de photographier, mais avec qui on allait au restaurant et qui même, parfois, vous téléphonaient, et dès les premiers dividendes que lui eut fait parvenir Duvalier, prudent mais peut-être aussi avare, elle avait compris que, plutôt que vingt robes bon marché, il valait mieux en avoir trois de Balenciaga ou de cet autre grand couturier qui par la suite, pendant une brève période, montra pour elle un autre genre de goût et étudia et mit en valeur son originalité, et même si elle était possédée par le travail et ne pensait à rien d'autre que faire toujours mieux, elle finit par avoir du style, de la "classe", comme disait son ami allemand, car elle ne portait plus et ne faisait plus que ce qui lui allait exactement. De la longue et sèche petite Matrei, qui, jeune fille, ne pouvait guère plaire à Vienne, les Parisiens firent un "type", qui ne passa pour beau et intéressant que beaucoup plus tard, et c'est pourquoi à Vienne elle avait eu la malchance d'être seulement appréciée, les hommes la considérant comme une personne insignifiante. Alors que, à plus de vingt-trois ans, elle fréquentait toujours en amie appréciée un cercle d'hommes importants sans susciter la moindre jalousie chez leurs femmes et chez leurs maîtresses, elle prit la décision de mettre fin à cette situation pénible. Elle hésita un moment entre Léo Jordan, médecin dont la carrière commençait, et Harry Goldmann, qui n'était pas médecin, mais à qui on attribuait un grand nombre de maîtresses, après quoi elle se décida pour Goldmann parce qu'il lui plaisait mieux. Ce fut une décision tranquille, froide, et quelques mois après, elle entendit raconter, à la suite d'une indiscretion, mais sans en être fâchée, que l'actrice X avait dit à son ami Y, qui le redit à Z, l'admirateur d'Élisabeth, qu'elle était complètement frigide, bien que tout à fait charmante. Elle y réfléchit avec étonnement, c'était sûrement exact, car même si elle ne croyait pas Goldmann capable de ces commérages, mais bien tel ou tel autre avec qui il lui était aussi arrivé d'essayer, ces hommes ne pouvaient tout de même pas savoir qu'elle allait à eux comme on se rend dans une salle d'opération pour se faire opérer de l'appendicite, pas vraiment inquiète, mais sans enthousiasme, confiante et certaine que le chirurgien expérimenté, dans son cas l'homme expérimenté,

se tirerait rapidement d'une pareille brouille. Sans jouer la moindre comédie, elle avait ensuite toujours témoigné à ces hommes, Goldmann et les autres, une cordialité et une amitié neutres, elle n'était pas de ces filles qui brisent les couples et les liaisons ou s'accrochent aux hommes avec des exigences et des sentiments, car le lendemain rien n'existait plus pour elle de ce qui s'était passé le soir ou l'après-midi du jour précédent, et c'est seulement quand elle fit à Paris la connaissance de Trotta qu'elle se transforma complètement, au point de trouver incompréhensibles Vienne et son comportement de l'époque. Qu'elle fût allée au lit, indifférente, avec n'importe qui, dans le simple but, pensait-elle, de faire plaisir à un homme, et sans douter le moins du monde qu'elle lui fit réellement "plaisir", elle était désormais incapable de le concevoir, car dès le premier instant elle voulut plaire à Franz Josef Trotta et elle connut les craintes et les angoisses de la femme. Elle commença à tout mettre en œuvre pour le conquérir et le garder, se refusant pourtant, avec lui, à toute espèce de jeu, car comment faire en sorte que cet homme étrange et hautain s'intéresse à elle, puisqu'elle se trouvait tout à coup complètement inintéressante et ne savait pas ce que signifiait son comportement ironique, que pendant cinq minutes elle interprétait dans un sens favorable, et cinq minutes après dans un sens défavorable. Les premiers jours, elle-même cherchant et fuyant Trotta, lui la cherchant et la fuyant, furent la fin de l'époque où elle était une jeune fille, le début de son grand amour, et même si plus tard, selon son point de vue du moment, elle se dit que c'était un autre grand amour qui avait été son grand amour, Trotta était cependant, après plus de deux décennies, sur ce Höhenweg numéro 1, une fois de plus le grand amour, le plus insaisissable, et en même temps le plus difficile, chargé de malentendus, de querelles, d'incompréhension, de méfiance, mais au moins il l'avait marquée, pas au sens habituel, non parce qu'il avait fait d'elle une femme – un autre aurait pu le faire aussi bien –, mais parce qu'il lui avait fait prendre conscience de beaucoup de choses, à cause de son origine, et parce que lui, un homme vraiment exilé et perdu, la transforma, elle, une aventurière qui dans la vie attendait Dieu sait quoi du monde, et en fit une exilée, parce que, après sa mort seulement, il l'entraîna lentement dans le déclin, l'éloigna des miracles et lui fit reconnaître l'éloignement de l'exil comme une prédestination.

C'est ce qu'il y avait eu d'essentiel dans cette relation, mais il s'y ajoutait autre chose. Tout dépendait toujours de l'endroit où l'on cherchait

l'essentiel, et Élisabeth alors n'avait pas pris garde à toutes les phrases de Trotta, lui qui était issu d'une race légendaire, où l'on "n'oubliait rien", et il lui avait également raconté que son père un jour avait lui aussi cessé de comprendre son époque, et fini par poser cette question : Où aller à présent, moi, un Trotta ? Quand le monde connut un nouveau déclin – pour un Trotta, en 1938, et il était l'un de ceux qui avaient dû une fois encore se rendre à la crypte des Capucins, et connaissaient le sens des mots "Dieu nous garde", mais qui auparavant avaient tout fait pour faire tomber la dynastie des Habsbourg. Mais l'essentiel, c'était que Trotta faisait douter Élisabeth de ce qu'elle faisait : après la mort de Duvalier, elle commença à travailler pour le meilleur des magazines français, et il l'empoisonna lentement, l'obligeant peu à peu à s'interroger sur son métier. Un jour qu'elle était venue chez lui en larmes et désespérée parce qu'un de ses amis, qu'elle ne connaissait pas particulièrement bien, mais parmi tous ces gens elle avait toujours tant d'amis, avait été tué à Budapest dans les combats de rue alors qu'il prenait des photos, perdant son sang, sa caméra à la main, Trotta la laissa pleurer et garda un silence obstiné. Puis elle-même et la rédaction, et surtout la France la meilleure, la plus consciencieuse, perdirent trois photographes et un reporter en Algérie et deux journalistes à Suez, et là Trotta lui dit : La guerre que vous photographiez pour les autres, pour le petit-déjeuner, elle ne vous épargne pas non plus. Je ne sais pas, mais je suis incapable de verser une larme sur tes amis. Quand on se précipite dans le feu pour rapporter quelques bonnes photographies de la mort des autres, quand on a ce genre d'ambition sportive, on peut mourir aussi, il n'y a là rien de particulier, ce sont les risques du métier, c'est tout ! Élisabeth avait perdu toute contenance, car tout ce qu'ils faisaient à ce moment-là, elle le considérait comme la seule attitude juste, il fallait que les gens apprennent, de façon précise, ce qui se passait là-bas, et il fallait qu'ils voient ces photos pour "être secoués, réveillés". Trotta dit seulement : Ah bon, il le faut ? Ils le veulent ? Réveillés, seuls le sont ceux qui peuvent imaginer tout ça sans vous. Tu crois vraiment qu'il faut me faire des photos de villages détruits et de cadavres pour que je me représente ce qu'est la guerre, ou bien de ces enfants indiens pour que je sache ce qu'est la faim ? Qu'est-ce que cette prétention stupide ? Et celui qui ne sait pas, il feuillette vos séries de photos bien réussies, en esthète ou simplement écoeuré, ce qui dépend probablement de la qualité des clichés, tu dis souvent à quel point la qualité est importante, et si on t'envoie partout, n'est-ce pas parce que tes

photos possèdent cette qualité ? demanda-t-il avec un léger mépris. Élisabeth argumenta, pleine de fougue, intelligente dès le premier instant de désarroi, mais pour la première fois quelqu'un l'avait déstabilisée, et elle dit d'un air de défi : Et pour te montrer que je prends les choses au sérieux, je vais m'en aller, et par conviction, je demanderai à André de m'envoyer en Algérie, jusqu'à maintenant il a toujours été opposé à ce que je parte, mais je ne vois pas pourquoi on m'épargnerait ce qu'on n'épargne pas aux hommes. Il n'y a plus un seul domaine où ce soit comme ça, nulle part, et depuis longtemps !

Trotta était alors avec elle dans une phase particulière, il l'aimait comme un être qu'on va perdre, avec angoisse et désespoir, avec l'inquiétude qui d'habitude la caractérisait, elle, dans son amour pour lui, et il lui demanda de ne pas partir. Ne pars pas Élisabeth, ne pars jamais, cela n'est pas bien, je sais ce que tu veux dire, mais cela n'a pas de sens, tu t'en rendras compte toi-même. Toi et tes amis, ce n'est pas ainsi que vous mettrez fin à cette guerre, les choses évolueront autrement, vous n'arrangerez rien, je n'ai d'ailleurs jamais pu comprendre les hommes qui peuvent regarder ce pâle reflet de la réalité – non, cette réalité falsifiée, dont on fait la plus monstrueuse irréalité, on ne regarde tout de même pas les morts pour stimuler son sens moral. Quand j'étais au Soudan, la seule chose que j'aie remarquée, c'est une inscription qu'on voyait partout, destinée à tous ces Blancs, les seuls à ne pas connaître la pudeur, et notifiant qu'il était interdit sous peine de punition sévère de photographier des *human beings*. Le Nil et tout le reste, je l'ai oublié, mais pas cette interdiction.

Bien qu'Élisabeth s'obstinât à défendre l'importance de ce qu'ils faisaient et discutaient, elle et les autres, l'importance de leur action pour protéger contre les attentats les gens menacés et faire passer la frontière aux Algériens, les emmener dans un pays sûr, principalement en Italie, elle commença à cette époque imperceptiblement à voir son travail avec d'autres yeux, car, étant donné qu'elle avait toujours la tête pleine des événements du jour, elle n'avait jamais réfléchi aux formes plus délicates de justice et d'injustice, comme Trotta l'avait fait, et elle garda le soupçon qu'il y avait dans son travail quelque chose de blessant, et que Trotta, qui n'avait pas raison, avait cependant raison sur un point, car entre les photos montrant des gens qui se jettent par la fenêtre, des accidents de trains, des mères en larmes et d'horribles bidonvilles, et les images envoyées de tous les endroits où on faisait la guerre, y avait-il une si grande différence, et s'il

n'y avait pas eu tant de photographes pour faire des vraies photos, on aurait pu avec la même habileté fabriquer les clichés, tout comme un habile faussaire peut faire un faux à partir d'un original sans s'exposer au danger d'un échec, et sans que lui vienne à l'esprit d'autre idée que celle de bien exécuter ses faux. Les séries de photos que l'on publiait n'étaient presque jamais trafiquées, mais il arrivait maintenant à Élisabeth de les voir autrement, en particulier les dernières photos du jeune Pedrizzi qui peu de temps après, en compagnie de quelques Algériens et d'un autre Français – des gens qu'on ne pleurait qu'accessoirement, car dans la presse on ne connaissait que Pedrizzi dont on fit le héros de quelques articles nécrologiques – avait péri dans une explosion. Trotta ne cessait pas de la railler, elle et sa jeune et solide foi. Il faut bien que les gens lisent, d'ailleurs, ils savent déjà tout avant d'avoir lu. Et toi aussi tu lis, comme si tu n'avais pas d'autre moyen de t'informer, tous les rapports sur les séances de torture, ils se ressemblent tous, et tu lis ça et tu sais que c'est vrai, inhumain, que cela doit cesser, et tu aimerais peut-être même prendre des photos, pour permettre à des centaines de milliers de personnes de voir une séance de torture. Il ne suffit pas de savoir ! Élisabeth ne lui jeta pas à la tête le livre qui venait de la bouleverser, car elle le manqua et le livre glissa de côté par-dessus son épaule. Trotta la prit dans ses bras, la secoua : Tu comprends tout de travers, mais toi, il ne faut pas que toi, tu comprennes de travers. Je dis seulement que c'est une prétention sans borne, que c'est bas et ignoble de prétendre montrer à un être humain la souffrance d'autres êtres. Dans la réalité, c'est tout différent. Alors, faire ce genre de chose uniquement pour que les gens, oubliant un instant leur tasse de café, murmurent oh, comme c'est affreux ! et il y en a quelques-uns qui au moment des élections iront donner leur voix à un autre parti, mais ils le feraient de toute façon, non ma chère, ce n'est pas moi qui considère que les hommes sont fondamentalement mauvais, dénués de toute possibilité de comprendre quoi que ce soit, et qu'ils sont perdus pour toujours, c'est toi qui le fais, sinon tu ne penserais pas qu'en plus de quelques préceptes, ils ont besoin de reportages et de "matériel dur", comme dit ton Willy.

Élisabeth dit : Pour la dernière fois, je te le répète, ce n'est pas mon "Willy", et il faut bien que les gens finissent par entendre raison. Pour cela je ferai ce que je pourrai, même si c'est peu de chose.

Oh mais quelle, quelle raison entendraient-ils s'ils ne l'ont pas fait jusqu'à présent, et si les siècles n'ont pas suffi à les amener à la raison, que

ne faudra-t-il pas pour t'amener, toi, à la raison ?

Mais je les admire tous, tous ces Français qui luttent avec eux pour la liberté et l'indépendance... je pense que pour l'Algérie il n'y a rien de plus important que la liberté... Comme Trotta riait, elle se mit à bredouiller de colère et d'impuissance, et il dit : N'oublie pas que je suis français, il n'y a là rien d'admirable, petite, je serais prêt à partir immédiatement, car j'irais volontiers, avec ces maudits Français qui existent dans ton admiration, blanchir les mains qu'ils se sont salies, mais je ne veux pas qu'on m'admire. Et la liberté, oui, la liberté, quand elle arrive, elle dure à peine un jour et c'est un malentendu.

Mais tu n'es pas français, dit Élisabeth épuisée, tu ne comprends pas leur drame, tu ne les comprends pas.

Non, je ne les comprends pas, je ne veux pas les comprendre, on ne peut pas me demander, en plus, de les comprendre. Il me suffit d'être maintenant français, et de pouvoir reprendre possession d'un héritage que je n'ai pas choisi.

Tu vis dans un autre temps, dit-elle fâchée, je ne peux pas vivre et parler avec quelqu'un qui n'a fait que s'égarer dans une époque où il ne vit pas.

Je ne vis pas, vivre, je n'ai jamais su ce que c'était. C'est auprès de toi que je cherche la vie, mais je n'imagine pas que tu puisses me la donner. Tu as l'apparence de la vie, tu t'agites et tu t'éreintes pour toutes sortes de choses, et dans quelques années c'est tout juste si on saura à quoi ça a servi.

Avant la fin de la guerre d'Algérie, Élisabeth et Trotta s'étaient séparés, et, encore accablée, alors que tous les autres passaient depuis longtemps à l'"ordre du jour", Élisabeth voyait ce que déjà la liberté menaçait de devenir, et elle rentra déprimée de la nouvelle Algérie, disant néanmoins à tous que c'était extrêmement intéressant, et avec des restrictions prudentes elle écrivait toutes sortes de choses positives, et elle relisait pendant des heures, avant de les faire prendre par quelqu'un, les textes qu'elle rédigeait pour ses photos, passant la frontière du premier mensonge dont elle eût conscience, mais elle ne pouvait plus parler avec Trotta qui avait un jour changé d'hôtel sans laisser d'adresse. Beaucoup plus tard elle lut par hasard un essai "Sur la torture", écrit par un homme qui avait un nom français, mais qui était autrichien et vivait en Belgique, et elle comprit alors ce que Trotta avait voulu dire, car là se trouvait exprimé ce qu'elle-même et tous les journalistes ne pouvaient exprimer, ce que ne pouvaient dire non plus les

victimes qui avaient survécu et dont on publiait les dépositions dans des documents rédigés à la hâte. Elle voulut écrire à cet homme, mais elle ne savait pas quoi lui dire ni pourquoi elle voulait lui dire quelque chose, car il lui avait manifestement fallu des années pour percer la surface d'événements horribles, et, pour comprendre ces pages qui seraient lues par un petit nombre, il fallait s'appuyer sur autre chose que sur une petite frayeur passagère, car cet homme essayait de découvrir dans la destruction de l'esprit ce qui lui était arrivé et de comprendre comment un être humain avait pu se transformer et continuer de vivre, anéanti et conscient.

Elle ne parvint jamais à écrire cette lettre, elle se contenta d'éviter certaines missions qu'on voulait lui confier. André lui demanda un jour, amusé : Tu as peur, Élisabeth ? Et elle dit, évitant son regard : Non, mais je ne peux pas, je suis incapable d'expliquer pourquoi. Ça va peut-être passer, mais j'ai des doutes, de nos jours c'est une honte. André, qui avait déjà un téléphone à la main et ne l'entendait plus parler de sa honte, dit, ne sachant plus où il en était après son coup de téléphone : Tu devrais te détendre un peu, parce que, à supposer que tu aies envie de savoir ce que je pense, mais oublie ça tout de suite pour ne pas devenir prétentieuse, tu es beaucoup plus courageuse que ces messieurs qui, lorsqu'ils montrent du courage, sont en fait simplement ambitieux ou se composent un courage. En ce qui te concerne, ça va passer, je t'ai un peu trop demandé, je suis une canaille, tu le sais bien, et je vous exploite comme je peux, mais j'en suis conscient, et si je n'étais pas une canaille, à quoi ressemblerait notre célèbre magazine ?

Merci, canaille, dit Élisabeth en souriant, je savais d'ailleurs depuis longtemps que tu es une canaille, mais ça ne me déplaît pas de travailler pour des canailles de ton espèce, quant à la question de prendre du repos, justement maintenant – je ne sais pas. La nuit porte conseil, je te tiendrai au courant.

Élisabeth quitta le Höhenweg et coupa en direction de la Zillhöhe, vers les bancs qu'on avait installés pour les promeneurs fatigués, en quête de repos, et qui ne venaient plus. Elle porta son regard vers le lac qui s'étendait en bas dans la brume, et au-delà des Karawanken, où, droit dans le prolongement, avait dû un jour se trouver Sipolje, d'où venaient ces Trotta et où il devait encore en exister quelques-uns – elle songea à ce joyeux et colossal Slovène qui était un jour venu voir Trotta. Franz Josef lui dit que c'était son cousin, et que son père était presque un paysan. Elle se rappelait seulement la tendresse inhabituelle de Trotta envers ce cousin, même quand

il redevenait ironique, ne voulant surtout pas montrer son émotion, et elle dit un jour distraitement : J'ai dû le rencontrer une fois à Vienne, quand il était un tout jeune homme, mais je me trompe peut-être, il a une drôle de façon de me regarder, je ne sais pas de quoi parler avec lui, il est peut-être un peu limité ? Non, dit Trotta, sûrement pas, il est formidablement sain, je ne sais pas comment là-bas, chez nous, ils ont réussi à ne pas se tromper et à garder cette santé. Je suis trop nerveux pour te regarder comme il le fait, je suis incapable de me regarder moi-même. C'est pour cette raison que je ne me rase pas pendant des jours, parce que rien que de me voir dans la glace, je pourrais me tuer.

Sur le chemin du retour elle n'y pensa plus, ce n'était pas une belle journée, ni une journée pour nager, mais demain ça pouvait s'éclaircir, et elle rentra, un peu déçue, parce qu'elle avait au départ de plus vastes projets et qu'elle n'était pas allée plus loin. Avant le dîner – M. Matrei mangeait toujours très tôt –, elle dit qu'elle allait en vitesse chercher une bière à l'*Einsiedler*, il devait exceptionnellement l'autoriser à boire une bière, dit-elle pour plaisanter, car M. Matrei n'avait jamais interdit quoi que ce soit à ses enfants, mais il aimait bien les voir faire comme s'il avait quelque chose à leur permettre et à leur interdire. Elle repartit très vite, en prenant la Teichstrasse. Avant d'arriver à l'auberge de l'*Einsiedler*, elle hésita, devant la dernière ou la première maison de la Teichstrasse, il y avait une vieille Volkswagen tout usée, et devant, une jeune femme qui la regarda s'approcher d'un air étonné et la salua. Élisabeth s'arrêta et salua, confuse, elles se donnèrent la main, elle connaissait la jeune fille, mais était incapable de savoir qui elle était au juste, et troublée l'autre dit : J'étais justement, je suis justement chez mon oncle Hussa, oui merci, ma tante et mon oncle vont bien, mais je dois tout de suite... Élisabeth se rappela soudain qui était cette nièce des vieux Hussa, c'était bien sûr Élisabeth Mihailovics qu'elle avait rencontrée deux ou trois fois à Vienne, et elle était donc ici en vacances, pourvu que ça ne fasse pas de complications, car elle n'avait aucune envie de rencontrer des gens et de parler de ses relations de Vienne. Les deux femmes s'assurèrent mutuellement que c'était une surprise, et que cet été, malheureusement, le temps n'était pas merveilleux. Élisabeth remarqua qu'il y avait aussi un jeune homme devant la voiture, occupé à mettre quelque chose dans le coffre et à le fermer à clé, et maintenant il attendait à l'écart, cette Mihailovics n'avait pas l'air disposée à lui présenter le garçon qui était vêtu comme un garde forestier et avait une

allure un peu primitive, et elle dit avec amabilité : Si vous voulez, vous pouvez m'appeler, faites mes amitiés à votre tante et à votre oncle, ils ne doivent plus guère se souvenir de moi, mais mon père, oui, merci, il va bien. Comme cette Mihailovics était de plus en plus gênée, elle prit adroitement congé : Excusez-moi, il faut que je me dépêche, j'ai une course à faire, bonnes vacances ! Elle poursuivit son chemin, contrariée, pourvu qu'elle n'appelle pas, et avant d'entrer à l'auberge, elle se retourna prudemment : ils montaient tous les deux dans la voiture qui avait l'air mûre pour la ferraille, et juste au moment où elle ressortait avec sa bière ils passèrent près d'elle, et Élisabeth, qui souriait et s'apprêtait déjà à faire signe, ne le fit pas, parce que l'autre Élisabeth regardait ostensiblement droit devant elle et faisait semblant de ne pas la voir. Au dîner elle demanda à son père ce que faisaient les Hussa, et son père dit sur un ton froid qu'il n'en avait aucune idée, des gens tout à fait convenables au demeurant, et Élisabeth raconta brièvement qu'elle avait rencontré leur nièce de Vienne, une personne très sympathique, un peu terne, elle l'avait connue à Vienne, chez des amis, quant à savoir ce qu'elle faisait ici avec un jeune paysan, elle ne voyait pas bien, car à Vienne elle lui était apparue toute différente, plutôt une intellectuelle, mais elle ne se rappelait pas les circonstances, et naturellement – elle était d'ailleurs dans le même cas – on ne s'habillait pas ici pour la forêt comme en ville, mais cette Élisabeth Mihailovics avait en elle-même quelque chose de si pauvre et de si triste, bien sûr, mais si, elle était issue d'une famille qui avait perdu sa fortune, mais qui devait tout de même avoir quelques relations, puis, tout cela n'intéressant guère M. Matrei, elle conclut : C'est tout à fait sans importance, pourvu qu'elle ne téléphone pas, de toute façon tu lui diras que je ne suis pas là. Avant de s'endormir, elle pensa que c'était un peu fort de rencontrer encore une Élisabeth, cela l'avait déjà perturbée quand au registry office on avait appelé Liz par son nom entier, Elizabeth Anne Catherine, suivi d'un nom de famille qu'Élisabeth se permit d'oublier aussitôt, étant donné qu'elle ne le connaissait pas auparavant et qu'il ne serait désormais d'aucune importance pour la jeune M^{me} Matrei. Dans son demi-sommeil elle se réveilla en sursaut, elle était retombée des années en arrière et elle était couchée, les yeux ouverts, et elle entendait tout une fois de plus, elle était à la maison et pourtant à Paris.

Regarde, ton Willy ! Élisabeth dit, en colère : Ce n'est pas mon Willy, alors arrête. Trotta continua, tranquillement : Ce Willy par exemple, quand il parle anglais, je le considère comme un être humain, quand il dit okay, ça a l'air naturel, mais ils ne devraient pas parler allemand, c'est uniquement pour cela que je leur en veux autant. Il y a eu un moment, dans leur itinéraire, où ils ont oublié comment il faut le parler. Et les plus jeunes, comme lui, ceux qui sont hors de cause, ils ne font pas exception. Je n'éprouve pas que de la haine, ne crois pas ça, ce n'est pas si simple. Mais je ne pourrais jamais toucher une Allemande, de peur qu'elle n'aille ouvrir la bouche.

En fait, tu veux être compliqué ! (Et il savait qu'elle disait cela uniquement parce que par principe, elle ne tolérait pas les discriminations, ni chez elle, ni chez les autres.)

Non, je ne suis pas compliqué, mais j'ai vu tellement de choses compliquées. Tu crois que je les déteste, mais en fait, je n'aime personne, tu crois que j'aime les Français ? Pas le moins du monde, je veux simplement dire que c'était une erreur de commencer par tout démonter chez les Allemands et de leur infliger toute sorte de sanctions, avec la division en prime, tout ça pour leur remettre aussitôt des flingues dans les mains, pour que leurs voisins, à droite et à gauche, aient de gentils alliés.

Mais toi, qu'est-ce que tu aurais fait, demanda Élisabeth sur un ton agressif, tu aurais eu une idée plus brillante, naturellement. Oh oui, dit Trotta avec arrogance, à Yalta ou ailleurs, j'aurais tout simplement décidé qu'ils n'étaient plus autorisés à parler allemand, c'est tout. Le problème aurait été résolu. Je leur aurais fait apprendre l'anglais ou le russe, n'importe quoi, pour qu'on puisse se comprendre avec eux.

Élisabeth dit : Tu es vraiment un fou, un visionnaire. Trotta continua, imperturbable : Imagine les conséquences de cette toute petite idée de visionnaire. Ton Willy, excuse-moi, *ce Willy* est sympathique, et quand il dit : *have a nice time, darling*, ça ne me gêne pas, c'est une consonance normale. Mais *Halt die Ohren steif, Mädchen, dann liegst du richtig. Über den Daumen gepeilt. Acht Uhr plus-minus*(9) – quand j'entends cette bouillie insupportable, je pense involontairement que c'est un ventriloque qui parle à sa place, ils n'ont pas de langue et c'est pour cette raison qu'ils altèrent tout. *Komm mal rüber!* Pourquoi faut-il qu'ils disent toujours mal ? Bizarre, mais évidemment tu sais tout ça mieux et tu penses que ça vient

uniquement du jargon qu'ils ont appris au cours de leurs mille années, mais je ne le crois pas, c'est quelque chose qui est en eux.

Franz Josef Eugen Trotta, le monde a vraiment perdu en toi un génie politique, dit Élisabeth sévèrement. Peut-être, dit Trotta. Mais personne ne me pose de questions. Et puis, as-tu remarqué que ce Willy, à part s'agiter et prendre des airs importants, ne fait en réalité jamais rien, tu fais tout à sa place.

C'est toi qui le dis, répliqua Élisabeth en riant, mais toi, tu ne fais rien du tout.

Je ne fais rien, mais c'est différent, je ne me joue pas la comédie comme un Allemand qui n'arrête pas de faire galoper tout le monde, à commencer par lui-même.

J'ai été en garnison à Heidelberg, d'ailleurs, peu importe, j'ai séjourné dans quelques villes parce que j'étais obligé de me promener dans cet uniforme français et que, à peine âgé de vingt ans, j'étais déjà un vainqueur, moi, un Trotta, alors que nous sommes nés vaincus, mais bon, tout à coup, j'étais un vainqueur, et si on pouvait encore supporter ça avec humour, c'était moins évident pour d'autres choses. Mais ce qui était intéressant, c'était de voir comment les Français, et ils n'étaient pas les seuls, tenaient tous les Allemands pour des êtres démoniaques, en particulier, évidemment, ces éminents meurtriers. Alors que c'étaient d'honnêtes gens complètement gâteux, de vrais bons bourgeois, tellement idiots qu'on peut toujours s'attendre à un court-circuit. Au cours des enquêtes, des interrogatoires, quand je devais servir d'interprète, deux des nôtres virent un jour arriver leur tour.

Élisabeth l'interrompit, étonnée : Qui ça "les nôtres" ?

Trotta dit impatientement : Les Autrichiens, évidemment, et leurs visages portaient la marque de l'infamie, de la jouissance qu'ils trouvaient dans toute la brutalité imaginable, et c'est aussi ce que traduisaient leurs réponses. Ce sont, en un sens, les deux seules figures démoniaques qui me soient tombées sous la main, pour eux un ordre ne pouvait être qu'un prétexte bienvenu, pour les Allemands un ordre était un ordre, et c'est pourquoi ils furent ensuite si consternés qu'on leur reproche quelques millions d'assassinats. Mais nos Français, avec leur *logique française*, avaient décidé une fois pour toutes de voir le démoniaque là où il n'était pas, et suivant cette logique, ils ne renvoyèrent chez eux que ces deux

criminels, parce qu'ils paraissaient plus inoffensifs, comme sortis d'un pays d'opérette qui, avec tous ses personnages d'opérette, avait été transformé en victime. Victime, oui, mais je ne voulais pas leur expliquer le pourquoi de la chose, c'était trop compliqué de dire comment et avec quelle histoire cet État amputé s'était transformé en victime. J'ai rencontré la complexité, et je suis moi-même trop dénué de complexité pour m'en arranger.

Le matin, avant les informations, Élisabeth et M. Matrei lisaient chacun un morceau du journal, Élisabeth avait soudain envie de savoir ce qu'on écrivait ici pour les gens, et elle lisait tout cela sans condescendance, mais avec émotion, ces reportages de dilettantes et ces articles culturels mal écrits. C'étaient les nouvelles locales qui lui plaisaient le mieux, car quand ils parlaient d'un congrès paroissial dans le Rosental et des notabilités présentes, c'était mieux réussi, en dépit du comique involontaire, et l'inauguration d'une "Foire internationale du bois", que l'on considérait ici comme internationale, n'était pas du tout inintéressante, on pouvait même déceler quelques accents missionnaires. Donc, ici aussi, l'esprit missionnaire. Mais l'international, ils ne savaient pas faire, et Élisabeth, avec le léger mépris qui avait toujours été en Trotta et qui n'avait pénétré en elle que plus tard, se demandait s'il était important que les gens d'ici, dans ce coin perdu, lisent des informations déformées ou exactes, et si, à supposer qu'on leur ait présenté une vision moins biaisée des événements qui avaient lieu en dehors du pays, cela les aurait éventuellement rendus différents. C'était peu vraisemblable. Vienne était déjà pour eux un théâtre extrêmement sombre et suspect, et vu qu'ils étaient de toute façon tellement méfiants quand des bruits transpiraient du Parlement et que des ministres donnaient des explications, il n'était peut-être pas indispensable de les rendre encore plus méfiants envers cette grande époque embrouillée qui s'appelait le présent. On aimait bien parler des catastrophes météorologiques et des accidents d'avions, d'une canicule qui avait fait des morts en Italie, bien que l'on se trouvât fort loin de ces intempéries et de cette canicule et qu'on ne montât pas dans les avions, et à distance, bien que la comparaison ne fût pas tout à fait cohérente, cela lui rappelait les nombreuses revues de Paris qui s'occupaient du Tiers Monde, et qui avaient infiniment plus à dire sur la Bolivie que sur tous les sujets accessibles aux Parisiens qui se traînaient entre les villes dortoirs ou la *banlieue* et la capitale, de plus en plus épuisés, car épuisés, ils ne l'étaient pas, pour la

plupart, à cause des monstruosités qui se produisaient dans les pays asiatiques ou latino-américains, mais à cause de leur propre misère, de la hausse des prix, du surmenage et des dépressions, qui naturellement, à côté des grands crimes, avaient l'air plutôt minable ; mais ils ne remarquaient déjà plus cette haine, cette froideur, qui à Paris était de plus en plus fréquente chaque fois qu'on demandait quelque chose, fût-ce un renseignement, et qui rendait aussi les autres, ceux qui ne l'étaient pas encore, plus haineux et plus froids. Ce qui dépérissait en eux, même en Philippe, ou se maintenait dans des formes vides cela suffisait encore chez bien des jeunes gens à provoquer un accès d'amour pour l'humanité, mais ne leur permettait plus d'atteindre le stade suivant, d'aller vers un être qui, sanglotant ou près de s'effondrer, passait à côté d'eux dans la rue. Le téléphone sonna, elle bondit, mais décrocha trop tard. Cela ne pouvait être que Philippe, comme si à Paris il avait su qu'elle était justement en train de penser à lui et de se faire du souci parce que tout ce qu'il y avait en lui de feu, de jeunesse, d'agressivité et de charme, il l'avait consommé en mai 68 et qu'il était arrivé au bout, aigri et malade à force d'avoir pitié de lui-même, bien que moins malade depuis qu'elle était dans sa vie.

En prenant le Höhenweg n° 1, elle retrouva la Zillhöhe avec ses bancs, elle s'assit un moment, jeta un bref regard sur le lac, en bas, mais ensuite ses yeux se portèrent sur les Karawanken et bien loin au-delà, vers Kranj, la Slovénie, la Croatie, la Bosnie, elle cherchait un monde qui n'existait plus, puisque de Trotta il ne lui était rien resté, à part un nom et quelques phrases, ses pensées et une intonation. Ni cadeaux ni fleurs séchées, et elle ne pouvait même plus se représenter son visage, car à mesure qu'elle le comprenait mieux, il perdait sa réalité, et les phrases fantomatiques venaient de là-bas, tout en bas, dans le sud : N'acquies rien, garde ton nom, ne me prends pas, ne prends personne, ça n'en vaut pas la peine.

Ah oui, et le grand air de la gratitude, y a-t-il quelqu'un envers qui tu n'aies pas de gratitude ? Willy, parce qu'il t'a amenée à Paris, Duvalier, parce qu'il t'a laissée travailler avec lui, et deux personnes à Vienne, parce qu'elles t'ont fait travailler, et André, parce qu'il t'apprécie. La liste de tous ceux qui t'ont découverte est interminable, mais à force de gratitude tu finiras par devenir complètement stupide, il y a un moment où il faut arrêter, tout le monde tend un jour la main à quelqu'un, mais maintenant que tout ça n'est plus vrai, et que tu fais ton chemin toute seule, tu n'as pas à rester collée à des dettes qui n'existent plus depuis longtemps.

Trotta avait vu juste en ce qui concernait Willy Flaquer, mais il n'en fut pas informé, car c'est seulement quelques mois après leur séparation – alors qu'au prix d'un grand effort elle avait entrepris quelque chose pour Willy, parce que ça ne marchait plus du tout, même si de temps en temps, par protection, elle lui obtenait encore une commande, et aussi parce qu'il buvait sans arrêt et que le jeune espoir de la photographie allemande s'était transformé en épave – qu'il l'insulta, complètement ivre, devant quelques amis qui, comme elle, écoutèrent d'abord étonnés puis horrifiés, mais ce qui jaillissait de lui, ce n'était pas comme le pensèrent certains une jalousie démesurée, un accès de delirium dû au fait qu'elle tenait bon alors qu'il somnait, non, pour Élisabeth, ce fut entre eux deux l'instant de vérité, simplement elle n'était pas capable de s'expliquer ce qui lui avait attiré cette haine, et dans son désarroi elle pensait à Trotta, elle tint le coup encore quelques heures et essaya d'être polie avant de se lever, de partir et de prendre pour la première fois quelques somnifères, parce qu'elle ne pouvait pas s'endormir dans cette mare de haine. Willy lui envoya une courte lettre, sans excuse, lui ordonnant de régler immédiatement quelque chose pour lui, et comme elle avait le dossier, elle passa une journée à fouiller dans le laboratoire, à la recherche des négatifs. Elle les lui envoya sans un mot. À cette époque quelques amitiés s'achevèrent de la même manière grotesque, sans violence ni cruauté, mais comme ça, dans le silence et dans la haine, et elle ne savait pas ce que cela signifiait, car Franz Josef n'était plus là pour dire quoi que ce soit, lui qui avait seulement dit un jour qu'entre eux, au moins, il n'y aurait jamais de ces désagréables dettes de reconnaissance vu qu'aucun des deux n'avait jamais fait quoi que ce soit pour l'autre, mais qu'un jour, elle se souviendrait. Au début, elle ne se souvint de rien, elle donna sa démission à André qui lui souhaita bonne chance et dit qu'un télégramme suffirait, qu'il la reprendrait à tout moment, et elle travailla à New York, plutôt soulagée, car son Paris des premiers temps, qui n'était plus maintenant qu'inimitiés, s'était détaché d'elle. À New York elle se fit beaucoup de nouvelles relations et elle se déplaça encore plus qu'avant, jusqu'au moment où elle rencontra Hugh, lui aussi un raté, et pourtant, ce n'était pas un homme qui voulait l'échec, au contraire, il entreprenait les choses dans l'euphorie et, quand on le décevait, il était déprimé et incapable de travailler, après ses études d'architecture, il essaya bien de faire quelque chose, mais on ne lui confia pas de travail, en fait le métier d'architecte d'intérieur lui convenait mieux, Dieu merci, et avec lui elle partageait ses

espoirs et lui fit rencontrer quelques-unes de ses nombreuses relations. Le jour où on lui confia son premier travail, il lui demanda si elle voulait l'épouser, et elle dit oui tout de suite, alors qu'avant, elle n'aurait jamais songé à épouser un homosexuel, il ne vivait d'ailleurs chez elle que provisoirement, mais tout excités et tout heureux ils pensaient que ça pouvait marcher, chacun aurait sa vie et ne dérangerait pas l'autre, et peut-être l'amitié était-elle pour un couple une base meilleure que l'amour. Elle connaissait aussi le *boy* dont Hugh disait à ce moment-là qu'il était pour lui la relation déterminante, et ensuite, trois semaines plus tard, ce fut un autre, elle s'habitua au changement permanent et à quelques complications – parfois les aventures de Hugh interféraient – qu'elle remettait d'aplomb quand Hugh se trouvait dépassé par le chaos de ses sentiments et de ses promesses, quant à l'argent c'était un peu juste, bien qu'elle en gagnât parfois beaucoup, mais Hugh était de nouveau sans revenus, et il y avait tantôt un jeune homme de Brooklyn et tantôt un autre de Rio qui revenaient très cher. Mais ils avaient un gentil petit foyer où Élisabeth se plaisait beaucoup, Hugh et elle s'entendaient toujours bien, et quand ils étaient trois, très souvent trois, mais jamais quatre, ça allait bien aussi, parce que tous les *boys* étaient toujours particulièrement gentils avec elle. Peut-être étaient-ils réellement tous aussi gentils et aussi délicats, mais parfois Élisabeth soupçonnait Hugh d'exiger rigoureusement de chaque nouveau *boy* qu'il ne se borne pas à respecter Élisabeth parce qu'elle était sa femme, mais qu'il l'admire, au-delà de toute mesure, parce que lui-même l'admirait et revendiquait pour elle toute la considération qu'il ne pouvait jamais atteindre auprès de ses *boys* qui se montraient parfois calculateurs ou l'humiliaient ou le faisaient souffrir, mais sur Élisabeth, à qui bien sûr il disait tout, ne devait tomber aucune ombre, et le respect qu'on lui témoignait était un substitut de l'amour-propre de Hugh, si souvent heurté et blessé.

Mais il était une soirée à Paris qu'elle n'avait jamais besoin d'évoquer, parce que le souvenir en était présent chaque jour, elle ne l'oublia pas, même une fois revenue depuis longtemps, après avoir quitté New York, et le fautif fut un journaliste viennois de passage qui lui téléphona et arriva avec les amitiés de quelqu'un ou une information ou une requête. Pourquoi avait-elle rencontré cet homme, elle ne s'en souvenait pas, elle avait dû par hasard dire oui au téléphone et elle se rendit dans un petit café du boulevard

Saint-Germain, ce n'était sûrement rien d'important, et il n'était pas important non plus, ce jeune Viennois qui voulait l'inviter sous prétexte qu'il connaissait à Vienne telle ou telle personne qu'elle connaissait aussi, parce que lui aussi était journaliste, un certain Mühlhofer ou Mühlbauer, et voilà qu'il demanda tout à coup : Vous connaissiez le comte Trotta ? Élisabeth dit, agacée, qu'il n'avait jamais existé de comtes Trotta, et que s'il voulait parler de ces Trotta de légende anoblis par suite d'un malentendu, la race était éteinte depuis longtemps, en 1914, et bien sûr il y avait des lignes collatérales, mais elles n'étaient pas nobles, et quelques-uns devaient encore vivre là-bas en Yougoslavie, et il y en avait un ici à Paris. Le Viennois la regarda un moment d'un air scrutateur et dit : Ah bon, à Paris, c'est donc bien lui ! Élisabeth n'y tenait plus, elle ne voulait pas parler de Franz Josef avec un étranger, et tout ce cinéma des comtes Trotta commençait à lui taper sur les nerfs, elle appela donc le garçon. Tandis que tous deux se querellaient maladroitement pour régler l'addition, l'homme de Vienne, avant qu'elle se fût débarrassée de lui, répéta que c'était bien en tout cas le Trotta de Paris, est-ce qu'elle ne savait pas qu'il s'était tué d'une balle de revolver, quelques mois plus tôt à Vienne, cela avait fait pas mal de remous, parce qu'on n'avait trouvé ni parents ni amis et que dans une petite pension, en dehors de son passeport, il n'y avait rien, et on pensa alors – il avait fait des recherches – qu'il pouvait être l'arrière-arrière-petit-fils du héros de Solferino, sur qui il avait cherché des renseignements aux archives, mais sans succès. Élisabeth, qui ne tremblait pas encore, dit violemment : Quelle bêtise, son grand-père était un rebelle et non un fidèle serviteur de son maître comme les descendants de Solferino.

Mais ne sachant déjà plus pourquoi elle racontait tout cela à cet importun, elle se leva, héla un taxi d'un air absent, et elle disait en tremblant : Je vous en prie, aidez-moi à trouver un taxi, j'ai un rendez-vous important !

Ce soir-là elle était invitée au *Bateau Ivre*, et une fois allongée sur son lit, songeant à son unique, à son grand amour et à une information dont ce Viennois ne pouvait comprendre la portée, elle ne pleura pas, elle était trop faible pour se lever, elle fut incapable d'aller chercher un verre pour boire quelque chose. Elle essayait de l'appeler par tous ses noms, Franz Josef Eugen, d'oublier ces noms où son père avait tout mis, toute une fortune et toute une infortune. Ses amis téléphonèrent, Maurice et Jean-Marie, et elle essaya de leur dire qu'elle ne pouvait pas, qu'elle était épuisée, mais tous

deux parlaient alternativement dans le téléphone, déjà bien gais, et ils dirent qu'ils allaient passer tout de suite, et avant qu'Élisabeth puisse protester, ils avaient raccroché. Pour la première fois elle mit une robe en réfléchissant calmement, non pour plaire à quelqu'un, mais pour ne pas oublier, une robe de laine usée et fripée qui était restée longtemps dans un tiroir et qu'elle tenta, fatiguée, de défroisser sur elle, car elle songeait que Trotta l'avait accompagnée une seule fois pour faire des achats et avait fait les cent pas devant le magasin dans une impatience rageuse, parce qu'il trouvait que c'était trop long, tandis que, plus vite que jamais, elle prenait la première robe à sa taille, et voilà que c'était sa robe de cendre, sa robe de deuil, sa robe Trotta, dans laquelle elle descendit jusqu'à la voiture où étaient déjà installées quatre personnes. Personne ne la présenta à la fille qui reprit d'un air blasé sa place sur le siège avant, et l'homme qui était au volant, et dont personne ne lui dit non plus le nom, se tourna brièvement, lui accorda un instant un regard trop long et trop moqueur, et dit : C'est donc vous ? Ses amis, serrés derrière avec elle sur les strapontins, poursuivaient imperturbablement leur conversation. Maurice dit : Fais attention, Élisabeth, il est dangereux. Et Jean-Marie : Méfie-toi, il faut absolument que je te mette en garde contre lui, elles se font toutes avoir. Elle ne répondit pas, garda le silence pendant le repas, et c'est seulement après un verre de vin qu'elle se mit à parler de choses sans importance avec Maurice, et lorsqu'elle vit se lever l'étranger qui devait aller chercher quelque chose au vestiaire pour la fille maniérée et s'inclina d'abord devant elle pour lui demander si elle désirait aussi quelque chose, elle sortit une pièce de son porte-monnaie, la lui tendit et dit sans amabilité : Mettez ça pour moi dans le juke-box ! Non, elle n'avait pas de désir particulier, elle n'avait pas de désirs du tout, il n'avait qu'à appuyer sur n'importe quel bouton. Quand il revint et s'inclina encore devant elle avec une politesse exagérée, comme si quelque chose en elle l'amusait, son disque tomba sur la platine et une musique commença, ce n'était pas une chanson et pas un tube, personne ne chantait avec une voix langoureuse ou ne bramait sur cette musique qu'elle n'avait encore jamais entendue, mais plus tard elle la réentendit souvent pendant un an, car c'est seulement par la suite qu'on joua ce morceau partout, un morceau vaguement adapté en jazz à partir d'une musique ancienne qu'elle ne reconnaissait pas. Elle écoutait figée et abîmée en elle-même, sans regarder personne, percevant seulement que la jeune fille remuait les épaules en marquant le rythme et qu'elle ne remuait que pour

cet étranger. Élisabeth cessa aussi de manger, elle ne pouvait pas manger pendant un service funèbre, et elle attendit poliment encore un moment, puis elle dit qu'elle devait rentrer immédiatement, elle pria Maurice de lui appeler un taxi, et surtout, que les autres ne se dérangent pas. Mais personne n'avait compris, car tous discutaient bruyamment pour savoir s'ils iraient encore chez *Sacha* ou quelque part ailleurs, et pour finir elle se retrouva seule dans une voiture avec l'étranger, attendant les autres, épuisée, tandis qu'à moitié ivres, ils se querellaient à proximité. Ils gardaient tous deux le silence, puis il dit qu'il fallait qu'il aille voir si tout se passait bien, et elle dit, une fois de plus sur un ton vraiment peu aimable : Non, conduisez-moi d'abord à un taxi, je ne suis pas d'humeur à aller chez *Sacha* ! Un moment plus tard elle se retrouva néanmoins là-bas avec tous les autres, sans savoir pourquoi, on but du champagne et on dansa, et elle se leva et dansa avec cet homme qui lui était antipathique, et pendant une brève pause elle le regarda une fois bien nettement et lui dit : Vous n'êtes pas français, en tout cas pas un Français authentique. Non, un faux, dit-il satisfait, de Zlatograd, Galicie, un endroit qui n'existait plus, mais elle n'avait sûrement jamais entendu parler de ces choses. Élisabeth fit exprès de dire : Non, bien sûr que non, aucune idée, je ne saurais même pas le prononcer ! Mais après elle essaya de danser vraiment au lieu de se balancer d'un air ennuyé, et bien qu'elle n'eût jamais aimé danser, elle réussit cette fois à danser vraiment. Et tout à coup les autres en eurent assez, et ils s'en allèrent, il la reconduisit d'abord chez elle et devant l'entrée il dit sur un ton décidé : Je reviens tout de suite, il faut que je me débarrasse de ce troupeau.

Sans doute avait-elle bu plus qu'elle n'aurait dû, elle avait mal à la tête et se disait qu'elle allait s'endormir en attendant, mais elle se traîna jusqu'à la salle de bains, se brossa les dents, et elle essayait de s'arranger un peu, mais déjà on sonnait à la porte, il était revenu plus vite qu'elle ne l'avait cru possible, car il était trois heures du matin et il n'y avait presque plus de circulation. Elle ouvrit, il ferma doucement la porte, et elle ne savait pas si c'était lui qui l'avait tout de suite prise dans ses bras, ou elle qui s'était serrée contre lui, et jusqu'au matin, désespérée, dans une extase qu'elle n'avait jamais connue, à bout de fatigue et infatigable, elle se cramponna à lui, ne le repoussant que pour le retrouver, elle ne savait pas si les larmes lui venaient aux yeux parce qu'elle était en train de tuer Trotta ou de le ressusciter, ni si elle appelait Trotta ou déjà cet homme, et elle ne savait pas ce qui s'adressait au mort, ce qui s'adressait au vivant, et elle s'endormit,

parvenue à un terme et en même temps à un commencement, car quoi qu'elle pensât par la suite de cette nuit-là, se livrant à des variations nombreuses – ce fut le début de son véritable grand amour, elle disait parfois de son premier amour réel, parfois de son deuxième grand amour, et, comme elle pensait encore souvent à Hugh, de son troisième grand amour. Avec Manès elle ne parla jamais de la raison qui l'avait poussée vers lui, ni du pourquoi de cette extase qu'il n'y eut plus jamais entre eux, car au bout de quelques jours il n'était rien de plus qu'un homme dont elle était amoureuse, un homme qui se transformait, prenait pour elle un visage et un nom et aussi, au cours de ces deux années, une histoire et une histoire avec elle, qui prenait forme dans la mesure où lentement elle croyait pouvoir imaginer avec précision sa vie avec lui, un avenir avec lui. Quand il la quitta soudainement, elle fut plus effrayée par cette soudaineté que n'avait jamais précédée un nuage que par la blessure brutale et l'idée de se retrouver seule une fois de plus. Elle souffrit de cette séparation plus que de la mort de Trotta, resta des journées entières assise près du téléphone, attendant un appel, mais elle ne chercha pas Manès, et elle ne pouvait pas non plus chercher le motif de cet abandon, puisqu'il n'y en avait pas. Elle évita aussi les quelques personnes qu'ils connaissaient tous les deux, car elle ne voulait pas être informée par des tiers. Après des jours d'attente absurde, il fallut bien qu'elle parle avec quelqu'un, et elle se rendit à Vienne chez un médecin qu'elle avait connu autrefois. À Vienne elle évita tous ses amis, s'installa dans un petit hôtel et passa chaque jour un moment agréable dans le cabinet de cet homme qui avait été un petit assistant et qui avait à présent un nom et des patients éminents, et elle ne parlait pas autant qu'elle avait cru devoir parler, mais elle s'exprimait avec précision et répondait avec humour à ses questions, des questions patientes et sensibles. Il fit deux fois avec elle la tentative d'une narcoanalyse qui ne donna rien, mais Élisabeth trouva cela tout à fait intéressant, et au bout de quelques jours il lui dit qu'il n'avait grâce à Dieu jamais eu de patient plus clairvoyant, et que ses problèmes, à supposer qu'on puisse les définir comme des problèmes, faisaient partie intégrante de sa personnalité. Il lui fit des compliments sur sa lucidité, et ils ne s'entretinrent plus ensuite que de choses qui n'avaient rien à voir avec elle, presque amicalement, remplis de sympathie l'un pour l'autre. Elle rentra à Paris avec son certificat de "lucidité", pleine d'optimisme, se disant qu'elle n'avait jamais fait qu'une expérience banale et inévitable. Le lendemain, elle s'effondra brutalement,

tomba dans des états d'angoisse inconnus, parce que sa clairvoyance ne pouvait rien contre le fait qu'elle avait été rejetée par un être avec qui elle avait déjà envisagé une fusion totale, et que, après avoir subi une perte beaucoup plus lourde, elle ne pouvait surmonter une perte aussi simple. Elle avait l'impression d'être amputée et ne comprenait plus rien, et elle passa d'autres journées assise désespérée près du téléphone.

Un jour elle se remit à travailler, à reparaître parmi les gens et à faire les choses qu'elle faisait autrefois.

Ne le prends pas, ne prends rien pour toi, disait la voix d'un fantôme. Il lui arrivait aussi de chercher du secours dans des idées tout à fait primaires, par exemple en se disant que Manès allait vieillir, et qu'alors il ne lui suffirait plus, qu'une fin brutale était préférable à une mort lente des sentiments, et un jour elle se reconforta aussi en recommençant à sortir avec quelques hommes, Roger et un autre Jean-Pierre et Jean et Luc, et elle coucha avec quelques-uns et les écouta tous pendant des heures raconter leurs problèmes et leurs difficultés. Roger parlait de ses obligations envers une femme d'un certain âge – il l'appelait A – qu'il aimait encore, mais d'un autre côté il venait de rencontrer une femme plus jeune, B, qui avait une fille naturelle, et à qui il ne pouvait pas éternellement infliger ses incertitudes, et tout ce qu'il voulait, c'était la fuite en avant, puisqu'il était incapable de se décider, et Élisabeth le conseillait prudemment, car il était à peu près évident qu'il songeait à fuir vers Élisabeth, qui n'aimait guère l'idée d'être un pis-aller, mais brutalement il lui téléphona alors qu'elle rentrait d'un voyage en Afrique, et il lui dit: Je t'en prie, ne ris pas! Est-ce qu'elle le comprenait, oui, hier, il s'était marié hier, avec la plus jeune, B, celle qui avait une fille, c'est sa fille qui avait été décisive, et le jour même elle se rendit au cocktail auquel il l'avait invitée, fit la connaissance de cette B et de la petite. Roger vint à sa rencontre, rayonnant, et l'entraîna à part une fois qu'elle eut serré la main à beaucoup de monde, il lui téléphonerait dès demain, mais il n'appela pas le lendemain et pas non plus le surlendemain, et, de même que des années auparavant, elle passa de nouvelles journées assise près du téléphone, cherchant désespérément une explication et pleurant sans retenue, et des mois après, tout à fait inopinément, cela recommença, parce qu'il lui paraissait incroyable qu'une personne avec qui elle avait été gentille cesse brutalement de lui téléphoner. Il était seulement devenu évident pour elle que A et B devaient être des femmes bien déterminées, puisque déjà il y en avait une qui ne tolérait pas

l'autre, et qu'elles étaient évidemment encore moins disposées à en tolérer une troisième qui comprenait A et comprenait B.

Elle ne pensait plus que rarement à Manès, et depuis qu'elle ne cherchait plus le motif de sa disparition, elle se rappela au passage qu'il avait dit un jour ne jamais s'être intéressé aux femmes de son espèce, c'était sûrement Maurice qui à l'époque avait été coupable de tout, en lui faisant un éloge tellement enthousiaste de son intelligence, c'était à vomir, et pour lui les femmes intelligentes n'étaient pas des femmes, et si alors elle l'avait tellement agacé, c'était à cause de son mutisme et de son arrogance dans ce restaurant.

Élisabeth ne lui dit pas sur quel monstrueux malentendu s'était engagée cette soirée, et que son silence, ce soir-là, n'était certainement pas de l'arrogance. Et il ne sut jamais rien de tout cela, les interférences entre son adieu à Trotta et sa résurrection grâce à lui et à un mot comme Zlatograd.

Cette fois, ayant pris le Höhenweg, elle dépassa la Zillhöhe, malgré quelques averses, et elle prit le sentier qui descendait vers le lac, mais au sortir de la forêt, le chemin se perdait sans traces dans un pré, et toute espèce de marquage étant absente, elle partit sur la gauche et sur la droite et pour finir loin vers l'avant, afin de voir où ça continuait. Au dernier moment elle s'arrêta, car si, perdue dans ses pensées comme elle l'était, elle avait fait un pas de plus, elle serait tombée dans le précipice, et elle regarda prudemment, à l'extrême bord du pré, ce qui, semblable à une falaise qui n'avait jamais existé autrefois, tombait à pic devant elle. Elle comprit bien sûr aussitôt que la montagne ne s'était pas écroulée, et qu'on l'emportait avec des excavateurs. On pouvait encore voir la terre fraîche et humide, et au-dessous d'elle s'étendait un chantier, vaste, gigantesque, c'était sans doute ici que prendrait naissance la nouvelle autoroute que M. Matrei, qui ne pouvait plus faire de si longues marches, avait mentionnée en passant, désapprobateur, parce qu'il faudrait à coup sûr encore des années, avec la lenteur qui caractérisait la région, pour que cette autoroute soit achevée. Elle fit les cent pas le long de cet abîme, cherchant le moyen de descendre, mais quel que fût le point de départ choisi pour essayer de glisser jusqu'en bas, il n'y avait aucune prise, pas un rameau d'arbuste, pas un arbre, la terre était partout meuble et dénuée de végétation, et elle aurait immédiatement fait une dégringolade de cent mètres. Elle effectua alors une reconnaissance

du chantier où personne ne travaillait ; très loin seulement, et hors de portée même de puissants appels, deux ouvriers damaient le sol du tracé, c'est pourquoi elle ne put crier et demander par où on pouvait descendre et comment on allait au lac. Elle s'assit devant le précipice et réfléchit..., puis repartit découragée en direction du Höhenweg, dont elle retrouva à peine l'extrémité où peu de gens avaient marché. Donc ici, par le sentier n° 1, ça n'allait pas, il fallait que demain elle essaie le 7 ou le 8, car ils avaient bien dû laisser un chemin, au moins un moyen de descendre de la forêt vers le lac. Elle refit le chemin en sens inverse, dirigea son regard sur un soleil qui venait de surgir entre les arbres, faible, certes, mais encore piquant, et au début de l'après-midi, quand M. Matrei se leva après une courte sieste et qu'il lui demanda inquiet ce qu'elle avait fait pendant tout ce temps, elle raconta que du Höhenweg on ne pouvait pas descendre et qu'ils étaient en train de construire une route, mais qu'ils n'avaient pas songé à mettre un panneau pour avertir. C'était réellement dangereux si quelqu'un s'avancait sans se méfier en croyant arriver à la descente. M. Matrei dit que c'était un scandale caractéristique et qu'il était vraiment content qu'elle soit rentrée. D'ailleurs, elle avait exagéré, et l'idée de cette longue marche, bien trop longue pour les premiers jours, lui avait fait faire du souci, mais elle pouvait essayer par les autres sentiers, et ils prirent le café dans le jardin et parlèrent d'autrefois, surtout des temps dont il avait gardé les plus vifs souvenirs, ne revenant plus qu'à l'occasion, sur un ton amusé, à ce voyage de noces au Maroc, car avec M^{me} Matrei, après la noce, il était simplement allé à Bled en passant par le Rosental et en franchissant le col de Loibl, et ç'avait été une belle promenade, même si ce n'était pas un voyage, et Élisabeth recommençait à s'exalter en songeant aux projets de Robert, à l'avenir de Robert, et de temps en temps, elle pensait avec lassitude à ses propres projets. Mais un soupçon confus naquit en elle. Robert et Liz n'avaient pas d'avenir, ils avaient leur jeunesse, mais pas d'avenir. Élisabeth n'avait pas eu son avenir, et ses parents ne l'avaient pas eu, il n'y avait rien à espérer de cet avenir qu'on promettait toujours à tous les jeunes gens. Et cette fois elle n'invita pas son père au restaurant, par exemple au *Sandwirt*, et encore moins à venir à Paris, elle n'avait plus envie de lui montrer Paris, car depuis qu'il avait fait connaître sa décision de ne pas venir au mariage, elle savait très bien que jamais plus son père ne sortirait ou ne voyagerait. Son dernier voyage, il l'avait fait seul, pour se rendre à Sarajevo, à l'âge de soixante-dix ans.

M. Matrei dit qu'il ne comprenait pas pourquoi il n'était toujours pas arrivé de carte postale de Robert et de Liz, et Élisabeth le rassura, expliquant que les jeunes ne pourraient sûrement pas écrire tout de suite, et le courrier mettait de plus en plus longtemps, jamais le courrier n'avait dû mettre aussi longtemps depuis l'époque des diligences, c'était surtout depuis qu'il y avait des avions ultra-rapides et des trains de plus en plus rapides, et elle ne voyait aucune raison de s'inquiéter, la carte arriverait sûrement avant Noël. Bien qu'ils fussent en train d'évoquer l'avenir de Robert sans pouvoir imaginer grand-chose, il vint à l'esprit d'Élisabeth une idée étrange, alors qu'elle pensait à Manès, se rappelant qu'elle lui avait dit un jour en riant que chez elle tout s'était passé à l'envers, puisqu'elle avait commencé par aimer un enfant, et n'avait aimé un homme que beaucoup plus tard. Et quand chez une femme l'enfant précédait l'homme, on ne pouvait guère s'attendre à ce qu'elle soit tout à fait normale. Comme Élisabeth n'était pas sûre, elle voulut pour une fois en parler avec son père, et elle lui demanda s'il se rappelait encore que de nombreuses, bien nombreuses années auparavant, elle avait eu une conduite vraiment étrange à cause de Robert et s'était montrée tout à fait insupportable avec maman. M. Matrei, qui buvait son café en le savourant, car cette heure qui suivait la sieste était son heure préférée, dit d'un air absent : Mais non, je ne suis pas au courant, je ne comprends pas, qu'est-ce qu'il y aurait donc eu entre ta mère et toi ? Élisabeth se mit à raconter : Tu ne sais donc pas que maman et moi nous nous détestions, uniquement à cause de Robert, évidemment. Car maman ne pouvait pas comprendre qu'une fille de seize ans, à qui elle avait déjà expliqué trois fois tout ce qu'il faut expliquer aux filles, se mette soudain à hurler en lui demandant si Robert était son enfant. Il pouvait tout aussi bien être le sien, à elle, Élisabeth. Et maman a dû alors perdre le contrôle de ses nerfs, parce que pour la première et la dernière fois, elle m'a donné une gifle, ce qui naturellement m'a excitée encore plus, et je lui ai dit qu'une chose était sûre, c'était que je n'aurais jamais d'enfant, parce que je ne pourrais pas le supporter, il ne serait jamais aussi beau et aussi original que Robert. À cette époque, maman a dû se sentir vraiment mal, car pratiquement nous nous battions pour cet enfant, et Robert, qui ne pouvait bien sûr pas imaginer comment il en était arrivé à avoir deux mères, plongeait maman dans le désespoir, parce qu'il ne s'endormait que quand j'étais là, tu sais, c'était après sa première maladie.

M. Matrei n'était pas en colère, mais irrité. Il dit : Voilà encore que tu exagères démesurément, maman a toujours été très juste et elle vous aimait autant l'un que l'autre.

Élisabeth s'excita : Mais ce n'est pas ça que je conteste, je veux juste dire qu'elle savait très bien que je ne lui reconnaissais pas sa qualité de mère, et il n'est pas étonnant que malgré des revirements tout à fait contradictoires, j'en sois restée à ma première promesse, promesse puérile de ne jamais avoir d'enfant, puisque Robert était déjà là. Et beaucoup plus tard il s'est passé encore autre chose, mais je ne sais pas pourquoi maman me l'a raconté. Une fois je suis rentrée de Vienne, et même vous, vous ne m'attendiez pas, mais la nuit maman a trouvé Robert baigné de pleurs dans l'obscurité de l'escalier, et quand il s'est arrêté de pleurer et qu'elle l'a ramené dans son lit, il lui a dit : Je le sais, je sais qu'elle vient, j'ai rêvé qu'elle venait, et "elle", bien entendu, c'était moi. Aujourd'hui encore je suis parfois obligée de me dire que Robert est le seul être au monde qui se soit réveillé la nuit et qui ait eu de la joie et qui ait pleuré à cause de moi et qui ait su que j'arrivais.

M. Matrei secoua la tête et dit : Ce sont malheureusement des choses trop élevées pour moi, comment Robert aurait-il su quelque chose que nous ignorions, mais vous deux – Robert était pareil – vous avez toujours eu une imagination débordante, ce n'est sûrement pas de votre mère ni de moi que vous tenez ça. Je sais seulement que Robert, c'était tout juste un galopin, m'a dit qu'il ne voulait pas que tu te maries, Monsieur votre jeune frère ne le permettrait pas, et naturellement je lui ai dit ce que j'en pensais. Excuse-moi, je ne voulais pas parler de ton mariage et te faire de la peine ! Élisabeth, qui pensait à tout autre chose, avec grand soulagement, le consola en riant : Mais tu ne me fais pas de peine, mon mariage a vraiment été très drôle, c'est presque tout ce qu'il y a eu de drôle dans ma vie, mais je sais que tu n'as jamais encaissé ce pauvre Hugh.

Sur la falaise qui descendait en pente abrupte vers l'autoroute, à la soudaine extrémité du sentier n° 7, Élisabeth s'allongea, et à cause du soleil qui avait refait son apparition, elle quitta en soupirant sa veste, ses chaussures et ses chaussettes, elle n'avait jamais eu pareille soif et elle aurait bien bu ce lac vers lequel elle ne pouvait descendre, mais il fallait qu'elle se fasse à cette idée et, de même qu'elle avait surmonté bien des choses, elle oublia le lac, posa son regard sur les trois frontières, elle aurait aimé vivre là-bas, de l'autre côté, dans une région désertique de la frontière,

là où il y avait encore des paysans et des chasseurs, et elle songea involontairement qu'elle aussi aurait commencé en ces termes : À mes peuples(10) ! Mais elle ne les aurait pas envoyés à la mort et elle n'aurait pas imposé ces séparations, car ils avaient toujours bien vécu ensemble, toujours dans le malentendu, bien sûr, dans la haine et la rébellion – mais comment exiger des hommes qu'ils se laissent gouverner par la raison ? Et elle pensa amusée à son père qui avait expliqué très sérieusement que tout, alors, était complètement déraisonnable et bizarre, ce que précisément tous avaient compris, parce qu'ils étaient justement tous des gens bizarres, et même les révolutionnaires avaient été épouvantés de voir qu'ensuite cet absurde et gigantesque empire détesté, mais plus encore aimé, avait cessé d'exister. Mais elle-même ne se laisserait pas contaminer par cette maladie en voie d'extinction, il n'y avait qu'une chose qu'elle ne pouvait renier, évidemment, c'était sa morale, car sa morale venait d'ici et non de Paris et n'avait rien à voir avec New York et pas grand-chose avec Vienne. D'habitude elle venait à Vienne tous les deux ou trois ans, à peu près pour une semaine, toujours rayonnante, toujours accompagnée d'un nouveau chevalier servant, parfois de deux, et elle n'en savait pas plus sur ses chevaliers servants que ses amis viennois, qui dévoraient les visites d'Élisabeth avec une espèce de fringale. Le seul incident dans la jungle des commérages viennois avait été provoqué précisément par le discret Atti Altenwyl qui avait dit un jour qu'on était fortement injuste envers cette Matrei, car nul mieux qu'elle n'était apte à vivre avec un seul être, mais ensuite il perdit contenance, parce que les autres le regardaient décontenancés, et il fut également incapable de justifier sa déclaration et de dire sur quoi s'appuyait l'idée qu'il se faisait d'Élisabeth, et sa femme imagina le plus évident, à savoir que, autrefois bien sûr, avant son mariage, il avait eu une liaison avec cette Matrei un peu plus âgée que lui, et Antoinette regarda Atti très gentiment, car au fond elle était fière de cette conquête. Elle commentait les visites d'Élisabeth avec une douzaine de personnes sous le sceau du silence le plus rigoureux, et autant dire que les secrets auraient été mieux gardés s'ils avaient été publiés dans le journal, parce qu'on aurait peut-être alors pu passer sans les voir. Connaître cette Matrei était pour Antoinette un énorme avantage, car même pour les Altenwyl il n'y avait pas tant de gens qui côtoyaient régulièrement des personnages célèbres, non seulement professionnellement, mais en toute simplicité, elle rencontrait pour un pique-nique ou un dîner ces figures

lointaines, peintres et vedettes de cinéma, politiciens et membres de la famille Rothschild, et Antoinette qui, comme beaucoup de Viennois, éprouvait sans doute une admiration sincère pour les acteurs et invitait même Fanny Goldmann chaleureusement et avec plaisir, n'avait bien sûr jamais rencontré de véritables vedettes de cinéma, pour qui elle affichait le plus grand mépris, mais c'est précisément pourquoi elle manifestait là un intérêt enfantin, posant des questions pour savoir comment se déroulaient les *parties* à Hollywood ou comment était réellement Liz Taylor, comment elle se comportait, et Élisabeth s'en étonnait un peu, car il était évident que des gens comme les Altenwyl ne mettraient jamais fût-ce un pied dans ce demi-monde, ne fréquenteraient jamais des personnes dont la vie privée était exposée dans les magazines, et même s'il y avait partout des actrices de cinéma et des modèles de photographes qui faisaient des mariages dans l'aristocratie, de telles femmes auraient eu peine à imaginer qu'un Altenwyl aurait préféré balayer les rues plutôt que de se montrer aux côtés d'un modèle, et à propos de la princesse de Monaco, par exemple, Antoinette disait : Je ne dis pas qu'elle joue mal son rôle, mais une actrice reste une actrice ! Jamais elle n'aurait dit la même chose de Fanny Goldmann, dont elle disait simplement : Fanny, en Iphigénie, elle est royale.

Quand Élisabeth évoquait sa vie entre Paris et New York, surtout les événements dont elle avait été témoin, puisqu'elle ne parlait jamais de sa propre vie, ses amis viennois ou ses auditeurs fortuits pouvaient en tout cas avoir l'impression qu'ils avaient part pour un moment à un monde d'une autre sorte, chatoyant, fascinant, car Élisabeth racontait bien, avec esprit, mais à la maison, chez son père, tous ces récits tombaient dans le néant, non seulement parce que cela n'intéressait absolument pas M. Matrei, mais parce qu'elle s'apercevait qu'elle avait vécu tout cela sans le vivre vraiment, car dans toutes ces histoires il y avait quelque chose de trouble et de vide, et ce qu'il y avait là de plus trouble, c'est qu'elle avait réellement vu tout cela, comme les autres, mais que sa vie, à côté, avait suivi un autre cours, lui échappant souvent comme à un spectateur qui va jour après jour au cinéma et se laisse anesthésier par un monde contraire. Ce qui l'excitait vraiment, elle n'en parlait pas, car c'était impropre à toute espèce de récit. Comment, par exemple, parler de l'un de ses derniers reportages, qui lui avait valu une distinction qu'elle appelait ironiquement le "Lion d'or" ? Ce reportage concernait en fait, comme tant d'autres, le problème de l'avortement, avec toutes ces histoires révoltantes, témoignages spontanés

et accusateurs d'un grand nombre de femmes. Cette fois elle avait eu à lutter sur le front des articles de loi, il avait fallu aller voir des médecins et des juristes, tous des sommités d'opinions différentes, mais même ceux-là ne lui semblaient pas dire les choses avec plus de netteté que ces femmes, et elle savait bien qu'il s'agissait une fois de plus d'un "sujet" très important, mais ce qui en sortit n'avait rien à voir, ce n'était rien d'autre qu'une effroyable accumulation de phrases toutes faites qu'elle aurait aussi bien pu inventer à son bureau, mais Élisabeth qui ne croyait plus personne dut en faire un reportage avec des photos et des textes effrayants, et en même temps elle se rendait compte qu'elle n'était pas concernée, surtout pas par ces femmes et ces médecins, et elle fut soudain saisie d'une rage insensée au cours d'un entretien avec un gynécologue élégant et sensible, elle eut soudain envie de bondir, de lui crier qu'elle n'avait pas besoin de sa compréhension ni de ses formulations prudentes. En quoi la concernaient toutes ces femmes avec leurs difficultés et leurs maris et leur incapacité à dire ne serait-ce qu'une parole juste au sujet de leur propre vie, et elle eut soudain envie de demander à ce médecin : Et moi, moi qui me pose des questions, qui pose des questions à tous ceux qui pensent par eux-mêmes et qui osent vivre, qu'avez-vous fait de moi et de tant d'autres, avec votre stupide compréhension de tous les problèmes, est-ce qu'il n'est jamais venu à l'esprit de personne qu'on tue les hommes quand on leur enlève la parole, anéantissant du même coup la vie et la pensée.

Naturellement elle n'avait pas crié, elle avait remercié poliment et remis un reportage excellent qui l'écœurait, et le jour où il lui valut un prix, il était déjà oublié, il avait déjà sombré au fond des corbeilles à papier.

Après sa quarantième année, elle eut de plus en plus tendance à s'ennuyer, et Jean-Pierre, le deuxième, racontait qu'il avait vécu avec une femme de Vienne, une personne incroyablement ambitieuse, interprète de conférences, mais par bonheur il existait encore des femmes comme elle, Élisabeth, qui n'abandonneraient pas un homme pour un métier, et il trouvait qu'ils étaient dans une situation analogue, car manifestement elle avait toujours été plaquée par des crétins, et c'était dommage, pour tous les deux, que lui-même, depuis cette affaire, soit un peu cinglé et que l'idée de mariage lui serre la gorge, même avec elle.

Claude Marchand, qui était un homme primitif et dangereux, mais d'un cynisme sincère, et qui, issu du "milieu", se hissait sans scrupules dans l'industrie cinématographique parisienne à la force du poignet et faisait de sombres affaires, était celui avec qui ça marchait le mieux, il avait une énergie formidable qui influait parfois sur elle, il était pourri jusqu'aux os et elle avait l'impression qu'il la libérerait, après tous ces hommes scrupuleux, corrects et sans énergie qui la déprimaient, et même si tout autour d'elle on ne comprenait pas comment elle pouvait s'engager dans une aventure avec quelqu'un comme ce petit gangster, elle ne s'en souciait nullement, mais quand ils commencèrent à se voir moins souvent, les autres rampaient déjà devant l'homme qu'ils ne tenaient plus maintenant pour un gangster, car il avait racheté des firmes de synchronisation, et il ne tarda pas à faire tomber les producteurs l'un après l'autre. Il allait encore parfois au restaurant avec Elisabeth et fêter les temps anciens où il avait "réussi un coup".

Ses succès croissants auprès des hommes étaient en rapport avec son indifférence croissante, c'est donc seulement aux époques précédentes qu'il y avait eu ce que, amusée, elle appelait la traversée du désert et les vaches maigres, où chaque fois qu'elle perdait quelqu'un, elle s'enfermait dans la solitude et restait obstinément seule, tout en continuant fièrement ses activités, parce qu'elle ne pouvait rien faire d'autre que continuer de travailler. Elle ne comprenait plus ce qui s'était passé de si tragique, car maintenant elle était calme, équilibrée, quant au moment où elle devrait mettre fin à cette relation avec Philippe qui n'avait déjà que trop duré, ce n'était qu'une question de temps, d'occasion. Car elle ne pouvait guère rentrer à Paris et dire à Philippe d'emporter son pyjama, son rasoir et ses quelques livres et de disparaître, ça ne serait pas si simple, et il y avait encore deux ou trois choses à faire pour lui. Les phrases telles que "je n'ai pas besoin de toi, ni de toi ni d'un autre, cela n'a rien à voir avec toi, c'est mon problème, et je n'ai pas envie de donner d'explications!", elles étaient faciles à imaginer, mais pas à dire comme ça, tout de suite, à Paris. Elle ne pouvait guère dire non plus : Mon frère s'est marié, et entre nous c'est fini, j'espère que tu comprends. Mais elle ne pouvait et ne voulait garder aucun espoir, car si en presque trente ans elle n'avait pas rencontré un homme, pas un seul, qui ait pour elle une importance exclusive, qui soit devenu inéluctable, quelqu'un de fort et qui lui apporte le mystère qu'elle attendait, pas un seul homme qui soit vraiment un homme et non un cas d'espèce, un paumé sans caractère ou un de ces êtres démunis dont le monde était plein,

cela voulait dire que l'homme n'existait pas, et tant que cet Homme Nouveau n'existait pas, on ne pouvait que se contenter d'amabilité et de gentillesse, du moins quelque temps. On ne pouvait pas faire plus, et l'homme et la femme avaient tout intérêt à garder leurs distances, à ne jamais avoir affaire ensemble, jusqu'à ce que chacun ait trouvé le moyen de sortir de la confusion, de la perturbation, de la discordance de toutes les relations. Alors, mais alors seulement, autre chose pourrait advenir, et ce serait puissant et mystérieux, et véritablement grand, et de nouveau chacun pourrait s'y soumettre.

Le soir le téléphone sonna après les informations et Élisabeth descendit décrocher en courant sans entendre ce que M. Matrei disait en secouant la tête, cette habitude de téléphoner devait être une vraie maladie chez les jeunes gens d'aujourd'hui. Philippe dit que pendant des heures il n'avait pas réussi à l'avoir et qu'il commençait à s'inquiéter, puis ils parlèrent à bâtons rompus, aujourd'hui justement elle lui manquait beaucoup, car ce matin il avait pris sa décision, il allait travailler comme assistant avec Luc qui attaquait déjà les travaux préliminaires de son nouveau film, qu'est-ce qu'elle disait de ça ? Élisabeth dit que c'était merveilleux, et elle le répéta plusieurs fois, c'était vraiment la meilleure nouvelle depuis longtemps, ils fêteraient ça ensemble, après son retour, et en même temps elle pensait que ça avait fini par se réaliser, malgré son scepticisme, et qu'il avait un tempérament plus heureux qu'il ne croyait, qu'il avait déjà oublié que c'était à elle qu'il le devait, mais elle manifesta tout de même de l'enthousiasme, pour qu'il n'y pense plus, et elle se demandait seulement pourquoi Philippe l'appelait toujours *mon chou* ou *mon poulet*, depuis des années ça lui tapait sur les nerfs, avec Claude, avec Jean-Pierre, avec Jean-Marie, avec Maurice, avec l'autre Jean-Pierre, elle était toujours *ma chérie* ou *mon chou*. *Oui, mon chou*, s'entendit-elle répondre avec une pointe de méchanceté dans la voix, et ensuite elle parla gaiement des vacances, c'était merveilleux, demain elle irait nager, et Philippe, qui avait déjà lâché sa nouvelle, dit qu'il fallait qu'elle grossisse, elle avait tellement maigri ces derniers temps, il trouvait ça affolant, mais là-bas, à la campagne, elle était sûrement bien nourrie, et ils dirent tous les deux : Bon, à bientôt, et, encore une fois, à très bientôt !

Mais ici, à la campagne, comme disait Philippe, elle et son père ne mangeaient que quelques tranches de charcuterie, un peu de salade et des fruits, ils buvaient du lait ou du lait caillé, mais ils n'allaient pas le chercher à la ferme, évidemment, c'était du lait de la coopérative du Land. Il n'y avait rien de campagnard ici, c'étaient les faubourgs d'une ville de province qui était en même temps une capitale, et qui était même reliée au réseau ferré et aérien international, chacun possédant respectivement un train et un avion qui, pour des raisons insondables, permettait de se rendre à Londres en faisant escale à Francfort. Entre la Carinthie et l'Angleterre il n'existait pas de liaisons, il en aurait fallu quelques-unes avec le sud et l'est, et pourtant, curieusement, ces avions étaient toujours complets, en fait les Anglais devaient descendre et les Allemands monter à Francfort, car en Carinthie il ne venait que des Allemands, et Robert, qui prenait cet avion, était toujours le seul passager à faire le vol d'un bout à l'autre jusqu'à Klagenfurt. Pour Élisabeth, toutes les liaisons étaient malcommodes, elle était obligée de passer par Vienne, Milan ou même Venise, mais ensuite il lui restait toujours des heures de train pour arriver à la maison, et à M. Matrei elle disait : Il faut que tu comprennes, ce n'est pas par manque d'affection, mais c'est tellement épuisant, et je déteste les voyages, parce que je passe mon temps à voyager, pour moi Venise n'est pas la Venise des autres, c'est une torture, la cohue des trains qui vont et viennent, Milan, une catastrophe, quant à Vienne n'en parlons pas, car là, dans le rapide, je suis en plus forcée d'entendre pendant des heures ces conversations que je comprends, tenues par des gens que je comprends parfaitement. Il est beaucoup moins pénible de circuler entre Dakar et Paris parce que là, on ne comprend pas chaque mot jusqu'à sa racine, les emplois abusifs, les altérations, les vulgarités. Où trouver encore des hommes qui parlaient comme M. Matrei et même comme Robert, et elle se remettait de la cire dans les oreilles pour ne pas être blessée à ce point, pendant des heures, dans un train autrichien.

M. Matrei ne la comprenait pas tout à fait, mais il acquiesça et approuva : C'est pour cela que je ne voyage pas, et je n'ai plus envie de parler avec personne. Il aimait aussi, comme elle, les expressions dialectales, il les glissait au bon moment dans ses phrases et adoptait cette bonne intonation de l'allemand du terroir, toujours accordée à sa personnalité et à son mode d'expression, ainsi qu'à son humeur, et il aimait lire à haute voix quelques phrases du journal, en rouspétant, et en les faisant

suivre de quelques commentaires : Où sont-ils allés chercher ça ? “L’insécurisation”, non, vraiment ! Tu m’écoutes ? M. Matrei en tout cas était fier qu’Élisabeth et Robert connaissent tant de langues étrangères, il ne savait pas de qui ils tenaient ça, certainement pas de leur mère qui parlait le dur allemand des Slaves, ni de lui, puisqu’il n’avait jamais appris une seule langue, même pas le slovène. Élisabeth ne voulut pas lui dire que Robert n’était pas si doué que ça pour les langues, et que seul son métier l’avait contraint d’en apprendre deux, et que c’était seulement par Liz qu’il avait acquis un anglais convenable ; l’élément doué, c’était plutôt elle, qui s’était montrée si peu douée lorsque, à Vienne, elle écrivait en allemand, mais curieusement, elle était capable d’écrire en français et en anglais, pourtant jamais elle n’avait atteint le bilinguisme de Trotta, et sa perfection n’en était pas une, elle était seulement plus habile et plus souple que Robert, elle avait plus de flair, et elle était plus prudente, n’ayant jamais tenté de parler un anglais bien déterminé, elle se tenait dans une zone neutre, sans copier les particularités de ses amis anglais ou américains, et un jour, se plaignant, elle avait dit à Trotta que jamais elle ne parlerait le français aussi bien que lui, mais il avait dit qu’il ne le lui souhaitait pas, qu’il valait mieux pour elle ne jamais tomber dans cet état de dissolution, car les langues avaient elles aussi joué pour lui un rôle dissolvant. Au début il l’aida quelquefois à faire des corrections quand elle n’était pas sûre, puis il finit par lui dire qu’elle en savait suffisamment pour son métier, selon sa délicate expression, et en Amérique quelqu’un d’autre l’aida encore, et là ce fut encore plus rapide, car il y avait déjà beaucoup de gens qui, pour leur usage courant, s’étaient arrangé une langue facile à lire ; c’est pourquoi elle n’y fit même pas sensation comme en France. Trotta parlait l’allemand comme un étranger, venu d’une terre étrangère allemande, et le français comme un Français, mais il n’y attachait aucune importance, pas plus qu’aux deux ou trois langues slaves qu’il parlait comme les gens qui ont été absents longtemps, et un jour il lui dit : J’ai découvert que je n’appartiens à aucun lieu, que je n’ai la nostalgie d’aucun lieu, mais un jour j’ai pensé que j’avais un cœur et que ma place était en Autriche. Il vient un moment où tout s’arrête, le cœur, toute forme d’esprit vous échappent, et il y a juste quelque chose qui saigne en moi, mais je ne sais pas ce que c’est.

Élisabeth comprenait à présent, en parlant avec son père, que Trotta était bel et bien un Autrichien, dans la négation, comme son père, qui ne niait pas mais désapprouvait tout ce qui faisait encore “comme si”, comme s’il

pouvait encore être question de cette forme d'esprit, et il maintenait avec obstination qu'une erreur de l'histoire n'avait jamais été corrigée, et que la coupure ne se situait pas en 1938, la fissure remontait beaucoup plus loin, tout ce qui avait suivi était une conséquence de cette fissure relativement ancienne, et son monde, qu'il n'avait pourtant guère eu le temps de bien connaître, avait été définitivement anéanti en 1914, jamais il n'avait su comment il avait échoué dans cette époque, fonctionnaire à une époque où il n'y avait plus de fonctionnaires depuis longtemps, en tout cas rien que lui-même entendît par ce terme. Il parlait volontiers, respectueux et critique, du temps d'avant, il examinait chaque faute, n'en omettant aucune, comme s'il l'avait commise lui-même, et Élisabeth aimait de plus en plus l'écouter depuis qu'il était vieux, car autrefois cela ne l'intéressait pas beaucoup. Pour elle, seul l'avenir existait, et elle savait aussi que, même si au plus profond de son être il n'était pas socialiste, ne pouvait pas l'être sans se trahir lui-même, il avait toujours voté "rouge". Il disait en grognant : Pour accélérer ! Et pour que cesse cette hypocrisie, car il n'aimait pas les tergiversations et les réminiscences, et ce qu'il se rappelait, c'était tout autre chose, et aujourd'hui cela ne concernait plus personne. De même il n'avait fait que sourire quand Robert, rentrant de l'université pendant son deuxième semestre, lui avait annoncé triomphant qu'il avait voté communiste, et il dit : Un gamin, et ça vote communiste, et la coupable, évidemment, c'est Élisabeth, avec ses beaux discours éclairés venus du grand monde, avoue ! Il y a eu une époque où le monde avait presque une grandeur réelle et où il avait fait quelques progrès, mais je ne vous l'expliquerai pas. Continuez comme ça, c'est bien.

À l'époque, Élisabeth avait été assez gênée, et elle s'était écriée : Je n'ai fait que raconter ce qui se passait et j'ai toujours dit ce que je pensais, et je n'ai jamais donné de conseils à personne, pourquoi faudrait-il que moi, précisément, j'aie influencé ce gamin ? Il doit bien savoir ce qu'il fait, tu as toujours voulu nous habituer à penser par nous-mêmes et à ne pas nous servir de notre jeunesse comme d'un alibi, tu disais que les enfantillages ne sont pas permis, pas ceux-là, même pour des gens très jeunes, car ce qu'un enfant ne peut comprendre dès l'âge de douze ou treize ans, il ne le comprendra sûrement pas mieux plus tard. C'est toi qui es coupable, avec ta vision des choses, pas moi.

M. Matrei, chose étrange, était également aimé de sa fille et de son fils, ce qui était certainement dû au fait que jamais il ne disait ou ne faisait quoi

que ce soit pour se faire aimer, même avec ses enfants, jamais il n'évoquait un de ses sacrifices, et il en avait fait beaucoup pour ces enfants-là, jamais il ne parlait de la somme qu'il avait versée pour acquérir la maison de la charmille ni de ce qu'il avait remboursé ensuite pendant des décennies, il n'attendait pas qu'on l'en remercie, non plus que de ne pas s'être remarié, parce qu'il était contraire à ses convictions de prétendre donner une belle-mère à Élisabeth et à Robert, et il avait bien fait, car après la mort de M^{me} Matrei ils furent tous deux d'une dureté dont ils n'étaient pas conscients, insupportables dès qu'ils sentaient qu'une femme approchait leur père.

Élisabeth, qui fit une fois venir Robert à Paris, alors qu'il allait encore au lycée, s'en rendit compte tardivement : Est-ce que tu sais, est-ce que tu as clairement conscience qu'il nous a tout donné, c'est un grand homme, et nous sommes épouvantables et nous ne l'avons jamais remercié. Imagine qu'il se soit marié – et c'était bien son droit –, la façon dont nous nous serions conduits, notre attitude envers lui et une autre femme. Aujourd'hui nous comprendrions, mais pour ce qui est de l'admettre sincèrement, je n'en suis toujours pas certaine. Il me semble bien qu'à l'époque, il voyait sans déplaisir M^{me} Jonke, cette jolie femme que tu avais comme professeur, et il est sûr qu'elle l'aimait bien, car elle me faisait une véritable cour, comme si tout dépendait de moi et non de lui, et elle était gentille, ils auraient très bien pu vivre ensemble. Mais tu nous vois avec M^{me} Jonke sous la charmille. Moi pas. Et maintenant, le voilà tout seul, et toi-même, tu ne viendras bientôt plus à la maison qu'en coup de vent, et que feras-tu de la maison, cher Robert ? Un jour, tu la vendras, cette fois il m'en a parlé, et nous sommes convenus qu'elle t'appartiendrait, mais je pourrais, pour quand je serai vieille, très vieille, garder le droit d'occuper une pièce. J'espère que je ne t'infligerai pas ma vieillesse, d'ailleurs j'aurai bientôt un appartement à moi, et un jour ou l'autre je me marierai, quand j'aurai le temps. Mais si toi tu te maries, ce sera compliqué, car il se pourrait que ta femme ne m'aime pas ou que je ne l'aime pas, et tout ce qu'il a fait pour nous aurait été en pure perte.

Élisabeth sut clore avec légèreté ce chapitre pénible : J'ai dit à papa d'y réfléchir encore dix fois, comme ça, entre tes mauvaises notes de latin et mes visites, il aura au moins un sujet de réflexion.

Ce fut seulement une fois assise place du Tertre avec Robert, à qui elle expliquait quelque chose qui lui échappait complètement, et qui lui

racontait les premières histoires d'école qui l'angoissaient, surtout ce que disaient les autres, à propos des femmes, lui avouant également qu'il était lui aussi obligé de faire comme s'il savait une foule de choses sur les femmes, pour que les autres ne croient pas qu'il n'avait encore aucune expérience, et serviable elle lui fournit quelques renseignements et lui donna raison quand il exprima le soupçon que les autres avaient besoin de toutes ces vantardises, sinon, s'ils avaient déjà fait quelque chose avec les "femmes", ils n'en parleraient pas – ce fut seulement là qu'elle se sentit utile comme aux premiers temps, quand ce qu'il y avait de plus important pour elle, c'était de lui laver ses langes et de ne pas dormir la nuit à cause de lui, parce qu'il se réveillait souvent et criait, petit enfant dans la nuit, et ce n'était pas M^{me} Matrei qu'il voulait, mais toujours Élisabeth, puis elle songea que ce qu'elle avait dit à propos de son père était une monstruosité : pour qu'il ait de quoi réfléchir – et elle n'écoutait presque plus Robert, c'était irrécupérable, elle espérait seulement qu'il n'avait pas entendu, absorbé par ses problèmes pubertaires et par ses problèmes scolaires. Bien sûr, si tu es le meilleur en chimie mais que tu n'aimes pas le latin, eh bien – elle ne fit pas vraiment un exposé instructif, mais entre le premier apéritif que Robert buvait de sa vie, dans la douce nuit descendant sur la place du Tertre, et les douces phrases qui le rassuraient, puisqu'à seize ans ce n'était pas la pire des hontes de ne pas encore avoir couché avec une fille et que toutes ces histoires n'étaient qu'un bluff idiot, et qu'Élisabeth, avec sa sincérité et son expérience, à supposer que l'expérience fût une réalité, en savait plus long à ce sujet sans être pour autant une de ces "femmes" qui à l'école jouaient un rôle de la plus grande importance, elle pensait tendrement et passionnément à son père, et elle se promit de ne plus jamais dire de ces choses qui lui faisaient plus de mal à elle qu'à l'être dont elle parlait ainsi. Ce soir-là elle chassa de son lit Robert, qui, un peu grisé par le premier Pernod de sa vie, commençait à lui caresser les cheveux et le visage, car ce genre de chose devait cesser définitivement, ou plutôt ne pas commencer du tout.

Au cours de leur petite promenade de l'après-midi, en direction des étangs, Élisabeth raconta que le sentier n° 8 ne conduisait pas non plus au-delà du chantier, et M. Matrei dit que ça ne l'étonnait plus, il n'avait jamais cessé d'avoir raison dans ses pressentiments pessimistes concernant les capacités des Ponts et Chaussées. Mais si elle essayait de dépasser le sentier

n° 1, en passant par l'auberge Jerolitsch, elle trouverait sûrement un chemin, un moyen de descendre vers le lac, et si ça n'allait pas, exceptionnellement, il l'emmènerait en voiture jusqu'au lac, le matin de bonne heure, avant le moment où ils risquaient de rencontrer des gens, des touristes et des autobus archipleins. Car il ne retournait nager, rarement, qu'à la mi-septembre, quand on était sûr d'échapper à l'occupant, à toutes ces voitures et au bruit sur la rive du lac. Pourquoi trouvait-elle que c'était si calme, ici sous la charmille – il ne comprenait pas, car tout autour il y avait parfois plus de bruit que dans son appartement parisien, en tout cas un bruit différent, l'abolement d'un chien, une voiture qui tournait au coin de la rue et dix minutes plus tard encore une, et ces bruits irréguliers étaient bien plus effrayants que le bruit égal et compact d'une grande ville. M. Matrei se mettait en colère quand un automobiliste passait sans faire attention, et un jour, il y en avait même un qui avait osé laisser sa voiture toute une journée devant la porte du jardin, et une nuit, deux voitures s'étaient arrêtées à proximité, on avait claqué des portières, tout le monde parlait à haute voix, et il était près de minuit, mais là il avait perdu patience, et il avait crié quelque chose par la fenêtre. Il fit remarquer avec satisfaction qu'ils s'étaient tus aussitôt, et l'incident, un scandale, ne s'était pas reproduit. Ils entendaient aussi parfois les enfants du voisinage ils n'étaient pas nombreux, et c'est pourquoi ils les entendaient si nettement, moins nettement qu'une jeune femme qui criait par la fenêtre pour appeler les enfants: *Buuubi! Puppi! Buuubi!*

Ici pourtant, c'était calme, mais ce calme venait de l'absence de sons dans les maisons, car dans tout le quartier qui avait été plein de vie, au temps de la jeunesse d'Élisabeth, rien que des maisons achetées à crédit par des jeunes couples avec des enfants, n'habitaient plus que quelques vieilles personnes. M. Matrei dit calmement: M^{me} Jonas, tu te rappelles, celle qui est de Styrie et qui a ce neveu, célèbre à présent, paraît-il, on parle de lui à la radio, un poète qui n'écrit que des trucs incompréhensibles, mais je ne me risquerai pas à porter un jugement, eh bien elle est morte dans l'hiver. Les enfants de M^{me} Vuk sont partis au Canada. Et Edmund, attends que je réfléchisse, il doit être un peu plus âgé que Robert, il est parti en Amérique. M. Arrighi est mort il y a un mois. Ah bon, tu ne te rappelles pas? Il travaillait à la Compagnie de l'Électricité.

Pour Élisabeth ces annonces de décès étaient courantes, chaque année elle en entendait de nouvelles et elle détournait la conversation et posait des

questions sur “les petits voisins” d’autrefois. Helga s’était mariée en Écosse, oui, avec un Écossais, Lise était partie à Graz, mais elle en était déjà à son deuxième divorce, elle donnait maintenant des cours de piano à Graz. Jolanda, qui en été quittait parfois Vienne pour venir ici, ne disait plus bonjour, et M. Matrei n’allait sûrement pas saluer cette idiote qui faisait semblant de ne pas le connaître. Le magasin d’alimentation, face au sinistre bâtiment de l’orphelinat, avait gardé son nom d’autrefois, mais les propriétaires étaient des gens venus d’ailleurs et ils essayaient de le transformer en *supermarket*. M. Matrei avait du mal à prononcer le mot, il s’y prenait les pieds malicieusement, expliquant à Élisabeth ce qu’était un supermachin, il fallait prendre un panier métallique et circuler dans le magasin minuscule et ensuite payer à la caisse, malgré les cinq personnes qui traînaient là à ne rien faire, mais se réjouissaient chaque fois qu’il entraient quelqu’un. Élisabeth voulut le lendemain essayer de faire les courses, elle se sentit tout de suite reconnue par les nouveaux qu’elle-même ne connaissait pas, et elle errait dans le magasin, embarrassée : Chère madame, vous revoilà chez nous, au pays, Minni, viens aider Madame, elle ne va pas s’y retrouver, non, mais quelle surprise, votre papa doit être content, votre papa est dans une forme éblouissante, costaud comme tout, et toujours le premier le matin ! Élisabeth acquiesça et remercia, tout le monde l’aidait à trouver les bouteilles de lait, hors de vue dans le coin le plus reculé, puis les choses se passèrent comme autrefois, et au fond, elle aurait pu se dispenser du panier et le laisser où il était, parce qu’on alla lui chercher tout ce dont elle avait besoin. Le nouveau propriétaire, M. Bichler, encaissa d’un air important, mais avec une lenteur particulière, et découvrit ainsi par des questions adroites qu’Élisabeth vivait à Paris. Oui, Paris, il soupira, il ne pourrait aller à Paris que l’année prochaine, avec sa femme, cette année, avant la saison, ils étaient déjà allés aux îles Canaries, à Ténériffe. À la papeterie, où elle cherchait un bloc-notes et des cartes postales, Élisabeth ne reconnut tout d’abord pas la patronne, une femme informe, un visage aux pores dilatés, puis elles se donnèrent la main, elles avaient été une année dans la même classe, et c’était donc là la jeune fille qui avec quelques autres avait été impliquée dans un scandale en rapport avec le papetier, quelques filles de quinze ans se rendaient en cachette chez le papetier qui entretenait tout un harem de mineures, mais celle-là – son nom avait échappé à Élisabeth – Linde ou Gerlinde, il avait été obligé de l’épouser. Dans la graisse de son corps, la femme respirait difficilement, son

mari était mort voilà trois ans, elle n'avait pas eu la vie facile, il aurait pu être son père, et aujourd'hui, quand elle se rappelait que certaines avaient alors été jalouses parce qu'elle avait épousé le plus bel homme de tout le pays, elle disait vraiment non, merci bien. La femme gémissait : Une vie, je te le dis, tout un roman, mais pas un beau roman, et toi ? J'espère que ce genre de choses t'est resté épargné, mais tu es exactement la même qu'autrefois, la grande perche desséchée, comme on disait toujours, tu te rappelles ? Élisabeth rit un peu et promit de revenir, mais il était sûr qu'elle ne retournerait plus jamais dans ce magasin, et elle rentra à la maison plutôt taciturne.

Au déjeuner elle essaya de raconter ces conversations avec humour, puis soudain elle se tut, abandonnant la femme de la papeterie. Son père voulait aller s'allonger, et elle dit simplement : Je vais sortir un peu, bien qu'il soit déjà tard, je t'en prie, ne m'attends pas pour le café.

Elle reprit le Höhenweg, indécise, ne sachant si elle devait encore une fois essayer l'un des trois sentiers, puis elle bifurqua, prenant vers le nord le sentier n° 10 qui menait au château, de plus en plus étroit et sombre, et humide, mais au moins, ce n'était pas la direction du lac. Devant le château Falkenberg, manifestement transformé en hôtel ou en pension, il y avait beaucoup de voitures allemandes, mais dans le jardin, il n'y avait personne aux tables colorées qui n'allaient pas avec le château, les clients dormaient ou étaient partis au lac, et elle s'assit à une table, fuma, s'assura qu'elle avait bien vingt schillings sur elle, car si jamais quelqu'un venait, il faudrait qu'elle commande un café ou du thé pour justifier sa présence à cette table. Sa plus grosse faute avait sans doute été, à New York, de renoncer si vite, car quand elle avait épousé Hugh, elle ne pensait pas qu'elle aimait encore Trotta ni qu'il avait été le seul homme qui lui convienne, et cet après-midi-là, le regard tourné vers la forêt, elle crut encore une dernière fois que malheureusement, à l'époque, elle avait vraiment fait fausse route, elle n'aurait jamais dû accepter ce divorce, sur une simple lettre, elle aurait dû partir le rejoindre aussitôt, il ne fallait pas prendre tellement au sérieux cette lettre dans laquelle il se faisait une série de reproches confus, disant qu'il n'aurait jamais dû l'entraîner dans sa vie, dans cette boue, il y avait aussi des phrases du genre "il est au-dessus de mes forces de t'expliquer cela, tu méritais mieux, je te souhaite de trouver un prince charmant et de m'oublier...", mais elle ne se rappelait pas avec précision cette lettre de culpabilité où il la priait de demander le divorce, et aujourd'hui encore, elle

ne pouvait concevoir ce qui était au-dessus de ses forces, puisqu'ils s'entendaient si bien. En revanche elle se rappelait avec précision, parce qu'elle s'en était constamment nourrie à New York, et aussi par la suite le début de la première lettre qu'il lui écrivit : "*Uncrowned Queen of my heart!*" et elle aima le début de cette lettre plus longtemps que Hugh lui-même, qui avait dû comprendre quelque chose de travers, ou qui était à ce moment-là dans un nouvel état de confusion, lorsqu'il organisa cette fuite au Mexique avec un jeune Italien et la laissa presque morte d'inquiétude pendant trois semaines. Elle lui avait écrit une lettre terriblement pathétique, bien entendu elle respectait son désir, mais elle ne voyait pas pourquoi il voulait porter seul toute la faute, d'ailleurs elle ne voyait aucune faute, et il pouvait toujours compter sur elle, et elle allait attendre, mais comme sa lettre à elle était peut-être aussi confuse que celle qu'il lui avait écrite, il ne vint plus qu'un petit mot la priant de ne pas attendre, il devait traverser cette crise seul, il avait seulement une grande prière, c'était qu'elle lui pardonne, et cette deuxième grande prière : qu'elle divorce. Gino souffrait beaucoup, parce que lui, Hugh, était en pensées tellement loin, toujours auprès d'elle, et il souffrait surtout à l'idée qu'il était la cause de cette séparation. En quoi ce Gino, qu'elle n'avait vu qu'une fois, devait souffrir si fort des affaires qui les concernaient, elle et Hugh, cela demeura toujours une énigme, et une fois de plus Hugh avait doté quelqu'un de mystères et de sensibilités qu'elle ne pouvait découvrir, car s'il y avait quelqu'un de sensible, ce ne pouvait être que lui, sûrement pas un Gino. Avec Hugh tout aurait pu bien se passer, et lui seul avait réussi à avoir des idées qui aujourd'hui encore rendaient Élisabeth heureuse, car Hugh était vraiment généreux et gentil avec elle. Un jour on l'avait chargé d'un travail, avec une avance de cent dollars, et avec ces premiers dollars si précieux qu'il avait gagnés, il acheta pour elle tant de fleurs que tous les vases et tous les pots ne purent les accueillir et qu'elles nageaient dans le lavabo et la baignoire, et en plus un parfum coûteux, un immense flacon, et Élisabeth était décontenancée, non tant de joie qu'à cause de la note de téléphone qui n'était pas encore payée et parce qu'elle était elle-même un peu juste, mais maintenant, tandis qu'elle se levait pour partir, regardant le château qui n'était plus un château – aucune serveuse n'était venue et le café allemand lui avait été épargné –, elle se revit les bras pleins de fleurs, entre le rire et les larmes, comme dans ces films où les hommes envoient tant de fleurs à la diva que l'actrice principale croule sous leur poids, et elle s'entendit encore

dire : *You are a fool, Hugh, my darling, you must be crazy!* Aujourd'hui il ne faisait plus aucun doute qu'une note de téléphone payée ne serait pas restée dans le souvenir d'Élisabeth, mais les fleurs et l'argent jeté par les fenêtres, tout ce que Hugh avait fait sans nécessité, voilà ce qu'il était désormais pour elle, et il continuait de vivre en elle, auréolé de gloire, et il était fort possible – au Mexique ou en quelque autre lieu où il était à la mode de repartir "à zéro", car à l'époque c'était une mode – qu'il ait tout oublié de cet instant où le petit appartement était enseveli sous les fleurs et où, rayonnant, il avait dit que *Bandit* était le seul parfum qui convenait pour elle, et qu'il se rappelle au contraire, en Amérique du Sud ou de retour à New York, quelque chose de pénible dont elle en revanche ignorait tout, ou quelque chose de beau, un beau moment dont elle ne se souvenait pas. Avant la bifurcation vers le sentier n° 5 elle s'assit, elle aurait pu bien sûr descendre en passant par le château de Freyenthurn, mais seulement jusqu'au Plattenwirt, c'était évidemment la solution. De cet endroit, qui faisait encore partie de la ville, elle n'aurait plus qu'un petit bout de chemin jusqu'à la Promenade de la Plage, mais c'était précisément ce qu'elle ne voulait pas, car elle allait devoir marcher dans la rue, et il fallait éviter la Villacherstrasse, elle ne pouvait pas se montrer dans cette tenue, mais si, bien sûr, elle le pouvait, cela lui était égal, mais elle n'aimait pas cet embranchement prématuré des sentiers 5 et 6, et elle descendit, mais elle se retrouva dans une prairie, elle aurait dû continuer à chercher, mais de là, elle ne voyait même pas le lac qui devait être dans la plaine, il y avait sûrement un moyen de continuer, mais il était interdit de couper à travers champs, et après avoir un peu traîné à chercher des sentiers, elle fit demi-tour et rentra par le Höhenweg.

M. Matrei avait longtemps été opposé au téléphone, refusant de le faire installer dans la maison du Laubenweg, et il se moquait de ses enfants avec leur manie de téléphoner, de ces coups de téléphone d'hommes qui ne parlaient pas allemand et demandaient Élisabeth, et chaque fois il disait : Note bien toutes les dépenses de téléphone, car c'est Robert qui doit payer la note. Bien qu'Élisabeth, la première, eût essayé de lui faire installer le téléphone, parce que, étant sa fille, elle pensait pouvoir obtenir de lui tout ce qu'elle voulait, c'est finalement Robert qui l'avait eu par ruse. Mais il devait payer le téléphone, et Élisabeth devait rembourser ses communications à Robert. Avec une moue de satisfaction, M. Matrei les

laissait payer, mais c'était uniquement parce qu'au départ il n'en voulait pas, car il leur aurait volontiers tout payé, mais quelques leçons et une expiation symbolique leur feraient du bien. D'abord il n'aima pas cet appareil qui le dérangeait, sonnait quand il se reposait l'après-midi ou qu'il était au jardin ou que les informations approchaient. Et c'était toujours à ces moments impossibles que les enfants appelaient de quelque pays étranger. Au début cela ne faisait que l'irriter et à chaque fois il disait brièvement : Il vaut mieux que tu écrives, écris-moi une lettre, ça fait déjà trois semaines que tu ne m'as pas écrit, et puis voilà les informations.

Par la suite il fut heureux que Robert ait imposé sa volonté, et il était tout excité quand les enfants appelaient. Il avait seulement été épouvanté un jour où Élisabeth avait appelé de New York, et il pensait qu'elle était gravement malade, mais elle voulait juste savoir s'il pouvait lui procurer un certificat de nationalité, elle n'avait plus aucun papier, et elle ne trouvait pas non plus son extrait d'acte de naissance. Plus tard il fut forcé de constater que son écervelée de fille avait totalement perdu le sens des réalités et qu'elle avait tout simplement téléphoné parce qu'elle voulait à tout prix se marier, alors qu'une lettre aurait suffi.

Le lendemain matin il pleuvait, Élisabeth et M. Matrei prirent le petit-déjeuner ensemble, le journal n'était pas encore arrivé, et elle dit : Quel drôle d'été, on n'aura pas eu d'été. M. Matrei s'excusa pour l'été de Carinthie et dit qu'ils pouvaient se risquer aujourd'hui à aller à la plage, car la pluie allait retenir beaucoup de gens, et qu'ensuite ils iraient à pied jusqu'à Loretto, puisque la pluie ne le gênait pas non plus et qu'ils ne voulaient ni l'un ni l'autre rencontrer du monde. Ils prirent le bus et changèrent à la Heilig-Geist-Platz pour aller jusqu'au lac.

Ce n'était plus le vieux tramway, avec les voitures d'été découvertes, les grappes d'enfants accrochés au marchepied, et les adultes face à face sur les banquettes. Nulle part au monde il n'y avait eu un plus joli tramway d'été qu'à Klagenfurt. Aujourd'hui on se contentait d'un bus qui ressemblait à tous les bus. Ils marchèrent jusqu'à Loretto, ils étaient les premiers et les seuls à être venus pour nager.

Élisabeth avait déjà son maillot de bain sous sa robe dont elle se débarrassa sur le pont. M. Matrei se changea avec cérémonie dans une cabine, puis ils nagèrent vingt minutes dans une eau assez froide. Ni lui ni

elle ne voulaient revenir et rentrer à la maison, car c'était merveilleux et elle gelait de froid et nageait furieusement le crawl pour se réchauffer, mais elle avait dû terriblement maigrir, ces derniers temps. Elle retourna pourtant nager encore une fois, son père lui aussi retourna nager, et ils se rencontrèrent dans le lac près d'un tronc d'arbre qui roulait dans l'eau comme une bouée. Elle lui cria : *Daddy, I love you*, et il demanda : Qu'est-ce que tu as dit ? Elle cria : Rien, j'ai froid.

Sur le chemin du retour ils passèrent devant les immenses terrains de camping, et M. Matrei laissa tomber quelques remarques acérées, non sans complaisance, à propos de ces gens serrés comme des harengs, de leur plein gré. C'est d'ailleurs pourquoi sans Élisabeth, il ne serait jamais venu, pourtant il aimait toujours autant nager qu'autrefois, mais on ne pouvait plus aller au lac avant l'automne, il n'y avait plus que des Allemands. M. Matrei dit, méditatif : Il n'y a vraiment plus que des Allemands, ils ont fini par y arriver, ils nous ont achetés, et personne n'a mis le verrou, nos imbéciles du gouvernement auraient pourtant dû voir venir. Et voilà que sur ses vieux jours il lui fallait voir la Carinthie aux mains des Allemands. Les paysans leur avaient pratiquement vendu tous les terrains, les nouveaux propriétaires se pavanaient déjà en seigneurs au lieu de se conduire en visiteurs. Pendant la saison on ne regardait même plus les Autrichiens, et dans les restaurants les cartes étaient pleines d'expressions que pas un Autrichien ne comprenait, pour *Topfenkuchen* il avait lu *Käsesahnetorte*, et voyant cela, il avait quitté le restaurant *Ronacher* et n'y avait jamais remis les pieds. M. Matrei dit, en colère : Et nos gens s'aplatissent et s'imaginent que c'est bon pour nos devises et pour le tourisme. Mais ça n'avait rien à voir avec le tourisme, ça ressemblait plutôt à une occupation. Élisabeth savait bien que depuis de nombreuses années, la moitié de la Rhénanie et de la Ruhr avait envahi la Carinthie, pas les riches, évidemment, ils se garderaient bien d'aller dans un pays aussi pauvre, mais comme disait son père qui votait "rouge", c'étaient ces prolos, avec leurs grosses voitures puantes, qui détruisaient le pays, et c'était franchement trop pour lui. Entendre partout ces prolos, qui dès neuf heures du matin braillaient et buvaient de la bière, passaient leur temps à laver leurs voitures avant de foncer à "Fenedig", comme ils disaient. Élisabeth pensa, mais sans le dire, pour ne pas énerver son père davantage : Et ce lac n'est plus notre lac, son eau a un goût différent, on n'y nage plus de la même façon. Il ne nous a appartenu qu'une demi-heure sous la pluie. M. Matrei se répétait, tandis

qu'ils roulaient en direction de la ville, que maintenant, les Allemands possédaient tout, il aurait préféré ne jamais voir ça. Ils avaient perdu la guerre, mais seulement en apparence, à présent ils faisaient réellement la conquête de l'Autriche, à présent ils pouvaient se l'acheter, et c'était pire, un pays vénal était pire qu'un pays égaré et battu. On n'avait pas le droit de se laisser acheter.

Soudain, sans savoir pourquoi, Élisabeth pensa à ce Trotta de la monarchie, préfet de district, qui pour elle n'était qu'une légende, mais elle songea: Mon père et lui, ils se ressemblent tellement. Plus d'un demi-siècle après il y avait à nouveau quelqu'un qui ressemblait à un homme d'un autre monde, d'un monde englouti. Et c'était peut-être pour cela qu'en ce moment, ses pensées étaient si souvent auprès de Franz Josef Trotta, à qui, durant des années, elle n'avait plus guère pensé. Et au fond, Trotta, quand il parlait des Allemands, disait la même chose que son père: En fait ça m'a littéralement coupé la parole, car depuis que je me suis retrouvé en Allemagne avec l'armée française, je sais ce que signifie être privé de la parole, parce que tout autour de moi, il y avait ces gens qui se figuraient qu'ils parlaient allemand, et les Français les croyaient, il y avait beaucoup d'autres choses qu'ils ne croyaient pas, mais ça, ils le croyaient.

Arrivés à la Heilig-Geist-Platz ils ne trouvèrent pas de correspondance, et Élisabeth dit: Je vais chercher quelques journaux! Dans l'un d'entre eux elle lut, bouleversée, qu'un de ses amis était tombé d'un rocher près de Sorrente et que la police italienne n'avait pas encore éclairci s'il s'agissait d'un accident, d'un suicide ou d'un meurtre. Mais ce journal, comme les autres journaux, avait de grosses manchettes qu'elle ne lut d'abord que distraitement. Elle revint hors d'haleine vers son père qui était debout devant la *Landhaus*([11](#)) et lui fit signe de revenir, le bus arrivait, elle lui donna deux journaux, bien qu'il en lût d'habitude un seul auquel il était abonné, puis, pour se calmer, elle se mit à lire, détendue: Drame de la jalousie pour une villa de millionnaire. "Pour", c'était bien. Cela ne l'intéressait guère, mais dans le journal suivant on lisait encore: Bain de sang dans le pavillon de chasse d'un millionnaire. Elle se mit à lire contre sa volonté. À cet instant le bus arriva et ils montèrent. Pendant le trajet Élisabeth lut avec beaucoup de concentration, car même ici, elle restait journaliste, et le début de ce reportage compliqué ne lui permit pas tout d'abord de comprendre quoi que ce soit. Quand on connaissait la presse de province, son adorable inaptitude à écrire des articles sur les choses

inhabituelles, par exemple un milieu inconnu, il fallait beaucoup d'imagination ou de métier pour dégager les faits du chaos des phrases. Élisabeth leva les yeux et dit, alors qu'ils passaient devant le théâtre municipal : Bertold Rapatz a abattu sa femme et un agent forestier slovène, et après il s'est tué, ce n'est pas croyable ! M. Matrei ne répondit pas, car il était plongé dans son journal, il dit simplement : Rapatz ? Jamais entendu parler. Élisabeth dit, étonnée : Mais enfin, papa ! C'est l'un des trois hommes les plus riches d'Autriche, si ce n'est le plus riche, et il a quelques chasses, ici chez nous. Elle n'était pas plus avancée d'avoir lu l'article, l'ingénieur diplômé Bertold Rapatz, âgé de soixante-deux ans, avait tué d'une balle sa femme âgée de trente-trois ans, le D^r Élisabeth Rapatz, vraisemblablement par jalousie, après avoir commencé par tuer son amant devant lequel elle avait tenté de se jeter, un certain Jaslo Quelque Chose. La gendarmerie d'Eisenkappel avait été appelée sur les lieux par une certaine Radmilla Quelque Chose, employée de maison dans la villa du millionnaire. Élisabeth prit le journal de son père, car ces articles maladroits qui n'en finissaient pas étaient vraiment exaspérants. À Paris ou à New York, le moindre petit journaliste de la presse à sensation aurait su s'y prendre, mais ici, ils ne savaient pas. Drame de la jalousie, ça sentait la grange et le cran d'arrêt, et pourtant il s'agissait de Bertold Rapatz. Il y avait même un journal qui s'efforçait d'aller un peu plus loin : "L'ingénieur diplômé Bertold Rapatz, dont le père est issu de l'illustre famille von Rapatz, anoblie pour ses mérites lors de l'ouverture de la voie ferrée dans la vallée du Gail à des fins stratégiques...", et Élisabeth pensa d'abord que ces pauvres petits journalistes qui savaient si bien chroniquer les foires du bois n'avaient malheureusement aucune idée de ce qui était tombé dans les mains de leur gendarmerie, et que si la noblesse illustre de Bertold Rapatz ne valait rien, du fait que peu avant la fin de la guerre l'empereur Charles avait anobli à peu près tous les gens qui avaient croisé son chemin, et que s'il était tout aussi inintéressant de savoir que Bertold Rapatz était ingénieur diplômé, de même que son père, von Rapatz, il n'était pas sans importance de savoir que Rapatz n'était pas qu'un millionnaire, car il y avait probablement un certain nombre de millionnaires en Carinthie, mais un pouvoir – l'argent, ni plus ni moins, et qu'il ne fallait pas confondre un pavillon de chasse et une villa, et que, tout à fait accessoirement, un tiers de l'industrie du bois et des chasses de Carinthie appartenait à Rapatz. Quant au quatrième journal, qu'Élisabeth finit par arracher à son père, et qui

faisait aussi l'important avec les bains de sang et les drames de la jalousie, elle cessa vite de le lire et le laissa retomber. La troisième femme de Rapatz, "D^r Élisabeth Rapatz, née Mihailovics", disait-on, et elle pensa à cette brève et étrange rencontre dans la Teichstrasse, et elle se dit : Non, ce n'est pas possible, et pourtant, cela doit être vrai, cette pauvre et timide petite Mihailovics était donc la troisième femme de Rapatz, mais que signifiait tout cela ? Elle n'était pas du genre à rechercher les hommes riches, et ce jeune Slovène qui lui revint en mémoire était sûrement "l'agent forestier" mentionné, mais il n'y avait rien entre eux, elle l'avait deviné en une seconde, c'était sans aucun doute tout à fait autre chose qui avait à ce point perturbé Élisabeth Mihailovics. Suffoquant, elle dit à son père : Sa femme, c'était Élisabeth Mihailovics, tu te rends compte, et notre brave gendarmerie ne trouvera jamais ce qui s'est passé réellement, car toutes les interprétations qu'ils construisent dans leurs cerveaux limités est absolument faux, il n'y a rien d'exact. Ça, je peux te le dire !

M. Matrei, qui ne comprenait pas pourquoi Élisabeth s'excitait à ce point, dit seulement quelque chose du genre "pauvre créature !". Ces hommes d'un certain âge, aujourd'hui, avec leurs femmes beaucoup trop jeunes, ça ne peut que mal tourner.

Mais tout de même, dit-elle sur un ton impatient, pas de cette manière. Il y a des choses plus compliquées que les drames de la jalousie. Je donnerais beaucoup pour pouvoir deviner dans quelle histoire s'était embarquée cette pauvre créature et quel genre d'homme était ce Rapatz. C'est à peine si quelqu'un l'a jamais vu, même à Vienne. Les gens comme ça, on ne les voit jamais.

M. Matrei finit par être étonné, car pour lui les gens importants étaient tout différents, c'étaient ceux qu'on avait l'habitude de voir dans les journaux, les députés, le maire, le préfet du Land surtout, c'était pour lui, et sans doute pour la plupart des gens de la campagne, les gens "d'en haut", et le fait qu'il y eût des gens comme Rapatz, que ces personnalités si importantes de la vie publique n'auraient même pas admis dans leur maison, ne correspondait pas à l'idée qu'il se faisait des hiérarchies, ni le fait qu'un Rapatz, à supposer qu'il fût vraiment un homme connu comme se le figurait Élisabeth, ait refusé de se faire photographier ou de parler à la radio, non, il ne comprenait pas très bien. Je crois que tu surestimes beaucoup cet homme, dit M. Matrei sur un ton décidé. On n'a jamais entendu parler de lui.

Je veux bien le croire, dit Élisabeth en souriant, et s'il n'avait pas tué deux personnes en plus de lui-même, sa présence ici n'aurait même pas été connue. En tout cas pas ici à Klagenfurt. Des premières dépositions de la bonne et des autres employés, il ne sortit pas grand-chose de plus, autant analyser un mutisme et un silence obstinés, et elle put imaginer comment Rapatz avait entouré sa vie d'un mur, raison pour laquelle même par la suite aucun d'entre eux ne parlerait, car les gens comme Rapatz choisissaient leur personnel trop scrupuleusement, et il lui vint aussi à l'esprit que ce personnel se composait presque exclusivement de Slovènes et de quelques Croates, ce qui représentait un rempart de plus contre les curieux, même après la mort.

Au bout de la première semaine, malgré son intention de rester deux semaines, Élisabeth commença à être agitée et plus nerveuse d'heure en heure, car elle était obligée de se dominer devant son père qui constatait : Tu as déjà bien meilleure mine. L'agitation venait de ces longues randonnées à travers la forêt, et du lac où elle ne voulait plus descendre, mais ce jour-là elle avait essayé encore une fois de descendre en passant par l'auberge Jerolitsch, bien qu'elle sût d'avance que ce n'était pas possible. Elle rentra à la maison bronzée, mais épuisée, puis elle prétendit être très fatiguée et, laissant son père dîner seul, elle alla dans sa chambre, où elle lut tout de même encore jusqu'à minuit un vieux livre d'aventures de Robert, puis, sûre que son père dormait, elle appela doucement le central et demanda Paris. Quelques minutes après elle avait la communication, soulagée elle entendit la voix de Philippe, elle le pria en murmurant de lui envoyer un télégramme où il y aurait quelque chose du genre très urgent et départ nécessaire raison travail. Le lendemain matin le télégramme arriva de Paris, et Élisabeth fit semblant d'être en colère, elle grommela : Justement maintenant, alors que je commence enfin à me reposer.

Un instant elle regarda par terre, car elle craignait de décevoir son père, mais elle fut soulagée de ne découvrir aucun signe de tristesse ou de dépression due au fait qu'elle voulait – devait, ainsi qu'il le croyait – le quitter si vite, et ils prirent aussitôt le bus pour aller en ville à l'agence de voyages, non, il se chargea du billet et ne toléra pas qu'Élisabeth paye jusqu'à Vienne, car par ces cadeaux excessifs, il voulait toujours compenser ce qu'il réclamait pour le téléphone, et sur le chemin du retour il rouspéta encore contre une circulation démente qu'Élisabeth ne découvrit nulle part.

Ils passèrent tranquillement ensemble la soirée qui précédait son départ, écoutèrent les informations du soir, lurent alternativement les pages du journal auquel M. Matrei était abonné et qui relatait lui aussi le drame sanglant de la jalousie “dans, autour de et pour” un pavillon de chasse de millionnaire, sans un seul détail nouveau. Il n’était toujours arrivé aucune carte du Maroc, ils parlaient un peu ou se taisaient, pensifs, et cette fois ce fut M. Matrei qui insista pour qu’elle aille au lit de bonne heure. Une fois seule dans sa chambre, elle n’eut pas envie de se coucher docilement, mais farfouilla dans ses affaires et commença à faire ses valises. Elle fut un peu effrayée quand son père frappa puis entra, mais il ne dit rien en voyant qu’elle n’était pas encore au lit, d’un air embarrassé il lui donna une enveloppe et l’embrassa sur la joue. Il dit : Je ne voudrais pas oublier, c’est juste quelque chose pour le voyage, et pour que tu n’aies pas de problèmes à Vienne.

Élisabeth fut incapable de dire un mot, elle songea qu’il allait encore y avoir mille schillings, pour qu’elle, l’enfant, puisse se débrouiller en chemin, et elle dit, comme toujours : Comme c’est gentil à toi, pour le faire sourire et pour qu’il sache encore combien elle avait besoin de lui. Elle n’eut aucune conscience d’être coupable quand le lendemain matin elle se rendit à la gare avec son père et que M. Matrei s’assura encore une fois scrupuleusement que le train partait bien sur le quai n° 1 et qu’il partait bien à l’heure indiquée, mais, le laissant aller devant, elle acheta au kiosque des journaux, des revues et des cigarettes et en traînant un peu les emporta vers le quai où M. Matrei l’attendait l’air sévère, lui qui tenait par principe à ce qu’on arrive en avance, et voilà qu’ils disposaient hélas encore d’une demi-heure, ils étaient debout à côté des valises et parlaient, elle promit d’écrire vite, elle dit qu’à Vienne, de l’aéroport, elle appellerait peut-être des amis, de quelconques amis que M. Matrei ne connaissait pas, elle lui assura qu’elle préférerait un vol de nuit pour Paris à un vol de jour, que ça ne l’intéressait plus de voir quoi que ce soit par les hublots. Enfin le train arriva et elle monta après avoir pris son père dans ses bras, et elle se mit à la fenêtre, oui, il était plus petit, et ici seulement, quand il n’était pas chez lui et pas avec elle sur un chemin de forêt, il avait à nouveau ce regard enfantin, ce regard sénile d’un vieil homme qu’on abandonne, qu’on laisse tout seul, et Élisabeth, bien qu’il fût maintenant trop tard, voulut redescendre et lui dire quelque chose, mais quoi ? Quoi donc ? Tout de même pas à quel point elle craignait, au moment où le train démarrait, de ne

plus jamais le revoir. Elle cria, mais il ne l'entendit peut-être plus : Je t'écris bientôt, merci pour tout, je t'écris ! Elle sourit et fit des signes et espéra que le train cette fois sortirait de la gare plus vite que d'habitude, elle faisait des signes comme si elle n'était pas désespérée, une femme rayonnante, sa fille, une enfant, la sœur de Robert, un être humain qui s'en allait, voyageait, voyageait de plus en plus loin.

À Vienne, à l'aéroport, après avoir mécaniquement réglé les formalités, une fois débarrassée de ses valises, elle passa tout de suite au contrôle des passeports, profitant de ce qu'il n'y avait personne à ce moment-là. Elle se demanda si elle allait monter au restaurant, puis se décida pour le café, plus désert, une salle immense avec des tables en plastique auxquelles étaient assis des gens qui attendaient. Après avoir bu un premier café qui hélas n'était justement plus un café viennois, elle feuilleta son carnet d'adresses. Peut-être devait-elle appeler les Altenwyl, ou bien les Goldmann, non, d'un côté comme de l'autre quelque chose n'allait plus, c'était trop délicat, et elle feuilletait, feuilletait, les Jordan éventuellement ou Martin ou Alex... Non, c'était absurde, personne ne devait être en ville fin juillet.

Cela faisait déjà la deuxième ou la troisième fois qu'un homme était passé près de sa table et reparti, et comme elle se retournait involontairement et le regardait, il fit à nouveau demi-tour et demanda poliment et maladroitement : Excusez-moi, êtes-vous Élisabeth Matrei ? Comme elle le fixait sans répondre, il répéta : Excusez-moi, vous ne devez pas vous souvenir de moi.

C'était un homme de son âge, mais il lui parut plus jeune, pourtant, à cet âge-là, d'habitude, tous les hommes lui paraissaient plus vieux, et il parlait cet allemand dur qui lui était familier, mais elle ne se rappelait pas en quoi, d'où il la connaissait et si elle-même le connaissait. Elle fit prudemment un geste, il s'assit, et à cet instant elle se rappela, cela devait être ce cousin de Trotta, ce Branco, un de ceux qui étaient restés en Yougoslavie, fils ou petit-fils de paysans ou de commerçants – ou de marchands de marrons –, originaire de ce Sipolje qui n'existait plus, et comme il était peu probable que ce Branco vive encore là-bas, elle lui posa la question en hésitant. Il vivait donc à Ljubljana. Il commanda aussi un café, et maintenant elle ne savait pas de quoi parler avec lui, car sur la mort de son cousin il devait tout savoir depuis longtemps, c'était déjà si loin. Elle écoutait sans faire attention et elle l'entendit encore dire péniblement quelque chose à propos de Ljubljana et qu'il avait un visa pour Moscou et qu'il prenait maintenant

un avion pour Moscou. Puis il dit, mais sans difficulté et rapidement, si bien qu'elle leva les yeux, étonnée : J'ai attendu longtemps. Très longtemps. Mais vous étiez toujours au milieu de tant de gens. Je veux dire, vous étiez toujours tellement occupée, et il y avait toujours tant de monde autour de vous. Elle répondit d'un air enjoué : Ah bon ? Tant de monde ? Sans transition il ajouta : Je me suis marié il y a un an, oui, là-bas dans le sud, et j'ai un fils, il a deux mois. Elle posa sa cigarette sur la soucoupe et dit sur un ton amical : J'en suis vraiment heureuse pour vous. Mais quelque chose lui parut bizarre et elle le regarda mieux, il avait déjà quelques cheveux blancs sur les tempes. Mais si tard, je veux dire, vous vous êtes marié si tard ? La question se voulait banale et c'est bien l'effet qu'elle produisit. Oui, dit-il, puis il la regarda droit dans les yeux : Vous étiez toujours au milieu de tant de gens. Je vous ai vue une fois à Vienne puis rencontrée avec mon cousin à Paris, et vous êtes sûrement au courant de tout, mais après, je n'ai plus entendu parler de vous. J'ignore même si vous savez quelque chose qui nous concerne, moi et Franz Josef, nous n'étions pas seulement parents, il y avait autre chose, mais je n'ai rien pu faire, nous sommes restés chez nous.

Élisabeth dit doucement : C'était sûrement mieux, mais vous dites "chez nous", cela existe donc encore. L'homme dit : À Paris, Franz Josef n'était pas chez lui, et à la fin à Vienne non plus, certainement pas, il a toujours aimé dire des choses paradoxales, affirmant le plus souvent qu'il était "aterritorial". Il ne faut pas que vous soyez triste, on ne pouvait pas l'aider. Il se leva, car son vol était annoncé, indécis il écoutait la voix qui arrivait du haut-parleur il n'y avait plus de doute, on appelait les passagers à destination de Moscou, et il n'attendit pas qu'elle lui donne la main, mais dit doucement et rapidement, en partant : Dieu vous protège. Elle le suivit des yeux, elle ne pouvait guère répondre "Au revoir", et elle resta assise décontenancée et vit trop tard que sa cigarette réduite en cendre tombait de l'assiette et que le reste, incandescent, allait faire une marque sur la table en plastique, elle se brûla les doigts, car elle ne savait pas comment s'y prendre autrement pour éteindre la cigarette sur cette table publique. Il y avait dans sa tête une formidable confusion, parce qu'elle ne comprenait pas ce qu'il avait voulu dire en parlant sans arrêt de tout ce monde et pourquoi il l'avait répété si souvent. Un autre vol fut annoncé, de nouveau en trois langues, puis elle entendit effrayée une autre voix, toujours dans le haut-parleur, ce n'était pas un appel, mais une communication monotone et polie, en raison

de difficultés techniques on prévoyait que le vol à destination de Moscou serait retardé de deux heures, les passagers à destination de Moscou étaient priés... Quand il revint, elle s'était déjà levée, parce qu'elle l'avait senti arriver derrière elle avant d'entendre ses pas, et elle se tourna vers lui, ils se tinrent l'un en face de l'autre et se regardèrent. Il prit avec précaution, puis de plus en plus fermement, ses deux mains fines d'une excessive minceur dans ses lourdes mains. Parfois ils souriaient tous deux, sans dire un mot. Elle ne lui demanda pas pourquoi il prenait l'avion pour Moscou ni ce qu'il pensait y trouver, et il ne lui demanda pas si elle vivait encore à Paris ni ce qu'elle y avait perdu. Ils se regardaient simplement dans les yeux, et dans leurs yeux à tous les deux flottait un bleu très clair qui devenait plus sombre quand ils ne souriaient plus. Il ne dit plus, Dieu soit loué, qu'elle était toujours au milieu de tant de gens, et elle oublia aussi tous les êtres qui avaient été dans sa vie, les êtres de cet aéroport et de ce buffet désolé. Mais le temps fuyait si vite, plus vite que jamais auparavant, et elle pensa soudain défaillir, et en même temps elle sentit que lui, qui était tellement plus fort, commençait à pâlir, et que lui aussi se sentait mal dans cette extrême tension, dans cet abandon. À cet instant on annonça le vol à destination de Paris, et doucement, presque délivrée d'un tourment insupportable, elle détacha ses mains des siennes. Elle partit comme quelqu'un qui a tout en mémoire, exactement gravé, la direction de la porte vitrée, elle n'avait rien d'autre dans l'oreille que le *gate number*, comme s'il était très important de se concentrer là-dessus. Il la suivit lentement jusqu'à la porte vitrée qui allait les séparer, et elle craignit qu'il ne dît maintenant quelque chose, mais il s'arrêta simplement, sortit un petit carnet et un stylo à bille, arracha une feuille et, debout, écrivit quelque chose sur cette petite feuille et la plia. Elle craignait toujours que quelque chose ne vînt à être détruit, et elle le regardait avec insistance, espérant qu'il n'avait pas écrit là son adresse à Ljubljana ou à Moscou, mais il la regardait avec un grand calme, il n'avait plus sur le visage cette douleur et cette pâleur, et il lui mit la feuille pliée dans la poche de son manteau. Elle se retourna et franchit la porte à ouverture automatique.

Elle ne lut pas le billet dans l'avion, mais à Orly, alors qu'elle attendait ses valises près du tapis et prenait un mouchoir dans son manteau, elle sortit en même temps la petite feuille, la déplia et lut, étourdie et sans comprendre :

Je vous aime.

Je vous ai toujours aimée.

Elle tenait aussi son mouchoir sans plus savoir pourquoi, ah oui, il devait y avoir des courants d'air, et pour un peu elle aurait éternué, mais elle remit aussitôt le billet et le mouchoir dans la poche de son manteau, car, mortellement effrayée, elle vit Philippe s'avancer vers elle, il s'empara d'abord énergiquement de ses valises et les posa sur un chariot, avant d'attirer Élisabeth à lui et de l'embrasser longtemps, avec violence, au milieu de tous ces gens qui passaient près d'eux, comme s'ils étaient seuls, et sa langue allait si profond dans sa bouche qu'elle le repoussa parce qu'elle pensait étouffer. Elle dit hors de souffle : Mais je t'en prie, ce n'était pas nécessaire, pourquoi es-tu venu à Orly sous prétexte que je rentre à Paris ! Philippe faisait rouler le chariot avec les valises en direction de la sortie, et elle courait à côté, elle ne cessait de se répéter : Je ne comprends vraiment pas pourquoi tu te précipites à Orly, plus tard, en ville, nous aurions pu... Philippe chercha un taxi, en trouva un par hasard, et dans le taxi il l'embrassa encore une fois, avec cette même avidité, et elle ne se défendit plus. Puis il se mit à parler avec ardeur : Et maintenant dis-moi ce qui s'est passé, pourquoi j'ai dû t'envoyer ce télégramme, j'étais fou d'inquiétude ! Elle se redressa et dit sidérée : Qu'est-ce que tu racontes ? C'est pourtant simple, je m'ennuyais terriblement, et c'était prévisible, à la campagne on s'ennuie, c'est la seule raison pour laquelle je t'ai demandé ça.

Mais comme Philippe n'était pas bête, loin de là, il la regarda d'un air méfiant et insista : Il a bien dû se passer quelque chose. Ne me raconte pas d'histoires.

Elle regarda par la fenêtre et ne répondit pas, faisant semblant de s'intéresser spécialement à cette route nocturne avec toutes les voitures et les néons.

Philippe dit : Rien qu'à ta façon de te comporter, je vois tout.

N'ayant toujours pas de réponse, il trouva la situation délicate et se mit, au moins lui, à parler du film, car il avait le désir d'en parler, et tout de même il n'allait pas tout laisser démolir par un caprice d'Élisabeth, mais à un feu rouge, ayant raconté en détail à peu près toutes les nouvelles, il reprit : Il a dû se passer quelque chose.

Elle dit à voix haute sur un ton sans réplique : Mon Dieu, d'abord il ne se passe presque jamais rien, et quand bien même, il s'est passé pour toi une foule de choses, je m'en réjouis beaucoup, vraiment beaucoup, seulement – elle garda un moment le silence – seulement, les choses réelles, elles n'arrivent jamais, ou trop tard.

Tu es tombée amoureuse d'un Tyrolien ? demanda Philippe, car maintenant, au moins, elle parlait, mais elle pensa écoeurée à Jean-Pierre qui était un jour venu pleurer vers elle en lui racontant une histoire de *Tyrolienne* qui n'en était pas une, puis elle pensa tristement à Duvalier qui avait si souvent dit, fier et amusé : C'est ma petite *Tyrolienne* douée ! À Philippe, elle dit : Non, absolument pas, malheureusement, *mon chéri*, même pas d'un Tyrolien. Et négligemment elle ajouta, pour se retrouver avec lui dans le ton quotidien : Mais je ne sais pas comment te le dire, comme ça dès le premier instant, je crois que je vais avoir un travail terrible dans les temps qui viennent, tu sais comme c'est, je t'en prie, ne prends pas cet air déçu, ne fais pas cette tête, je t'en prie !

Philippe dit tendrement : Non, *ma chérie*, mais c'est que j'étais tellement inquiet, c'est aussi pour ça que j'ai téléphoné si souvent, car chaque soir, je me sentais misérable sans toi, sans tes conseils, je n'ai jamais eu autant besoin de toi que ces derniers jours. (Élisabeth pensait gentiment que là, il exagérait beaucoup, ce n'était pas la première fois qu'il avait eu besoin d'elle comme jamais auparavant.) Te mentir, cela me paraîtrait terriblement minable, je crois que j'ai fait une bêtise formidable, et il faut que je te le dise tout de suite, mais au téléphone, je n'ai pas pu t'en parler, parce que je me rendais compte comme tu étais heureuse là-bas dans ta merveilleuse vie campagnarde. C'est au sujet de Lou.

Élisabeth, qui maintenant recommençait vraiment à se sentir à Paris, reconnaissait déjà quelques rues et se trouvait donc sur un chemin sûr en direction de son appartement, dit d'un air distrait et compatissant : Elle va mal, elle est malade, elle a des ennuis ?

Non, ce n'est pas ça, dit Philippe, mais c'est tellement idiot, elle ne veut pas comprendre, au début ces jeunes filles prennent des airs si modernes et si libérés, comme si elles étaient tout à fait au-dessus des idées bourgeoises, et après elles veulent qu'on les épouse, et, comme dans une comédie larmoyante du siècle dernier, elles vous collent le père sur le dos, ce vieux

Marchand, excuse-moi, je veux dire Claude, il m'a assailli comme s'il voulait venger l'honneur de sa fille, tu le connais, je veux dire, tu le connais mieux que moi. (Pendant un moment Élisabeth et Philippe se regardèrent comme des complices, mais pas plus d'un moment impossible à déterminer, chacun sachant ce que le nom de Marchand évoquait pour l'autre.) Tout ce que je peux me dire, c'est que les hommes, malheureusement, redeviennent vieux jeu quand il s'agit de leur fille ! Élisabeth l'interrompt : Alors qu'est-ce qui se passe avec Lou ? Philippe dit simplement : Elle est enceinte. Marchand me déteste, et évidemment, je ne voulais pas rester planté comme un idiot devant ce capitaliste avec sa richesse puante, je lui ai dit que je ne songeais pas à me soustraire à mes responsabilités, puisque de toute façon, et bien que je n'aie rien...

Élisabeth ne l'avait encore jamais entendu prononcer le mot "responsabilité", et elle espéra que dans la pénombre du taxi il ne remarquerait pas son sourire. Elle dit : *Chéri*, on ne peut pas se soustraire comme ça à une si grande responsabilité, tu sais, je n'ai jamais voulu te donner de leçons, mais puisque c'est toi qui en parles, je peux te dire que j'avais prévu tout cela, et en ce qui nous concerne, tu le sais bien, c'est une si belle époque que nous avons eue ensemble, au moins pour moi, et je t'en suis infiniment reconnaissante, mais barrer le chemin à une responsabilité, *mon chou*, ça ne m'est jamais venu à l'idée.

Il avait donc assuré sa sortie, une sortie excellente de surcroît, liée à une entrée dans un monde qu'il avait sincèrement détesté, et même encore longtemps après son ivresse soixante-huitarde, l'époque où Élisabeth l'avait sorti de ses dépressions, de l'alcoolisme, des discussions et des accès de rage de plus en plus absurdes, qui très vite ne furent plus dirigés contre le régime, le capitalisme et l'impérialisme, mais contre ses camarades qui éclataient en nombreux groupuscules et se faisaient la guerre. Malgré toutes ses folies elle avait toujours eu la main heureuse et elle avait toujours recueilli les meilleurs des chiens perdus. Philippe était un jour venu la trouver après la fin de mai 68 et il attendait qu'elle lui donne quelque chose, il s'était comporté avec pas mal d'arrogance, car pour lui elle était une de ces exécrables créatures de luxe, pas exactement une capitaliste, mais une putain du capitalisme. Peu à peu les choses avaient changé, il venait la voir de plus en plus souvent, parlait avec elle pendant des heures, traînait chez elle un tas de jeunes gens qui avaient besoin de manger et de boire en quantité infinie et la laissaient à peine faire son travail, et un jour il

commença à réfléchir un peu à elle et il fut étonné. Elle n'avait sûrement pas envie de coucher avec lui, elle ne le faisait peut-être qu'avec des hommes comme Marchand, qui pouvaient lui acheter des robes coûteuses, mais il découvrit ensuite qu'aucun homme ne lui achetait de robe, que jamais un seul, peut-être, ne lui en avait acheté, et que si elle gagnait de l'argent, c'était par son travail. Un jour il s'imagina qu'il était amoureux, ou du moins qu'il ne pouvait plus vivre sans elle, et lorsqu'il lui eut expliqué cela, elle dit plusieurs fois "non" en riant, mais un jour elle abandonna toute résistance, et ils vécurent ensemble.

Maintenant, dans ce taxi qui mettait tellement longtemps, il ne la quittait pas des yeux, rempli de peur, non, elle ne semblait pas être d'une pâleur mortelle, il est vrai qu'elle était presque toujours bronzée, parce que même en hiver elle allait dans des pays où il faisait très chaud, mais elle ne se mettait pas non plus à pleurer, elle ne se jetait pas à son cou et n'essayait pas de l'anéantir par des accusations. Il ne savait pas bien comment se comporter, elle manquait réellement de délicatesse et de cœur, alors que lui, il avait vraiment besoin de parler de Lou et de la tournure idiote qu'avaient prise les événements au cours de ces derniers jours. Il ne lui était pas facile d'épouser Lou comme ça, et il aurait eu besoin d'un conseil. Mais elle se contentait de sourire, alors qu'il était prêt à affronter une scène dramatique, car avec une femme plus âgée, il fallait s'attendre à tout, et c'est pourquoi il avait délibéré avec un ami, le dernier qui lui fût resté de l'époque des batailles de la Sorbonne, car il ne voulait pas qu'Élisabeth s'effondre à cause de lui, éventuellement se suicide à cause de Lou, lui en tout cas n'était pas un Claude Marchand ou un de ces types à qui elle avait eu affaire jusqu'à présent, il admettait au moins, au fond de lui-même, qu'il lui avait souvent menti et qu'il avait aussi abusé d'elle. Mais il était vraisemblable que cette pauvre Élisabeth n'avait pas encore bien pris conscience de ce changement de situation, et l'effondrement ne se produirait qu'une fois à la maison ou le lendemain ou le surlendemain, il pouvait le prévoir avec exactitude. Bien sûr, elle avait une parfaite maîtrise d'elle-même, et quelle allure, mais en d'autres circonstances il ne se serait jamais engagé dans une aventure avec elle. Au sujet de l'argent, dit Philippe, ce n'est sûrement pas le bon moment, mais je tiens à te dire que je sais combien je te dois et à quel point je te suis reconnaissant. Je crois que je pourrai maintenant très vite, si le film...

Pardon ? demanda Élisabeth absente. Mais c'est absurde, je ne sais pas pourquoi tu es si pressé, je ne meurs pas de faim, j'ai même gagné pas mal d'argent ces derniers mois. Non, pour l'argent, tu sais, ne te fais pas de souci, j'ai eu tant de chance, toujours, et d'ailleurs quel rôle l'argent pourrait-il bien jouer entre nous ? Je ne te comprends pas.

Philippe pensa, désespéré : Voilà, maintenant elle prend conscience, dans un instant, elle va s'effondrer. Car Marchand avait réellement de l'argent, alors qu'Élisabeth faisait seulement un travail qui lui rapportait de l'argent.

Ils descendirent, elle paya, mais accepta de bonne grâce que Philippe lui monte ses valises. Elle n'avait jamais aimé porter les valises, et aujourd'hui elle se sentait vraiment trop faible. Dans l'appartement, la situation fut pénible, car Élisabeth avait complètement perdu le fil. Elle commença bêtement : Au cas où tu ne t'en tirerais pas avec Marchand qui avait bien entendu envisagé un autre parti pour son cher ange – Philippe lui coupa la parole sur un ton impatient : Tu ignores autant que lui à quel point Lou n'est pas un ange, en plus elle est droguée, et je n'ai pas envie d'épouser une femme droguée, il faut qu'elle se soigne et se sépare de cette clique qu'elle fréquente.

Élisabeth dit, raisonnable : Mais ton mariage, c'est déjà décidé, ce n'est pas moi qui en ai eu l'idée.

Malheureux, Philippe restait debout dans cette pièce où il avait passé tant de temps assis et où il avait, bien sûr, l'habitude d'aller et venir. Élisabeth dit : Excuse-moi, je vais jeter un coup d'œil au courrier, et elle ouvrit rapidement quelques lettres. Philippe, qui au début n'avait fait que la regarder, consterné, s'assit à côté d'elle et lui baisa la main, il demanda : Tu es fâchée, tu es triste ?

Elle le regarda étonnée : Est-ce que j'ai l'air fâché, est-ce que j'ai l'air triste ? Épuisée, certainement, ça oui. Mais c'est bien naturel après un séjour ennuyeux en Autriche et un mariage à Londres et autres distractions du même genre.

Elle écartait de plus en plus de lettres et d'imprimés, ne cherchant plus que les télégrammes. Le premier télégramme était pour elle totalement incompréhensible. Il commençait par *merde* et finissait par des mots tendres, signé André. Mais André n'envoyait jamais de télégrammes sans contenu précis. Le deuxième télégramme était inintéressant, le troisième occupait trois pages, c'était encore André, il avait donc dû être envoyé

avant, car entre stop et stop et stop, il était question de Kemp et d'*ulcer*, donc un ulcère à l'estomac. Bon, en définitive ils savaient tous que Kemp avait depuis longtemps une histoire d'estomac compliquée, et il n'était pas nécessaire de lui envoyer un télégramme pour lui en faire part. Mais après un nouveau stop elle comprit que Kemp devait se faire opérer et ne pouvait donc pas partir, et après avoir relu la seconde moitié du télégramme, elle finit par saisir qu'André lui demandait de prendre l'avion pour Saïgon à la place de Kemp. C'était le télégramme le plus long qu'elle eût jamais reçu, mais à la rédaction ils ne reculaient pas devant les frais quand il s'agissait d'un reportage de qualité.

Élisabeth passa un temps anormalement long à étudier ce télégramme, puis le posa sur la table, tout en continuant de le regarder fixement, et Philippe, que chaque minute dans cet appartement rendait plus misérable, demanda si c'était une nouvelle importante, et elle le regarda soulagée et dit, avec un peu plus de gaieté : Oui, je crois que oui. Sois gentil, va dans la cuisine, s'il te plaît, et rapporte-nous un peu de glace et prépare-nous deux drinks, car il faut que nous buvions à toutes sortes de choses possibles et imaginables. À tous ces changements ! Jamais elle n'avait vu Philippe si délicat ou si intimidé, jamais non plus si jeune, et elle était un peu triste, parce qu'il n'était plus le rebelle qu'il était deux ans auparavant, insupportable, prétentieux, sûr de soi et raté, mais ne se distinguait en rien de n'importe quel jeune homme, amant mal à l'aise qui se garderait bien aujourd'hui de la mettre en colère ne serait-ce qu'une fois. Philippe posa les verres sur la table et versa à boire, il faisait tout comme d'habitude, et ils sourirent et se portèrent un toast.

C'est quelque chose de bien, ou au moins rien de grave ? demanda Philippe. Elle dit : Bien, grave, ce ne sont plus les mots qui conviennent. Mais je voudrais boire encore un verre avec toi. Philippe pensait manifestement toujours qu'elle pouvait s'effondrer, qu'il allait devoir rester auprès d'elle cette nuit et ne trouverait plus l'occasion d'appeler Lou ce soir. Mais aujourd'hui il était prêt à tout, car il avait une responsabilité, même envers Élisabeth. En passant elle poussa le télégramme vers lui et dit : Lis, il vaut mieux que tu saches ce qu'il y a dedans. Il le lut deux fois lui aussi, tout en buvant quelques gorgées, et il garda le silence un moment. Il posa son verre sur la table et dit : André doit être fou, c'est hors de question, tu n'iras pas, je te l'interdis.

Elle le regarda bien en face, avec un étonnement sans limite, en quoi cela le concernait-il encore, il avait maintenant une si grande responsabilité, mais elle se rapportait à Lou, et non à elle. Mais il lui fut impossible de lui dire tout cela, car elle était trop fatiguée, et elle se contenta de dire, conciliante : Tout ce que je peux te promettre, c'est que je n'appellerai pas André aujourd'hui, je vais le faire languir jusqu'à demain matin, mais après je partirai. Je sais très bien que je partirai, je n'ai pas de décision à prendre, je le sais déjà. Et maintenant je t'en prie, va-t'en. D'accord ?

Elle ne l'embrassa pas et ne le laissa pas l'embrasser, elle se déroba, c'est seulement devant la porte qu'elle lui donna un baiser furtif sur la joue et l'entoura un instant de ses bras. Irrité, désarmé et rageur, Philippe dit : Tu n'as pas le droit de partir, jamais, tu n'as pas le droit de faire ça !

Mais sa phrase n'avait rien à voir avec la phrase de Trotta, sa voix n'était pas la voix de Trotta, que depuis près de vingt ans elle avait dans l'oreille, et elle ne se fiait plus qu'à sa propre voix et aux voix de ses Trotta, toutes différentes, et qui cette fois n'étaient pas dirigées contre elle. Philippe était toujours debout à la porte, le visage méchant et agressif, elle l'aima encore pour un instant, et il cria presque : Ce polichinelle est complètement cinglé, comment peut-on envoyer une femme là-bas, il doit bien avoir encore quelques hommes en réserve, cette canaille !

Elle ne put s'empêcher de sourire et le poussa dehors, elle lui promit seulement de l'appeler le lendemain.

Élisabeth, qui autrefois n'avait jamais eu le moins du monde pitié de Philippe, fut envahie d'une grande pitié pour lui, et tandis qu'elle se déshabillait, déjà trop fatiguée pour se démaquiller, elle pensa que tout s'était bien terminé, bien terminé entre eux deux, il était en sécurité. Et pourtant, que restait-il de ce mois de mai ? Elle finit son verre et se jeta sur le lit. Elle avait dû s'endormir aussitôt, un premier rêve la réveilla en sursaut, et elle tendit la main vers le téléphone, grommela : Allô ! Ça ne pouvait être qu'André, mais déjà, elle avait raccroché, et elle s'empara seulement du petit billet tout froissé qu'elle glissa sous son oreiller avant de s'endormir, touchée par un rêve à la lisière du sommeil, et de porter la main à sa tête et à son cœur, parce qu'elle ne savait pas d'où venait tout ce sang. Et elle pensa encore : Ce n'est rien, ce n'est rien. Il ne peut plus rien m'arriver. Il peut m'arriver quelque chose mais il ne doit rien m'arriver.

Ouvrage réalisé
par l'Atelier graphique Actes Sud.
Achevé d'imprimer
en janvier 2008
par Bussière
à Saint-Amand-Montrond (Cher)
sur papier fabriqué à partir de bois provenant
de forêts gérées durablement (www.fsc.org)
pour le compte
d'ACTES SUD
Le Méjan
Place Nina-Berberova
13200 Arles.



1 “Mon Dieu!” (Toutes les notes sont de la traductrice.)

2 Quartier résidentiel de Vienne.

3 Il s’agit de l’Union postale universelle.

4 “Je t’aime.”

5 “Maintenant, j’en ai assez.”

6 Le Prater : parc d’attractions de Vienne.

7 *Heuriger* : sorte de guinguette dans la banlieue viennoise, où l’on va boire le vin nouveau.

8 Austrian Airlines.

9 “Tiens bon, petite, ça va aller. À vue de nez. Vers les huit heures.”

10 *An meine Völker*, À mes peuples : ainsi commençait le manifeste que l’empereur François-Joseph fit afficher dans les villes et villages d’Autriche-Hongrie au moment de la mobilisation générale en 1914.

11 Siège de l’assemblée du Land.